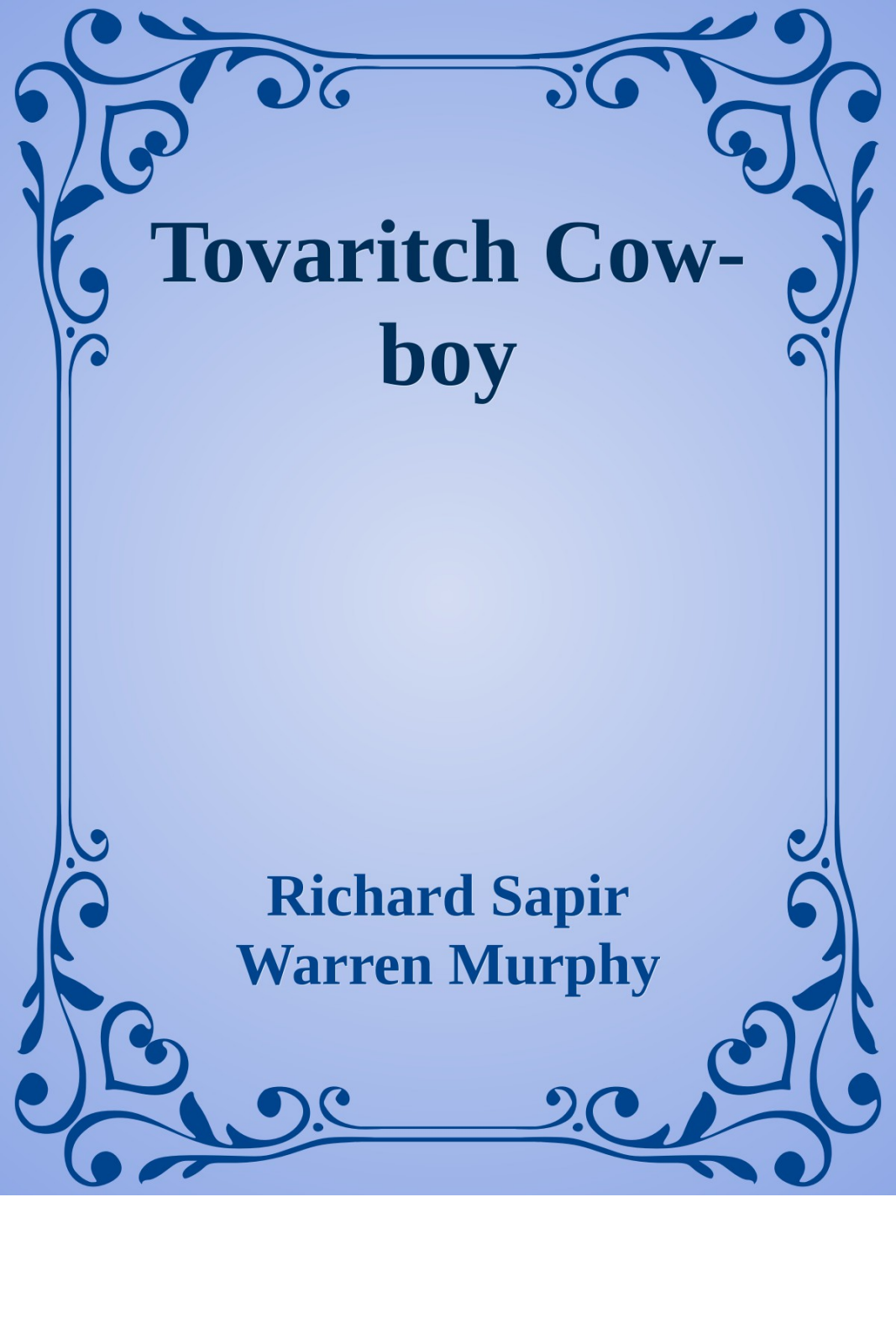


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

Tovaritch Cow- boy

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

35

L'IMPLACABLE

Tovaritch cow-boy

PLON

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Tovaritch cow-boy



Richard Sapir
et Warren Murphy

PLON

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHE OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMITE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVEILLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGLANANT
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE

RICHARD SAPIR

WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

TOVARITCH COW-BOY

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN

PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original :

LAST CALL

Illustration de la couverture : Loris

© 1978 by Richard Sapir and Warren Murphy

© Librairie PLON/GECEP 1983

pour la traduction française

ISBN : 2-259-01061-X

Édition originale :

ISBN : 0-523-41250-9

PINNACLE BOOKS INC. NEW YORK

New York N.Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

On aurait considéré cela comme un crime contre la nature si l'amiral Wingate Stantington n'avait pas été élevé à un poste prépondérant dans le gouvernement des États-Unis. Le nouveau directeur de la CIA était l'incarnation, solide et rasée de près, de la meilleure de toutes les académies du pays. Son caractère avait été forgé à Annapolis, l'École navale US, sa compétence d'ordinateur à la Business School de Harvard, sa culture à Oxford. Il était diplômé de Rhodes et il avait été sélectionné comme demi de mêlée dans l'équipe de la Navy.

Ses yeux d'un bleu glacier pétillaient de force et d'esprit et il émanait de lui un certain courage joyeux qui avait prouvé, sur les écrans de télévision américains, que l'intelligence, le cran et un balai neuf nettoyaient maintenant les Services de renseignements pour en faire un groupe compact et sain dont non seulement l'Amérique mais le monde entier pouvait être fier.

Soixante minutes avant de prendre la décision désinvolte qui risquait de déclencher la Troisième Guerre mondiale, l'amiral Stantington discutait avec un homme qui n'avait manifestement pas lu l'article de l'édition de dimanche du *New York Times* sur le charme irrésistible de Stantington, qui « obtient ce qu'il veut mais toujours avec un sourire. Charmant ».

— Ah, ça va, écrasez, Stantington, dit l'homme assis sur une chaise de bois, au milieu d'une pièce nue d'un centre fédéral de détention en dehors de Washington.

L'homme portait des lunettes rondes à monture de plastique, trop petites pour sa figure, une bonne figure ouverte et franche de fermier de l'Iowa. Stantington marchait en rond autour de lui, son grand corps athlétique bien en forme, arpentant le plancher du même pas résolu que s'il était sur le terrain d'exercice. Il portait un costume bleu clair finement rayé qui le grandissait et dont la couleur était parfaitement assortie à ses yeux et à ses cheveux blonds impeccablement coiffés avec une légère touche de gris distingué aux tempes.

— Ce n'est vraiment pas l'attitude à prendre, dit-il avec son doux accent du Sud. Un peu de coopération pourrait vous aider dans l'avenir.

Le prisonnier leva les yeux vers Stantington et le dévisagea, à travers ses verres épais.

— Un peu de coopération ? Un peu de coopération ? Je vous ai

donné trente-cinq ans de coopération et qu'est-ce que j'y ai gagné ? Une peine de prison.

L'homme se détourna et croisa les bras d'un air entêté, couvrant son matricule imprimé sur sa poitrine. Il portait un uniforme de prisonnier.

Stantington refit le tour de la chaise et se planta devant le prisonnier qui eut droit alors à son sourire engageant.

— Tout ça, c'est de l'eau sous les ponts. Alors ? Pourquoi ne me dites-vous pas tout simplement où elle est ?

— Allez vous faire voir. Vous et cet abruti pour qui vous travaillez.

— Enfin, bon Dieu ! Je veux cette clef.

— Auriez-vous l'obligeance de me dire pourquoi une clef à deux ronds est si importante pour vous ? demanda le prisonnier.

— Parce qu'elle l'est, déclara Stantington.

Il avait envie de prendre l'homme à la gorge et de lui arracher la vérité. Ou d'appeler la brigade des gros bras de la CIA pour faire appliquer des électrodes sur ses testicules et lui faire cracher les réponses. Mais ça, c'était la vieille CIA, la CIA discréditée, et c'était probablement parce que ce prisonnier savait que la CIA avait changé qu'il était si odieux et déraisonnable.

— Je l'ai jetée dans un égout pour que vous ne puissiez pas mettre vos pattes manucurées dessus, répliqua l'homme. Non. Non, pas vrai. J'en ai fait faire cent doubles que j'ai distribués un peu à tout le monde et quand vous aurez le dos tourné, ils vont pénétrer dans vos bureaux, s'introduire dans votre salle de bains et pisser dans votre lavabo.

L'amiral Stantington respira profondément et crispa les mains derrière son dos.

— Je tiens à vous faire savoir que je ne vais pas oublier ça, gronda-t-il. Si j'ai mon mot à dire, vous pouvez dire adieu à votre retraite. Si j'ai mon mot à dire, vous allez servir jusqu'à votre dernier jour. Et si j'ai mon mot à dire, jamais plus les gens comme vous n'auront rien à voir avec les Services de renseignements de ce pays.

— Allez pisser contre le vent, dit le prisonnier.

Stantington marcha vivement vers la porte de la petite pièce austère. Son podomètre, qui mesurait combien de kilomètres il faisait à pied chaque jour, cliquetait contre sa hanche droite. Il était sur le seuil quand le prisonnier le rappela. L'amiral se retourna et le regarda dans les yeux.

— C'est ce qui va vous arriver aussi, Stantington, dit l'homme. Tout con que vous êtes, vous allez essayer de faire de votre mieux et un jour on changera le règlement en plein milieu de la partie et votre cul ne vaudra pas plus cher que le mien. Je vous retiendrai une place dans la queue pour la soupe, à la prison.

Sur ce, l'ancien directeur de la Central Intelligence Agency sourit à Stantington, qui sortit de la pièce sans un mot, le cœur plein d'inquiétude et d'irritation.

L'amiral Wingate Stantington réfléchit sombrement à l'arrière de sa limousine, jusqu'au siège de la CIA à Langley, en Virginie, à quelques kilomètres à peine de Washington. Il aurait voulu cette clef de la salle de bains privée de son bureau. Le magazine *Times* à paraître la semaine prochaine présentait son portrait sur la couverture, il y aurait un grand papier sur lui et il avait déjà écrit dans sa tête le chapeau :

L'amiral Wingate Stantington, l'homme qui a été choisi pour prendre la direction de la Central Intelligence Agency décriée, est à la fois brillant et conscient des deniers de l'État. En voici la preuve au cas où l'on douterait de cette dernière qualité : Quand Stantington a été installé la semaine dernière dans son nouveau bureau, il a trouvé sa salle de bains privée fermée à clef. La seule clef, lui avait-on dit, était en possession de l'ancien directeur de la CIA, qui purge en ce moment une peine de prison de cinq ans. Plutôt que de faire appel à un serrurier pour faire remplacer la serrure (vingt-trois dollars soixante-cinq aux tarifs actuels de Washington), l'amiral Stantington est passé par la prison avant de se rendre à son bureau et a obtenu la clef de son prédécesseur. « Voilà comment les choses vont marcher désormais, a-t-il déclaré en confirmant à contrecœur la nouvelle. Une boutique bien gérée est une boutique qui n'a pas de fuites, et cela entend pas de fuites d'argent. »

Et puis merde, pensa Stantington. *Time* n'aurait qu'à trouver un autre chapeau. Après tout, il n'avait pas à faire le travail de tout le monde.

L'amiral fut à son bureau à neuf heures. Il appela sa secrétaire par l'interphone et la pria de trouver un serrurier, *illico presto*, pour faire mettre une nouvelle serrure à la porte de la salle de bains.

— Et faites faire deux clefs, dit-il. Vous en garderez une.

— Bien, monsieur, dit la jeune femme un peu surprise. Elle croyait qu'il fallait une décision de l'état-major de la CIA pour obtenir deux clefs pour une nouvelle serrure.

Quand il eut raccroché l'interphone, Stantington consulta son podomètre et s'aperçut qu'il avait déjà couvert à pied deux kilomètres quatre cents de sa marche quotidienne de quinze kilomètres. Ce fut sa première satisfaction de la journée.

La seconde lui fut apportée vingt minutes plus tard quand il reçut son directeur des opérations et son chef du personnel et signa un ordre supprimant les emplois de deux cent cinquante agents, accomplissant ainsi d'un trait de plume le genre de décimation des forces de la CIA

que les Russes recherchaient depuis des années sans jamais avoir pu y parvenir.

— Faut montrer au Capitole que nous ne plaisantons pas, déclara le directeur de la CIA. Rien d'autre ?

Il regarda les deux hommes. Le directeur des opérations, un bon gros qui transpirait beaucoup et qui avait des dents jaunes, annonça :

— Voilà une chose qui va vous plaire, Amiral. Ça s'appelle le Projet Oméga et c'est à nous.

— Jamais entendu parler. Quelle est sa fonction ?

— C'est justement. Ça n'a pas de fonction. La plus grande opération négative que j'ai jamais vue, dit le directeur des opérations avec son bon accent du Sud.

C'était un ami de toujours de Stantington et, dans le temps, il avait été à la tête de la circulation routière d'un État du Sud. Il avait obtenu ce poste à la CIA grâce à l'intervention d'un groupe d'autres amis politiciens et aussi parce qu'il était le seul à n'avoir jamais touché des pots-de-vin des entrepreneurs du bâtiment.

— Les gens du projet ne font rien du tout, expliqua-t-il. Ils passent leur temps à taper le carton et tout ce qu'ils font qui ressemble vaguement à du travail, c'est de donner un coup de téléphone, une fois par jour. Six agents. Rien qu'un coup de fil par jour.

Stantington arpentait le périmètre de son bureau, en faisant un quart de tour réglementaire à chaque coin.

— À qui téléphonent-ils ?

— La tante de quelqu'un, je crois. Une petite vieille dame d'Atlanta.

— Et leur budget est de combien ?

— Quatre millions neuf cent mille dollars. Mais ça ne représente pas que les salaires, bien sûr. Une partie reste difficile à retracer.

Stantington sifflota tout bas.

— Quatre millions neuf cent mille. Virez-les, ajouta-t-il. Vous vous rendez compte, si *Time* savait ça ?

— *Time*, Amiral ? demanda le directeur des opérations.

— Non, rien, dit l'amiral.

— Dois-je me renseigner sur la vieille dame ?

— Jamais de la vie ! Ça coûterait de l'argent. Par ici, tout coûte de l'argent. On ne peut même pas aller aux toilettes sans que ça vous coûte vingt-trois dollars et soixante-cinq cents. Non. Si nous nous renseignons, ça fera monter le budget d'Oméga à cinq millions. Et c'est un mauvais chiffre. Personne ne va se rappeler quatre millions neuf cents mille, mais donnez-leur cinq millions et ça se remarquera. Et puis ça commencera, cinq millions ici, dix millions là, et ils nous harcèleront à mort en comptant chaque centime. À ce train, nous serons obligés de baisser culotte dans les couloirs.

Le directeur des opérations et le chef du personnel échangèrent un regard perplexe. Ni l'un ni l'autre ne comprenait cette obsession des toilettes, mais tous deux approuvèrent la suppression du Projet Oméga. Quel qu'il soit, ce projet n'avait de rapport avec aucun programme. Le groupe n'était relié à rien qu'à la vieille dame d'Atlanta et elle n'était rien. Sans prévenir personne, le chef du personnel avait vérifié. Elle n'était rien et connaissait rien ni personne. Il s'était renseigné parce qu'il avait pensé qu'elle pourrait être une parente du Président. Tout le monde l'était apparemment, dans cette partie du pays. Mais elle ne l'était pas. C'était donc de grand cœur qu'on les virait par-dessus bord.

À dix heures, les six agents du Projet Oméga furent avertis qu'ils étaient séparés du service à partir de cette minute.

Aucun ne se plaignit. De toute façon, aucun ne savait ce qu'il était censé faire.

L'amiral Wingate Stantington continua d'arpenter son bureau quand les deux hommes furent partis. Il composait un nouveau chapeau pour l'article de *Time* :

Mardi matin, entre neuf heures et neuf heures et demie, l'amiral Wingate Stantington, le nouveau directeur de la Central Intelligence Agency, révoqua deux cent cinquante-six agents, épargnant ainsi aux contribuables américains près de dix millions de dollars. Ce n'était que le commencement d'une bonne journée de travail.

Pas mal, pensa Stantington, et il sourit. C'était bien le simple commencement d'une bonne journée de travail.

*

* *

Dans une petite maison de bois près de Paces Ferry Road, dans les faubourgs d'Atlanta, M^{rs} Amelia Binkings debout à son évier pelait des pommes avec des doigts raides d'arthritique. Elle leva les yeux vers la pendule. Il était 10 h 54. Son téléphone sonnerait dans une minute. On téléphonait chaque matin à une heure différente et elle avait un tableau qui lui disait à quelle heure elle pouvait espérer l'appel quotidien. Mais au bout de vingt ans de coups de téléphone, elle connaissait le tableau par cœur, alors elle l'avait rangé dans le placard sous sa vaisselle du dimanche. 10 h 55. C'était l'heure prévue pour ce jour-là, pas de doute. Alors elle ferma le robinet, s'essuya les mains et alla s'asseoir à la table de la cuisine, pour attendre la première sonnerie.

Elle s'était souvent interrogée sur les hommes qui lui

téléphonaient. Au cours des années, elle avait fini par reconnaître six voix différentes. Pendant longtemps, elle avait essayé d'engager la conversation. Mais jamais ils ne disaient autre chose que : « Bonjour, ma chérie. Tout va bien. » Et ils raccrochaient.

Parfois elle se demandait si ce qu'elle faisait était... eh bien, convenable. Ça lui paraissait bien peu, pour quinze mille dollars par an. Elle avait exprimé ce souci au petit homme sec de Washington qui l'avait recrutée vingt ans plus tôt. Il s'était efforcé de la rassurer :

— Ne vous inquiétez pas, Mrs Binkings. Ce que vous faites est très, très important.

C'était au temps des paniques atomiques des années 50 et elle avait ri nerveusement en demandant :

— Et si les Russes nous bombardent ? Alors ?

Et l'homme, l'air très grave, avait répondu avec simplicité :

— Alors les choses s'arrangeront d'elles-mêmes et aucun de nous n'aura à s'en inquiéter.

Il s'était bien renseigné sur elle. Sa mère avait vécu jusqu'à quatre-vingt-quinze ans et son père jusqu'à quatre-vingt-quatorze. Des deux côtés, ses grands-parents avaient bien dépassé les quatre-vingt-dix ans.

Amelia Binkings avait soixante ans quand elle avait accepté la mission. Elle en avait maintenant près de quatre-vingts.

Elle regarda la trotteuse des secondes faire le tour du cadran et la grande aiguille approcher de moins cinq. Elle tendit la main vers l'appareil, prévoyant la sonnerie.

Cinquante-cinq secondes. Soixante. Sa main toucha le téléphone.

Une seconde après 10 h 55. Deux secondes. Trois.

Pas de sonnerie. Elle attendit encore trente secondes avant de s'apercevoir qu'elle avait toujours la main au-dessus de l'appareil et qu'elle commençait à s'ankyloser. Elle la laissa retomber sur la table et continua de regarder la pendule.

Elle attendit jusqu'après 10 h 59. Puis elle soupira et, avec peine, se leva. Elle ôta sa montre Elgin en or et la posa délicatement sur la table, puis elle ouvrit la porte de service et descendit de son pas mal assuré les marches du perron.

C'était une belle journée de printemps et les magnolias embaumaient l'air de leur parfum de miel. Le jardin était petit avec une allée étroite bordée de fleurs qui, Mrs Binkings devait bien l'avouer, n'étaient pas aussi bien soignées qu'elles devraient l'être, mais, il faut bien l'avouer aussi, Mrs Binkings avait à présent du mal à se courber pour désherber.

Dans le coin éloigné du jardinet, il y avait une dalle ronde en béton entourée d'une barrière basse en métal. Au centre de la dalle se dressait un mât de quatre mètres. Il avait été installé par le bizarre homme sec de Washington, avec une équipe qui avait travaillé toute

une nuit pour achever le travail. On n'y avait jamais hissé aucun drapeau.

M^{rs} Binkings suivit l'allée étroite vers le mât quand une voix la héla :

— Bonjour, M^{rs} Binkings. Comment allez-vous ce matin ?

Elle bifurqua pour aller bavarder par-dessus la haie avec sa voisine, une très gentille jeune femme même si elle n'était dans le quartier que depuis dix ans.

Elles parlèrent d'arthrite, de tomates, des gens d'aujourd'hui qui ne savaient plus élever les enfants et finalement la voisine rentra chez elle et M^{rs} Binkings retourna vers le mât, contente de s'être souvenue, après si longtemps, d'enlever sa montre comme le lui avait dit l'homme de Washington.

Elle poussa la petite grille de métal de la barrière et s'approcha du mât. Elle défit la corde du crochet de fer sur le côté. Les nœuds étaient secs et vieux et elle se fit mal aux doigts en les défaisant.

Elle imprima au crochet un tour de 180° et entendit un déclic. Il lui sembla que le béton vibrait sous ses pieds. Elle s'immobilisa un instant, mais ne sentit rien de plus.

M^{rs} Binkings raccrocha la corde du drapeau et referma la petite grille. Puis, avec un soupir et un peu d'inquiétude, en espérant qu'elle avait bien fait ce qu'elle devait, elle retourna dans sa cuisine. Elle espéra aussi que les pommes qu'elle pelait dans l'évier n'avaient pas déjà jauni. Ça les rendait peu appétissantes.

Dans la cuisine, elle décida de s'asseoir un moment à la table pour se reposer. Elle était très fatiguée. Elle laissa tomber sa tête sur ses bras croisés. Sa respiration devenait de plus en plus oppressée. Ça n'allait pas du tout. Elle tendit la main vers le téléphone mais avant qu'elle puisse décrocher, elle ressentit une douleur aiguë dans la poitrine. Son bras gauche se figea et retomba sur la table. La douleur était comme un coup de lance. Presque cliniquement, M^{rs} Binkings sentit la douleur de sa crise cardiaque se répandre vers les épaules, son estomac, jusque dans ses extrémités. Ensuite, cela devint encore plus difficile de respirer et alors, comme elle était très vieille, elle cessa de lutter. Et mourut.

M^{rs} Amelia Binkings ne s'était pas trompée. Quand elle avait tourné le crochet du mât, le béton avait bien vibré sous ses pieds. Une puissante génératrice solaire s'était mise en marche au bout de vingt ans, pour envoyer dans les airs de puissants signaux radio, utilisant le mât comme antenne.

En Europe, des voyants rouges s'allumèrent. Dans un garage de Rome, dans l'arrière-boutique d'une boulangerie parisienne, dans la cave d'une élégante maison de Londres et dans la buanderie d'une

petite maison de campagne.

Dans toute l'Europe, des gens virent les voyants rouges s'allumer.

Et ils se préparèrent à tuer.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et il avait mal aux oreilles. Il aurait bien raccroché le téléphone mais cela aurait provoqué une visite personnelle, probablement. Et si Ruby Jackson Gonzalez lui causait une douleur insupportable en lui criant après au téléphone, en personne sa voix le mettait dans les affres de l'agonie.

Doucement, pour qu'elle ne puisse pas entendre, Remo posa le combiné sur la tablette de la cabine et retourna dans la salle du drugstore où un vieil Oriental en kimono bleu pâle regardait les couvertures des magazines sur le présentoir.

— Je peux encore l'entendre, dit l'Oriental d'une voix où la réprobation paraissait encastrée.

— Je sais, Chiun. Moi aussi, dit Remo.

Il retourna fermer la porte de la cabine, avec précaution pour qu'elle ne grince pas, et rejoignit Chiun qui secoua la tête.

— Cette femme pourrait émettre du fond de l'océan sans autre instrument que sa bouche, grommela Chiun.

— Je sais. Peut-être si nous allions de l'autre côté de la rue ?

— Ça ne servirait à rien, dit Chiun en allongeant une main aux ongles longs pour tourner les pages d'un magazine. Sa voix franchit les continents.

— Peut-être si je faisais une boulette de mie de pain et la fourrais dans l'écouteur du téléphone ?

— Sa voix la durcirait comme du ciment, dit Chiun en passant à un autre magazine. Vous avez tant de livres, et vous ne lisez rien. Il ajouta : Tu devrais peut-être simplement faire ce qu'elle veut ?

Remo soupira.

— Vous devez avoir raison, Chiun.

Les mains plaquées sur ses oreilles, il courut à la cabine, bloqua la porte avec son épaule et, sans se découvrir les oreilles, il cria dans l'appareil :

— Ruby, assez ! Arrêtez de hurler ! Je le ferai. Je le ferai.

Il attendit quelques secondes, puis il écarta les mains. Seul un miséricordieux silence émana du combiné. Il reprit l'appareil, s'assit sur le petit strapontin et referma la porte.

— Je suis heureux que vous ayez débranché cette scie circulaire, Ruby, pour que nous puissions causer, dit-il et, avant qu'elle ait le temps de répliquer, il ajouta précipitamment : Je plaisantais, Ruby. Je plaisantais.

— Je l'espère bien ! dit Ruby Gonzalez.

— Comment se fait-il que ces temps-ci, chaque fois que j'appelle Smith je tombe sur vous ?

— Parce que cet homme travaille trop. Alors je l'envoie jouer au golf et se reposer un peu. Je m'occupe de tout le boulot de routine, comme vous par exemple.

— Quoi, moi ? Et moi ? Je ne mérite pas un peu de repos ?

— Vous avez passé toute votre vie en vacances.

— Ruby, vous voulez coucher avec moi ? demanda Remo.

— Je ne suis pas fatiguée.

— Je ne voulais pas dire pour dormir.

— Pourquoi d'autre je coucherais avec vous, dindon ?

— Certaines filles me trouvent séduisant.

— Certaines filles mettent du fromage râpé sur leurs pommes de terre.

— Vous savez, Ruby, nous étions dans le temps une grande famille heureuse. Rien que moi, Chiun et Smitty. Et puis vous êtes arrivée et vous avez tout gâché.

— Vous êtes l'homme blanc et je suis le fardeau de l'homme blanc.

Remo imagina le sourire de Ruby, il le voyait même au téléphone. Ruby Gonzalez n'était pas belle mais son sourire était un bel éclair heureux et aveuglant, un éclair blanc dans sa figure chocolat au lait. Elle devait être dans son bureau à côté de celui de Smith où elle interceptait les communications, prenait des décisions, réduisait l'emploi du temps de Smith jusqu'à ce que ce ne soit que le travail de quatre hommes au lieu de celui de dix qu'il assumait depuis que Remo le connaissait.

— C'est bon, Ruby, fit Remo. Dites-moi quelle mission pourrie ça va être, cette fois.

— C'est ces foutus nazis. Ils ont cette manif demain et faut que vous l'empêchiez. Ça va donner une mauvaise image de l'Amérique aux yeux du monde, si nous laissons défiler des Nazis.

— Je ne suis pas un négociateur. Je ne persuade pas les gens de ne pas faire des choses.

— Vous allez le faire, tout simplement.

— Comment ?

— Vous trouverez un moyen.

— Vous savez, Ruby, d'ici six mois, vous allez gouverner le pays.

— J'avais compté cinq mais six ça peut encore aller, déclara Ruby. Appelez-moi si vous avez besoin de quelque chose, ajouta-t-elle et sa voix abrasive se transforma instantanément en chocolat épais sucré au miel. Soyez sage, Remo. Embrassez Chiun pour moi. Tendrement.

Remo attendit d'être sûr qu'elle avait raccroché avant de grincer au téléphone :

— Vous n'avez pas un grain de tendresse en vous, abominable machin.

Quand Remo sortit de la cabine, le patron du drugstore le regarda avec une franche curiosité. On était à Westport, Connecticut, et il avait l'habitude de voir entrer des gens bizarres, mais quelqu'un qui insultait une cabine téléphonique à travers la salle aurait été bizarre n'importe où.

Physiquement, Remo n'avait rien de bizarre. Il mesurait approximativement un mètre quatre-vingt, il avait des cheveux noirs et des yeux noirs renforcés. Il était mince comme un fil et se déplaçait avec souplesse. Pas comme un athlète, plutôt comme un danseur de ballet, pensait le patron du drugstore. Tout bien réfléchi, il était un peu bâti comme un danseur étoile, avec ce tee-shirt et ce pantalon noirs, mais il avait des poignets aussi épais que des boîtes de petits pois. Depuis trois mois, Remo venait là presque tous les jours pour acheter les journaux et *Daily Variety*, le quotidien du spectacle. Le patron ne le trouvait pas spécialement beau, jusqu'au jour où sa fille de vingt-cinq ans lui avait couru après pour lui donner la monnaie d'un billet de dix dollars.

— Je vous ai payée avec un billet de cinq, avait dit Remo.

— Je vous donnerai la monnaie de vingt.

— Non, merci.

— Cinquante ? Cent ?

Mais Remo était monté en voiture et avait démarré. Depuis, elle venait garer sa voiture près du drugstore pour le voir, alors le patron avait conclu que ce type, pas particulièrement beau, avait quelque chose qui plaisait aux femmes.

— Vous avez fini, avec le téléphone ? demanda-t-il à Remo.

— Oui. Vous voulez vous en servir ?

— Oui.

— Laissez l'écouteur refroidir un moment, conseilla Remo et il alla rejoindre l'Oriental qui feuilletait toujours les magazines avec ses longs ongles.

— J'ai regardé toutes ces revues, dit Chiun en levant les yeux vers Remo.

L'Oriental était très âgé, avec de petites touffes de cheveux blancs légers sur son crâne jaune parcheminé. Il mesurait à peine un mètre soixante et n'avait sûrement jamais pesé plus de cinquante kilos.

— Dans tout ça, il n'y a pas une seule histoire écrite par un Coréen. Pas étonnant que je ne puisse pas vendre mes livres et mes histoires.

— Vous ne pouvez pas vendre vos livres et vos histoires parce que vous n'écrivez pas de livres ni d'histoires, répliqua Remo. Vous restez assis pendant des heures devant un bout de papier et puis après vous vous plaignez que je vous empêche d'écrire parce que je respire trop

fort.

— C'est ce que tu fais.

— Quand je suis en bateau dans le milieu du détroit ?

— Je peux entendre ton ronflement asthmatique à travers la moitié du continent. Viens. Il est presque l'heure.

— Vous allez encore retourner là-bas aujourd'hui ?

— J'irai là-bas tous les jours, le temps qu'il faudra, déclara Chiun. Je ne peux aboutir à rien avec tous vos éditeurs montés contre les Coréens, mais ça ne m'empêchera pas d'écrire un film. J'ai entendu parler de ta liste noire de Hollywood. Eh bien, s'ils ont une liste noire pour assurer que les Noirs aient du travail, ils peuvent commencer une liste jaune pour que je puisse avoir du travail.

— Ce n'est pas ça qu'ils veulent dire par liste noire, expliqua Remo.

Mais Chiun était déjà sorti et se dirigeait vers la voiture, en stationnement interdit contre le trottoir de la Boston Post Road embouteillée.

Remo haussa les épaules, prit sa ration quotidienne de journaux et jeta un billet de cinq dollars sur le comptoir. Sans attendre la monnaie, il rejoignit Chiun dans la voiture.

— C'est une histoire sur mesure pour Paul Newman et Robert Redford, annonça Chiun. C'est exactement ce qu'il leur faut pour devenir des stars.

— Je sais que je ne vais jamais le lire ni le voir, alors autant que vous me racontiez ça. Autrement, je n'aurai jamais la paix.

— Très bien. Il y a le plus grand assassin du monde, le chef d'une très ancienne maison d'assassins.

— Vous, dit Remo. Chiun, Maître souverain de la Maison de Sinanju.

— Chut. Bref, ce pauvre homme est obligé, contre son gré, de travailler aux États-Unis parce qu'il a besoin d'or pour nourrir les pauvres et les malades de son petit village de Corée. Mais est-ce qu'on le laisse pratiquer son noble art aux États-Unis ? Non. On fait de lui un entraîneur, pour qu'il essaie d'enseigner les secrets de Sinanju à un gros mangeur de viande paresseux.

— Moi, dit Remo. Remo Williams.

— Ils ont trouvé ce pauvre mangeur de viande qui travaillait comme policier et ils se sont arrangés pour l'envoyer à la chaise électrique, mais elle ne marchait pas parce qu'en Amérique rien ne fonctionne excepté moi. Alors au lieu d'être tué, il a été sauvé afin de pouvoir travailler comme assassin pour une organisation secrète qui est censée lutter contre le crime en Amérique. Cette organisation s'appelle CURE et elle est dirigée par un crétin absolu.

— Smitty. Le Dr Harold W. Smith.

— Et l'histoire raconte les nombreuses mésaventures de ce

mangeur de viande et les nombreux drames qui lui arrivent alors qu'il tâtonne et trébuche maladroitement dans la vie, et comment son Maître, ni apprécié ni aimé, réussit toujours à le sauver au grand risque de sa très précieuse personne, jusqu'au jour où la collaboration du Maître est enfin reconnue par une nation reconnaissante, car même les pays stupides peuvent être reconnaissants, et l'Amérique le couvre d'or et de diamants, alors il rentre dans son village natal vivre dans la paix et la dignité le reste de son grand âge, aimé de tous parce qu'il est si doux.

— Voilà pour vous. Et moi, qu'est-ce qui m'arrive ? Le mangeur de viande ? demanda Remo.

— Je t'avoue que je ne me suis pas encore occupé des petits détails ni de la figuration du film.

— Et pour ça, vous voulez Paul Newman et Robert Redford ?

— Absolument, dit Chiun. C'est du nougat pour Newman et Redford.

— Qui joue qui ? demanda Remo.

— Newman sera le Maître. Nous pouvons arranger ses drôles d'yeux pâles pour qu'ils aient l'air comme il faut.

— Je vois. Et Redford jouera mon rôle {1}.

Chiun pivota sur son siège et considéra Remo comme si son disciple se mettait à parler un singulier patois inconnu.

— Redford jouera le rôle du chef de cette organisation ultrasecrète que tu prends pour Smith.

— Qui me jouera, alors ? demanda Remo.

— Tu sais, Remo, quand ils tournent un film, ils embauchent une femme, ils l'appellent la directrice de la distribution et elle est chargée de trouver des comédiens pour tous les petits rôles et la figuration sans importance.

— Un petit rôle ? C'est moi ?

— Précisément.

— Vous avez Newman et Redford en vedettes, dans votre rôle et celui de Smith, et moi je suis un petit rôle ?

— C'est ça.

— J'espère que vous ferez la connaissance de Newman et Redford, dit Remo. Je l'espère vraiment.

— C'est sûr. C'est pourquoi je vais dans ce restaurant, parce qu'il paraît qu'ils y déjeunent quand ils sont en ville.

— J'espère que vous les rencontrerez. Je l'espère.

— Merci, Remo.

— J'espère sincèrement que vous les rencontrerez.

Chiun dévisagea Remo avec curiosité.

— Tu es vexé, n'est-ce pas ?

— Et qui ne le serait pas ? Vous avez deux vedettes pour jouer

Smith et vous. Et moi un figurant.

— Nous trouverons quelqu'un de bien. Quelqu'un qui te ressemble.

— Ouais ? Qui ?

— Sidney Greenstreet. Je l'ai vu dans un film à la télévision et il était très bon.

— Il est mort. Et d'ailleurs, il pesait cent cinquante kilos.

— Peter Ustinov, proposa Chiun.

— Il ne parle pas comme moi. Il a un accent.

— Si tu commences à chipoter sur tout, jamais nous ne mettrons ce film dans la boîte, protesta Chiun.

— Je ne veux rien avoir à faire avec ce film, renifla Remo.

Il boudait encore quand il arrêta sa voiture devant le YMCA, dans le centre de la ville. Il était presque midi et, de l'autre côté de la rue, la queue devant le petit restaurant s'allongeait jusqu'au coin.

— Vous voyez cette foule ? dit Remo. Ils attendent tous pour voir Newman et Redford et ils ont tous des films à vendre.

— Pas si bons que le mien. Raymond Burr ?

— Trop vieux. Il ne peut pas être moi.

— Ma foi, si tu dois faire le difficile...

Chiun descendit de voiture et traversa la rue.

La queue s'allongeait peut-être jusqu'au coin, mais Chiun n'avait pas besoin de faire la queue. Il avait sa table réservée, tous les jours, dans le fond de la salle. Il avait réglé cette affaire le tout premier jour, en plongeant la tête du patron du restaurant dans une marmite de bisque de homard.

Au milieu de la chaussée, Chiun s'arrêta et revint vers la voiture, la figure illuminée par la joie de celui qui est sur le point de faire une belle et bonne action.

— J'y suis ! s'écria-t-il.

— Ouais ? grogna Remo.

— Ernest Borgnine.

— Aaaaah, fit Remo et il démarra.

Il entendit par la vitre baissée Chiun qui lui criait :

— N'importe quel gros acteur blanc. Tout le monde sait qu'ils se ressemblent tous.

*

* *

Le chef du Parti américain nazireich s'appelait l'Obersturmbannführer Ernest Scheisskopf. Il avait vingt-deux ans et encore des boutons. Il était si maigre que le brassard à croix gammée glissait sans cesse sur la manche de sa chemise brime en nylon. Il portait une culotte noire bouffant sur de hautes bottes bien brillantes,

des jambes comme de minces piquets, sans cuisse ni mollet discernables et la partie inférieure de son corps avait l'air de deux crayons supportant deux petits pains noirs cirés.

De la sueur brillait sur sa lèvre supérieure alors qu'il faisait face aux caméras de télévision pour sa conférence de presse quotidienne. Remo le regardait, allongé sur le canapé dans la petite maison qu'il avait louée à Compo Beach, près de Westport.

— Il paraît que vous avez quitté l'école en cinquième ? demanda un journaliste.

— Dès que j'ai été assez grand pour comprendre que les écoles essayaient toutes de farcir la tête des gens avec de la propagande juive, répondit Scheisskopf.

Il avait la voix aussi fluette et pointue que lui. Deux autres Nazis en uniforme se tenaient derrière lui, les bras croisés, leurs petits yeux méchants fixés droit devant eux.

— Ensuite, vous avez voulu vous joindre au Ku Klux Klan à Cleveland, dit un autre journaliste.

— Il me semblait que c'était la seule organisation d'Amérique qui ne soit pas prête à faire cadeau du pays aux nègres.

— Pourquoi le Ku Klux Klan a-t-il rejeté votre candidature ?

— Je ne comprends pas toutes ces questions, déclara Scheisskopf. Je suis ici pour parler de notre manifestation de demain. Je ne comprends pas pourquoi cette ville se mettrait dans tous ses états pour ça. C'est une population très libérale, du moins en ce qui concerne les droits des juifs, des nègres et autres inadaptés. Demain, nous défilerons pour commémorer le premier projet de rénovation urbaine de l'Histoire et le seul qui ait connu un indiscutable succès. Je crois que tous ces libéraux qui aiment les projets tels que la rénovation urbaine devraient descendre dans la rue avec nous.

— De quel projet de rénovation urbaine parlez-vous ? lui demanda-t-on.

Couché sur son canapé, Remo secoua la tête. Con. Con.

— À Varsovie, en Pologne, il y a vingt-cinq ans, répondit Scheisskopf. Des gens l'ont appelé le Ghetto de Varsovie, mais ce n'était qu'une tentative pour améliorer les conditions de vie des sous-humains, tout comme cherchent à le faire tous les projets de rénovation urbaine modernes.

La pièce frémit quand Chiun y fit irruption et claqua la porte.

— Tu veux savoir ce qui s'est passé ? demanda-t-il à Remo.

— Non.

— Encore une fois, ils ne sont pas venus.

— On s'en fout. Je regarde les actualités.

Chiun éteignit la télévision.

— Je te parle et tu regardes des créatures en chemises brunes.

— Chiun, bon Dieu, c'est ma mission pour ce soir !
— Oublie ta mission. C'est important.
— Chiun, je peux dire à Ruby que vous m'avez dit d'oublier ma mission ?

Chiun ralluma le poste.

— Être un artiste parmi les philistins est la croix que je dois porter, marmonna-t-il.

*

* *

Le Parti américain nazireich était retranché dans une maison au fond d'une ruelle étroite et sinueuse appelée Greens Farms Road. Le parti parlait depuis des semaines d'un défilé massif de milliers de personnes, mais jusqu'à présent six seulement étaient arrivées.

Elles étaient dépassées, à une contre quarante, par la foule qui grouillait dehors. Trente de ces gens brandissaient des pancartes contre le défilé prévu. Trente autres étaient des avocats, volontaires de l'Union pour les Droits civiques, fort occupés à présenter aux manifestants des ordres émanant des tribunaux fédéraux, disant que tout le monde devait se conduire correctement et laisser les nazis défiler, conformément à la liberté d'expression de tout citoyen.

Les contestataires et les avocats étaient eux aussi surpassés en nombre, par la police municipale de Westport et la police d'État qui cernaient la maison sur les quatre côtés pour s'assurer que personne ne puisse aller attaquer les nazis à l'intérieur.

Et tout cet ensemble était encore surpassé en nombre par la presse, qui tournait en rond et se bousculait dans la plus totale confusion, en s'interviewant mutuellement sur les plus profondes ramifications philosophiques de cette dernière manifestation de racisme blanc américain. Tous les journalistes remarquaient que c'était détestable mais que pouvait-on attendre d'une nation qui avait naguère élu Richard Nixon ?

À vingt-deux heures, les équipes de télévision s'en allèrent, suivies trente secondes plus tard par ces messieurs et dames de la presse écrite. À 22 h 02, les contestataires partirent, suivis à 22 h 03 par les avocats des Droits civiques. À 22 h 04, les forces de l'ordre levèrent le camp. Il ne resta plus que deux agents fatigués de la police municipale, assis dans une voiture de patrouille.

À 22 h 05, les nazis regardèrent par la fenêtre et virent que la voie était libre, alors ils envoyèrent sur le perron l'un d'eux, un nommé Freddy, armé d'une matraque et d'un air menaçant. Les cinq autres restèrent à l'intérieur. L'Obersturmbannführer Ernest Scheisskopf balaya les pions du damier et les fit tomber par terre. Ils avaient

installé ce damier au cas où quelqu'un regarderait par les fenêtres, afin que le curieux rapporte que les nazis intellectuels consacrent un temps au jeu intellectuel des échecs. Mais aucun ne savait jouer aux échecs ; aucun ne se souvenait de la marche du cavalier. Alors ils s'assirent pour jouer aux dames. Deux d'entre eux connaissaient le jeu et ils donnaient des leçons aux autres.

À 22 h 06, Remo arriva et avança la tête à l'intérieur de la voiture de police de Westport. Les deux flics le regardèrent avec étonnement. Ils ne l'avaient pas vu ni entendu arriver.

— Longue journée, hein ? dit Remo avec un large sourire.

— Ça, vous pouvez le dire, répliqua le flic au volant.

— Vous devriez vous reposer un peu, dit Remo.

Ses deux mains se dardèrent. Chacune toucha un des agents dans le petit creux entre le cou et la clavicule. Les deux flics ouvrirent la bouche comme pour crier et puis leur tête retomba et ils perdirent connaissance.

Remo s'approcha sans se presser de la petite maison de bois.

Freddy, en grand uniforme sur le perron, se raidit au garde-à-vous.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Je suis du *Jewish Standard*, répliqua Remo. Je viens pour une interview.

— Nous n'accordons pas d'interview à la presse juive, dit Freddy et il donna un coup du bout de la matraque dans le ventre de cet importun.

L'homme aux yeux noirs ne bougea pas mais, inexplicablement, la matraque passa à côté de son ventre.

— Faut pas faire ça, dit Remo. Ce n'est pas gentil.

— Quand le grand jour viendra, nous ne serons pas gentils non plus avec les gens de votre acabit. Autant vous y habituer.

Freddy ramena vers lui la matraque et, cette fois, il l'enfonça de toutes ses forces dans l'estomac de Remo. Remo ne bougea pas davantage mais la matraque s'arrangea en quelque sorte pour rater l'estomac et glisser à côté de la hanche.

— J'ai dit assez ! gronda Remo. J'ai été envoyé pour négocier. Maintenant tenez-vous bien.

— Je m'en vais négocier ! ricana méchamment Freddy.

Il leva la matraque au-dessus de sa tête pour l'abattre sur le crâne de Remo.

— Bravo, dit Remo. Voilà à quoi ça me sert d'être bon pour les animaux.

La matraque siffla en descendant. Et puis Freddy sentit qu'elle lui échappait. Il se sentit pivoter, et subitement le bout rond de la matraque s'appuya contre son oreille gauche. Il vit le poing de l'homme mince se crisper pour former un marteau et taper sur l'autre

extrémité de la matraque. Le premier coup l'enfonça dans l'oreille de Freddy. Son autre oreille marchait encore assez bien pour qu'il entende les deux coups suivants. Et puis il n'entendit plus rien car la matraque lui passa à travers le cerveau et le gros bout ressortit par l'autre oreille.

— *Guggg, guggggg, guggggggg*, dit Freddy en tombant à genoux, avec la matraque sortant des deux côtés de sa tête comme le guidon d'une trottinette.

— Vous dites ? demanda Remo.

— *Guggg, guggggg, guggggggg*, répéta Freddy.

— *L'chaïm*, dit Remo.

Il frappa à la porte et entendit des raclements de pieds.

— Qui est là ? demanda une voix derrière la porte verrouillée.

— Herr Oberleutenantsturmbannführergauleiterreichsfeldmarschall O'Brien, répondit Remo.

— Qui ?

— Allez, c'est trop long à répéter. Ouvrez la porte.

— Où est Freddy ?

— Freddy, c'est le mec dehors ?

— Oui. Où est-il ?

Remo baissa les yeux sur Freddy, à genoux, avec la longue matraque épaisse sortant de ses oreilles.

— Il est occupé pour le moment, expliqua Remo mais il m'a identifié.

— Montrez-moi votre identification, insista la voix.

— C'est Freddy, mon identification.

— Ça ne m'intéresse pas. Vous n'avez qu'à la glisser sous la porte.

— Ça ne passera pas.

— Mais si. Il n'y a qu'à la glisser dessous.

— Bon, dit Remo.

Dans la pièce, les cinq nazis regardèrent la porte. Ils entendirent un grattement, en bas. Quelque chose commença à apparaître dessous. C'était rose. Et puis quatre autres choses semblables suivirent. C'était des doigts. Puis une main. Puis une chemise brune.

— Mon Dieu, c'est Freddy ! s'exclama Ernest Scheisskopf.

Les hommes bondirent et coururent à la porte. Le bras de Freddy, aplati comme par un rouleau compresseur, était déjà passé par la fente sous la porte. Il continuait d'avancer dans la pièce. On avait l'impression que Freddy avait été photographié et sa photo montée sur carton. À présent, on apercevait des mèches blondes et puis il y eut un grand craquement quand le crâne de Freddy commença à se briser pour glisser sous la porte. Mais le battant frémit, le bois se fendit et la porte fut arrachée à ses gonds pour retomber à plat comme un épais tapis de bois.

Remo se tenait sur le seuil. À ses pieds, il y avait le reste de Freddy. Les cinq nazis regardèrent avec stupéfaction ce qui restait de la matraque encastrée en travers de sa tête.

— Salut, dit Remo. Je vous avais dit que ça ne passerait pas.

— Guggg, gugggg, guggggg, dit Scheisskopf.

— C'est ce que Freddy a dit, expliqua Remo.

— Qui êtes-vous ? bafouilla un nazi.

— Qu'est-ce que vous voulez ? cria un autre.

— Qu'est-ce que vous avez fait à Freddy ? gémit un troisième.

— Un instant, dit Remo. Nous n'aboutirons à rien si tout le monde parle en même temps. Moi d'abord. Vous, ordonna-t-il à Scheisskopf. Cessez de vomir et écoutez-moi.

— Guggg, gugggg, guggggg, éructa Scheisskopf en continuant d'arroser la pièce des moules et frites d'Arthur Treacher.

— Assez, j'ai dit ! commanda Remo.

Scheisskopf respira profondément et s'efforça de calmer ses haut-le-cœur. Il essuya des restes gluants sur sa figure avec la manche de sa chemise d'uniforme.

— Est-ce que j'ai un moyen de vous persuader de ne pas défiler demain ? demanda Remo. J'ai été envoyé ici pour négocier.

— Pas question, répliqua Scheisskopf. Jamais.

— Pas de précipitation, conseilla Remo. J'ai convaincu Freddy.

— Jamais, répéta Scheisskopf. Nous défilerons pour la liberté et pour la défense des droits de l'homme blanc partout. Nous défilerons contre le mélange des races...

— Adieu, dit Remo.

Il saisit Freddy par la matraque et le traîna dans la pièce. Les deux nazis les plus costauds se ruèrent sur lui, armés eux aussi de matraques. Il les frappa avec Freddy et ils s'écroulèrent en tas.

Les deux survivants arrivèrent sur Remo. Il passa entre eux, pivota, avança, recula et, quand ils furent certains de l'avoir à sa portée, ils passèrent à l'attaque. Remo se baissa, glissa entre leurs bras levés et entendit au-dessus de lui comme une détonation immédiatement suivie de son écho, le double bruit sec de la matraque de l'un s'abattant sur le crâne de l'autre et vice versa dans le rassurant fracas de deux têtes éclatées.

Remo hocha la tête avec satisfaction et se redressa, les laissant tomber l'un sur l'autre.

L'Obersturmbannführer Ernest Scheisskopf avait reculé dans un coin. Pour se protéger, il tenait devant lui un livre de bandes dessinées, *Muhammad Ali contre Superman*. Une grande croix noire barrait la figure d'Ali sur la couverture.

— Allez-vous-en ! glapit-il. Je vais appeler la police. Je dirai tout.

— Allons, Ernest, faut pas vous frapper. Ne regardez pas ça comme

si vous alliez mourir.

— Comment est-ce que je dois le regarder ?

— Comme si c'était un bond géant pour l'humanité, répondit Remo.

Quand il eut fini, il mit de l'ordre et s'en alla, en ramenant sur lui la porte cassée. La maison de Compo Beach était à cinq kilomètres et il décida de rentrer en courant. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas fait un peu de gymnastique.

Remo retrouva Chiun tel qu'il l'avait laissé, assis par terre au milieu de la pièce, une grande feuille de parchemin étalée devant lui, une plume d'oie immobilisée en l'air au-dessus d'un encrier comme pour s'y plonger. Il n'y avait pas un seul mot sur le papier.

— Qu'est-ce que c'était ce soir, Chiun ? demanda Remo en montrant le parchemin vierge. Des gens qui faisaient marcher la radio trop fort au Venezuela ?

— Je me faisais tant de souci pour toi, que je ne pouvais pas travailler.

— Du souci pour moi ? Vous les avez appelé des créatures en chemise brune. Vous n'aviez pas l'air impressionné.

— N'ergote pas, rétorqua Chiun. L'affaire est réglée ?

— Naturellement.

— Très bien. Ces nazis sont vils.

— Pas ceux de ce soir. Plus maintenant. Et depuis quand vous en prenez-vous aux nazis ? Si la Maison de Sinanju a pu travailler pour Ivan le Terrible, le pharaon Ramsès et Henry VIII, pourquoi pas les nazis ? À moins qu'ils n'aient pas voulu vous payer ?

— La Maison de Sinanju a refusé de travailler pour eux. Nous avons proposé bénévolement nos services pour nous débarrasser de leur chef. Celui avec la drôle de moustache.

— Du travail gratuit ? Sinanju ?

Chiun hocha la tête.

— Il y a des genres de maux qu'on ne peut tolérer. C'est assez rare que nous propositions bénévolement nos services, parce que si je ne suis pas payé, le village ne mange pas. Mais cette fois, nous l'avons fait et le type avec la drôle de moustache a appris que la Maison de Sinanju venait. Alors il a pris du poison. Désordonné jusqu'au bout, il a réussi à tuer d'abord sa compagne, dit Chiun et il cracha avec dégoût. Je vois que je n'arriverai pas à travailler ce soir, puisque tu t'entêtes à me casser les oreilles. Je vais dormir.

— Faites de beaux rêves, souhaita Remo.

*

* *

Il faisait un temps magnifique pour une manifestation. Le soleil se leva, éclatant et plein d'entrain pour brûler les derniers restes du long hiver glacial du Connecticut.

La Boston Post Road de Westport était bordée de milliers de spectateurs armés de battes de base-ball, de bouteilles vides, de tomates et de chaînes. L'Union pour les Droits civiques avait appelé des volontaires de tous les coins du pays et il y avait quatre cents avocats qui cavalaient tout le long du parcours prévu pour le défilé, en lisant des ordonnances des tribunaux priant qu'il n'y ait pas de violence. Personne ne faisait attention à eux.

Il y avait des centaines de policiers en grande tenue d'émeute. Quatre ambulances et deux camions de la morgue étaient garés le long du parcours, parés à toute éventualité.

Des camelots allaient et venaient pour vendre des drapeaux américains. Certains des plus entreprenants avaient fait provision de brassards à croix gammée mais jusqu'à présent personne n'en demandait.

Il ne manquait rien au beau défilé nazi prévu.

Sauf des nazis.

Remo le remarqua quand il arriva au drugstore pour acheter le numéro quotidien de *Daily Variety* pour Chiun. Rentré à la maison, il donna *Variety* à Chiun et alluma la télévision. Comme le défilé annoncé était en retard d'une heure, des journalistes avaient fini par se rendre à la maison des nazis dans Greens Farms Road.

À la télévision, les bulletins d'information se succédaient. L'état-major nazi avait été assassiné pendant la nuit. Les cadavres des six chemises-brunes, dont un en partie aplati, avaient été découverts encastrés dans un mur, à l'intérieur de la maison. Ils avaient l'air de trophées d'un concours de pêche, observa un reporter. Leurs corps avaient été disposés pour former deux triangles entrelacés, la traditionnelle Etoile de David.

— C'est terrible, dit Chiun.

— J'ai trouvé que ça faisait assez bien, dit modestement Remo et il sourit en entendant la Ligue de Défense sioniste revendiquer les meurtres.

— Un désastre, grogna Chiun.

— J'ai pensé que c'était plutôt joli, dit Remo. J'aime assez l'idée de l'Étoile de David.

— Silence. Je ne parle pas de tes jeux stupides. Tu as vu ce qu'ils disent aujourd'hui dans *Variety* ?

— Qu'est-ce qu'ils disent ?

— Que Robert Redford est dans le Colorado à faire des discours pour la Journée du Soleil.

— Tant mieux pour lui. Tout le monde a besoin d'un peu

d'encouragement de temps en temps.

— Et Paul Newman s'entraîne pour une course d'automobiles en Floride.

— Mmmmm, fit Remo en regardant sur le petit écran la maison des nazis à Greens Farms Road.

— Pourquoi est-ce qu'ils ne sont pas ici ?

— Je ne sais pas, Chiun.

— Pourquoi est-ce que je suis là depuis des mois, à manger de la soupe de poisson que je déteste, en attendant de les voir ?

— Sais pas.

— J'ai été trompé, se plaignit Chiun.

— Ce monde est trompeur.

— Seulement cette partie, déclara Chiun. Seulement la partie blanche. Ça n'arriverait jamais à Sinanju.

— Il n'arrive jamais rien à Sinanju.

— Si jamais je vois Newman et Redford, je les pèlerai comme des grains de raisin, promit Chiun.

— Bien fait pour eux.

— Je ferai pire. Je ne les prendrai pas comme vedettes pour mon grand film.

— Ça leur apprendra.

— Je prendrai Brando et Pacino.

— Bravo. Ne vous laissez pas faire.

— Oh non ! Ah, quelle perfidie ! se lamenta Chiun.

— C'est ça le show-biz, dit Remo.

CHAPITRE III

Le docteur Rocco Giovanni entra dans le garage de sa petite maison de Rome et ouvrit le coffre de sa Fiat. Il remarqua que la peinture bleu foncé de la voiture commençait à virer au violet et espéra qu'il pourrait la faire durer encore un an avant qu'elle devienne d'une couleur si bizarre qu'il serait obligé de la faire repeindre.

Dans le coffre, il y avait une trousse noire de médecin. Elle était vieille et éraflée. Le cuir noir, en dépit de soins constants, commençait à se fendiller et, par endroits, on voyait la doublure beige. La trousse lui avait été offerte quand il avait reçu son diplôme de docteur en médecine vingt ans plus tôt, et il s'en servait depuis avec fierté.

C'était la trousse qu'il portait, les trois jours par semaine où il allait travailler au dispensaire qu'il avait construit pour les pauvres dans un des quartiers les plus misérables de Rome. Il claqua le couvercle du coffre.

Une fois au volant, il mit le moteur en marche et il l'écouta toussoter en hésitant avant de ronfler à contrecœur.

Comme toujours, il poussa un soupir de soulagement.

Il appuya sur le bouton ouvrant la porte du garage et, en passant sa marche arrière, il leva distraitement les yeux vers le mur devant lui. Puis il repassa au point mort.

Un voyant rouge clignotait sur le mur. La première pensée du docteur Giovanni, après vingt ans, fut : « Ainsi, c'est de ça que ça a l'air quand ça s'allume. » Il ne l'avait encore jamais vu.

Il regarda. Le voyant rouge se ralluma une fois, longtemps, puis il y eut deux éclairs plus brefs et trois encore plus brefs. Une pause, et la séquence un-deux-trois se répéta.

Il observa le voyant pendant soixante bonnes secondes, jusqu'à ce qu'il soit sûr de ne pas se tromper. Ses mains se crispaient sur le volant et il se força à les détendre.

Finalement, il soupira et coupa le contact.

Il ôta la clef, descendit et remit sa vieille trousse dans le coffre. Puis il se dirigea vers une belle Ferrari toute neuve, étincelante dans l'autre moitié du garage. Dans son coffre, il prit une autre trousse, celle-là en beau maroquin marron foncé admirablement ciré, brillant dans la faible lumière du garage. C'était une trousse qu'il remplaçait tous les six mois, même si en si peu de temps elle ne présentait pas la moindre trace d'usure. Simplement, sa riche clientèle s'attendait à ce que, chez lui, tout soit neuf et luxueux. Seuls les pauvres se fiaient à

un médecin aux souliers éculés, et uniquement parce qu'ils n'avaient pas le choix.

Le docteur Giovanni tourna la clef de contact et la puissante Ferrari vrombit immédiatement. Laissant le moteur tourner au ralenti, il rentra dans la maison.

Sa femme, Rosanna, parut surprise quand il revint dans la cuisine.

— Qu'est-ce que tu as oublié, Rocco ? demanda-t-elle en souriant, de l'évier où elle rinçait la vaisselle avant de la placer dans le lave-vaisselle.

— Ça, dit-il.

Il s'approcha derrière elle et l'embrassa dans le cou. Il enlaça son corps svelte et la serra tendrement.

— Tu m'as déjà embrassée en partant, protesta-t-elle gentiment. Tu es insatiable !

— Sais-tu combien je t'aime ?

— Parfois, je crois le comprendre.

Elle se retourna et il la reprit dans ses bras pour l'embrasser sur la bouche.

— Je t'aime pour toujours, assura-t-il.

— Moi aussi, je t'aime. Et si tes malades ne t'attendent pas, je vais te le prouver.

Il la regarda dans les yeux et elle crut y voir une lueur qu'elle n'y avait jamais vue. Il l'embrassa encore une fois dans le cou, marmonna un « au revoir » et la quitta.

Quand elle entendit la voiture sortir du garage, elle alla à la fenêtre. Elle s'étonna de voir s'éloigner la Ferrari. Il avait horreur de cette voiture, qu'il n'avait achetée que pour impressionner ses riches malades, dont la fortune l'aidait à faire marcher le véritable amour de sa vie : le dispensaire où il soignait gratuitement les pauvres.

Son infirmière et son assistante furent surprises de voir arriver le docteur Giovanni à son cabinet privé, à quelques centaines de mètres du Vatican, mais il éluda leurs questions.

Enfermé dans son bureau, il téléphona à un jeune médecin qui lui devait un service et s'arrangea pour qu'il le remplace au dispensaire. Ensuite, il forma le numéro de l'ambassade d'URSS. Dès qu'il donna son nom, la communication fut transférée directement dans le bureau de l'ambassadeur.

— Ah, Giovanni, comment allez-vous ? demanda l'ambassadeur dans un italien guttural, en réussissant à donner à cette langue mélodieuse une dureté teutonique.

— Très bien, répondit Giovanni, mais il faut que je vous parle.

— Ah ? Qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai les résultats de votre analyse sanguine, dit le médecin, et il faut que nous en discutons.

— Quelque chose ne va pas ?

— Pas au téléphone, monsieur l'Ambassadeur. Je vous en prie.

— J'arrive.

En attendant, le docteur Giovanni prit quelque chose dans le coffrefort de son bureau et le rangea au fond de sa belle trousse de cuir. Puis il croisa les mains sur la table et posa sa tête dessus.

L'ambassadeur arriva en moins de dix minutes, flanqué de son éternel garde du corps, un homme à la figure de rapace qui considérait tout et tout le monde avec suspicion. Les parcmètres, les additions de restaurant, les camelots des rues, il les observait tous comme s'ils étaient capables de renverser la glorieuse révolution communiste. Il suivit l'ambassadeur dans le cabinet de Giovanni.

— Pourrait-il attendre dehors, s'il vous plaît ? demanda le médecin.

L'ambassadeur hocha la tête. Avec une méfiance évidente, le garde du corps retourna dans le salon d'attente où il s'adossa contre le mur, à côté de la porte du cabinet de consultation.

L'assistante le foudroya du regard. Il soutint ce regard jusqu'à ce qu'il la force à se détourner.

— Je sais ce que c'est, dit l'ambassadeur. Notre vertueux docteur a décidé de passer dans notre sainte mère la Russie.

Il souriait, mais il y avait quelques gouttes de transpiration nerveuse sur son front. Giovanni lui rendit son sourire.

— Pas tout à fait encore.

— Ah, mais un jour, dit l'ambassadeur. Vous et votre dispensaire gratuit. Votre vie modeste. Vous êtes le plus communiste de tous.

— Et c'est justement pourquoi je ne pourrais pas vivre dans la sainte Russie. Asseyez-vous là, je vous en prie.

Il tira une chaise et y fit asseoir l'ambassadeur, face à une visionneuse de rayons X. Sur l'écran, il plaça deux grandes radios du torse.

Il alluma la visionneuse et éteignit la lumière du cabinet.

— Voici vos dernières radios, expliqua-t-il. Elles ont été prises quand vous avez eu ce petit accès de toux, cet hiver.

Tout en parlant, le docteur Giovanni passa derrière l'ambassadeur pour aller à son bureau.

— Vous remarquerez les petites taches foncées en bas de chaque poumon, dit-il en ouvrant la trousse de cuir marron.

— Oui, je les vois. Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda l'ambassadeur inquiet.

La main du docteur Giovanni se referma autour de la crosse d'un pistolet.

— Rien, dit-il. Absolument rien.

Puis il logea une balle dans la tête du Russe, juste derrière l'oreille gauche.

Le docteur Rocco Giovanni se félicita que l'arme fonctionne encore après si longtemps.

La détonation se répercuta dans le petit cabinet de consultation. Dans l'antichambre, l'infirmière et l'assistante sursautèrent et se tournèrent vers la source de ce bruit insolite.

Le garde du corps russe dégaina son pistolet de sous son aisselle et se précipita dans le cabinet.

Mais avant qu'il puisse agir, le docteur Rocco Giovanni leva son propre pistolet vers sa tempe droite et pressa la détente.

L'arme fonctionna de nouveau.

CHAPITRE IV

Quand l'amiral Wingate Stantington arriva à son bureau par la porte privée, sa secrétaire l'intercepta.

— La voilà, annonça-t-elle en tendant la main.

Sur la main était posée une petite clef brillante.

— Ah, bien, dit-il. Et vous avez l'autre ?

— Oui, monsieur l'Amiral.

— Vous l'avez mise en lieu sûr ?

— Oui, monsieur l'Amiral.

— Il vaut mieux que vous me disiez où, au cas où je perdrais celle-ci, ou s'il vous arrivait quelque chose.

— Elle est dans le tiroir du haut à gauche de mon bureau, dans le fond.

— Elle ne risque rien, là ?

— Rien du tout. Personne ne fouille dans mon bureau.

— Très bien. Merci.

Il prit la clef et la glissa dans sa poche.

— Et il y a quelqu'un qui attend pour vous voir, monsieur l'Amiral.

— Ah ? Qui est-ce ?

— Il n'a pas voulu me donner son nom.

— De quoi a-t-il l'air ?

— De Roy Rogers, répondit la secrétaire.

— Pardon ?

— Oui, monsieur. Il a un chapeau texan et des bottes en cuir ouvragé avec le pantalon dedans, et une chemise de gabardine toute passepoilée de blanc. Si c'était une femme, il ressemblerait à Dolly Parton.

— Faites-le entrer tout de suite, dit Stantington. Ou plutôt non, faites-le attendre une minute. Je veux d'abord essayer cette clef de ma salle de bains.

Stantington était assis derrière son bureau quand son visiteur entra, ressemblant à toutes les vedettes de la country-music.

— Tiens, tiens. Vassily Karbenko, dit Stantington.

Il se leva, se pencha sur le bureau et tendit la main. Le Russe était aussi grand que l'amiral et avait une poignée de main dure et ferme. Il garda sur sa tête son grand chapeau texan.

— Amiral, dit-il d'une voix au léger accent de l'ouest.

— Et comment vont les affaires sur le front de la culture ? demanda Stantington.

L'amiral souriait à son visiteur qui sourit aussi, mais il avait les yeux glacés et sa voix le fut également.

— Je ne viens pas parler de culture, Amiral. Plutôt du manque de culture, riposta l'attaché culturel.

— Que voulez-vous dire, Colonel ?

— Avez-vous vu les dépêches ce matin ?

— Non, j'arrive à peine. Vous voulez vous servir de mes toilettes ? J'ai une clef.

— Non, je ne veux pas me servir de vos foutues toilettes. Je veux savoir pourquoi un de vos espions a assassiné un de nos hommes à Rome aujourd'hui.

Karbenko toisa Stantington, avec une telle intensité que ses yeux parurent exercer une pression physique sur le directeur de la CIA, qui retomba lentement dans son fauteuil de cuir.

— Comment ? Je ne comprends pas.

— Alors je serai clair. L'ambassadeur de l'URSS à Rome a été assassiné ce matin par un médecin italien qui était un de vos hommes.

— Nos hommes ? (Stantington secoua la tête.) Ce n'est pas possible. Non, pas possible. Je le saurais.

— Il s'appelait Rocco Giovanni. Ça ne vous dit rien ?

— Non. Il a été arrêté ?

— Non. Il s'est suicidé avant que nous puissions l'atteindre.

— Rocco Giovanni, dites-vous ?

— Oui.

— Attendez un instant, marmonna Stantington en posant sa clef neuve sur le bureau. Servez-vous des toilettes, si vous voulez.

Il traversa le bureau de sa secrétaire et se rendit à celui de son directeur des opérations.

— Qu'est-ce qui se passe ici, bon Dieu ? demanda-t-il.

Le directeur des opérations sursauta et leva les yeux.

— Plaît-il, Amiral ?

— L'ambassadeur russe tué à Rome. C'est un des nôtres ?

— Oh non. Non, pas des nôtres. Un médecin, on dirait qu'il est devenu fou, il a tué l'ambassadeur et puis il s'est tiré une balle dans la tête. Mais ce n'était pas un des nôtres.

— Il s'appelait Rocco Giovanni. Vérifiez ce nom-là tout de suite et téléphonez-moi dans mon bureau. Le foutu espion numéro un de l'URSS aux États-Unis est là et il me sonne les cloches.

Quand Stantington retourna dans son bureau, Karbenko était vauté dans un fauteuil, les jambes allongées devant lui, le chapeau tiré sur la figure.

— J'aurai les renseignements dans un moment, dit l'amiral.

Les deux hommes attendirent en silence jusqu'à ce que l'interphone clignote. Stantington décrocha et écouta.

Au bout de quelques instants, il raccrocha et se redressa en souriant.

— Vos renseignements sont erronés, Camarade. Rocco Giovanni n'est pas un des nôtres. Il n'y a aucun Rocco Giovanni dans nos listes du personnel.

— Oui, eh bien vous pouvez prendre vos listes du personnel et vous les mettre où vous savez, répliqua Karbenko et il se redressa aussi, en jetant son chapeau sur l'épaisse moquette. De l'argent de la CIA a payé les études de médecine de Giovanni. De l'argent de la CIA l'a aidé à ouvrir un dispensaire à Rome. Depuis vingt ans, il est financé par de l'argent de la CIA.

— Impossible !

— Mais vrai. Nous avons la preuve. Nous savons même quel était le nom de code de son groupe.

— Ah oui ? Quel code ?

— Le Projet Oméga.

— Jamais entendu parler, déclara Stantington.

Et puis il se reprit. Projet Oméga ? Projet Oméga ? Oui, il en avait entendu parler. Quand ? Où ? Cela lui revint. La veille. Il en avait entendu parler et l'avait démantelé parce que personne ne savait ce que c'était.

— Le Projet Oméga, dites-vous ?

— C'est ça.

— Et vous savez ce que c'est ?

— Tout ce que nous connaissons, c'est son nom. C'est dans nos dossiers. Du temps de Khrouchtchev. Nous savons qu'il avait pour façade une fondation qui sème à tous vents de l'argent de la CIA.

— Vous n'allez pas croire ça, dit Stantington.

— Probablement pas.

— Mais vous en savez plus que nous sur le Projet Oméga.

— Vous l'avez dit, Amiral. Je ne vais pas croire ça.

— Je parle sérieusement. J'ai annulé le Projet Oméga hier parce que personne ne savait ce que c'était.

— Alors vous feriez bien de découvrir un peu vite ce que c'était, conseilla Karbenko. Je crois qu'il va sans dire que mon gouvernement réagit un peu plus énergiquement que le vôtre à ce genre de provocation.

— Allons, ne vous frappez pas, Vassily.

— Ne pas me frapper ? Un de nos plus importants diplomates est assassiné par un de vos agents et vous me dites de ne pas me frapper ? C'est ça, je suppose, la nouvelle moralité que vous avez tous apportée à Washington.

— Je vous en prie !

— Mon gouvernement va certainement user de représailles.

— Ayez un peu confiance en nous.

— Ah oui, parlons-en de la confiance ! La foi. Comme dans la Bible que vous aimez tous citer ces temps-ci. Eh bien, certains d'entre nous savent aussi citer la Bible.

— J'espère que vous allez dire : *aimez votre prochain*.

— J'allais dire : œil pour œil, dent pour dent !

Stantington se leva.

— Vassily, dit-il, je n'ai qu'un seul moyen de vous convaincre que je dis la vérité. Venez avec moi.

Karbenko prit son chapeau de cow-boy et suivit Stantington. Ils prirent un ascenseur pour descendre au sous-sol, puis un autre qui les conduisit dans un deuxième sous-sol et un troisième qui les fit plonger encore plus profondément sous terre.

— L'Amérique est un pays merveilleux, observa Karbenko.

— Comment cela ? demanda Stantington.

— Vous ne pouvez jamais rien laisser tranquille. Pendant des années il a suffi d'un seul ascenseur pour monter et descendre, de descendre et monter. Plus maintenant. J'ai été dans des hôtels de ce pays et si vous voulez passer d'un étage au suivant, vous êtes obligés de monter et descendre en ascenseur sur cinquante étages. Savez-vous que dans le *World Trade Center* de New York il faut prendre quatre ascenseurs pour descendre du sommet au rez-de-chaussée ? Je suppose qu'on enseigne ça dans vos écoles d'ingénieurs. Le Design Créatif et Imaginatif d'ascenseurs.

Stantington ne trouva là rien de drôle. Il conduisit Karbenko dans un couloir.

— Vous êtes le premier Russe à venir ici, lui dit-il.

— À votre connaissance, répliqua Karbenko.

— Oui, c'est vrai.

Le directeur de la CIA entraîna l'espion numéro un des Russes aux États-Unis dans un long dédale de corridors, bordés à intervalles réguliers de portes en acier blindé. Il n'y avait pas de noms sur les portes, rien que des numéros.

Derrière la porte 136, ils trouvèrent un homme chauve assis derrière un bureau, la tête dans ses mains. Il la releva quand l'amiral entra. Sa figure se convulsa de dégoût et il la remit entre ses mains.

— Je suis l'amiral Stantington, dit le directeur.

— Je sais, marmonna l'homme sans relever la tête.

— Vous êtes Norton, le bibliothécaire en chef ?

— Oui.

— Je cherche un dossier.

— Bonne chance, dit Norton en indiquant une porte dans le fond.

Stantington examina l'homme qui gardait les yeux baissés, regarda Karbenko et haussa les épaules.

Ils traversèrent la pièce. Stantington ouvrit la porte du fond. Elle donnait dans une salle immense, au plafond de quatre mètres. Tous les murs étaient tapissés, du sol au plafond, de casiers métalliques et il y avait une île de classeurs dans le centre de la pièce.

Mais elle avait l'air d'avoir servi de terrain de jeux à une bande d'elfes particulièrement malicieux, pendant au moins cent ans. Tous les tiroirs des casiers étaient ouverts. Des papiers étaient dispersés partout, par endroits en tas de plus d'un mètre. Des chemises avaient été lancées dans tous les coins, des documents roulés en boule, d'autres déchirés en menus morceaux.

Stantington entra dans la salle, en écartant du pied des papiers qui s'entassaient autour de ses chevilles comme des feuilles mortes après une tempête.

— Norton ! rugit-il.

Le petit homme chauve apparut.

— Oui, monsieur le Directeur ?

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

— Vous pourrez peut-être me le dire, répliqua amèrement Norton.

— Assez d'insolence ! Que s'est-il passé ici ?

— Vous ne le reconnaissez pas, Amiral ? Ça fait partie de votre nouvelle politique portes ouvertes. Vous vous souvenez ? Vous aviez dit que la nouvelle CIA n'avait rien à cacher et vous aviez annoncé que vous alliez respecter la nouvelle loi sur la liberté de l'information. Le public a été invité et des tas de gens me sont tombés dessus comme une nuée de sauterelles. Ils avaient tous votre déclaration à la main. Ils ont tout mis en l'air.

— Vous n'avez pas cherché à les en empêcher ?

— J'ai essayé. J'ai appelé nos services juridiques et on m'a dit qu'il fallait une ordonnance du tribunal pour les empêcher.

— Pourquoi ne vous l'êtes-vous pas procurée ?

— J'ai demandé aux avocats de le faire. Ils ont tiré à la courte paille pour savoir lequel irait au tribunal.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils ont dit que celui qui s'occuperait de l'affaire se ferait probablement couper les couilles. Par vous. Serait probablement inculqué.

— Bon, bon. Alors qui a perdu ? demanda Stantington.

— Personne, répondit Norton. Ils ont tous utilisé des pailles de la même longueur.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? demanda l'amiral. Et d'abord, depuis combien de temps êtes-vous ici ?

— Depuis que la CIA a été créée, tout de suite après la Seconde Guerre mondiale. Et ce que je vais faire, je vais attendre le jour de ramassage des ordures et puis fourrer tout ça dans des sacs en

plastique. Et puis je balaierai la salle une dernière fois et ensuite je prendrai ma retraite et alors, je l'espère, j'aurai le courage de vous dire que vous pouvez prendre la CIA, votre politique des portes ouvertes et la loi de la liberté de l'information et vous les fourrer dans le cul. Ce sera tout ?

— Pas tout à fait. Je cherche un dossier particulier.

— Dites-moi ce que c'est et je demanderai au ramasseur d'ordures d'ouvrir l'œil.

Norton gémissait en retournant à son bureau.

— La liberté de l'information, murmura Karbenko. Je ne peux pas croire que vous ayez fait ça. Savez-vous comment nous traitons nos renseignements secrets en Russie ?

— Je m'en doute.

— Je doute que vous puissiez vous en douter. Nous gardons tout dans un seul immeuble. Il est entouré par de hauts murs de pierre épais. Le mur de pierre est entouré par un haut grillage électrifié. Si, par hasard, vous arrivez au grillage et le touchez sans être électrocuté, vous êtes abattu. Si vous arrivez à passer pardessus le grillage, des chiens féroces vous mettent en pièces, si vous n'avez pas reçu de balles. Vous serez abattu si vous touchez le mur. Vous êtes abattu si vous escaladez le mur. Vous êtes abattu si vous vous approchez du bâtiment. Si vous parvenez à y entrer, vous êtes torturé et fusillé. Nous fusillerons les membres de votre famille pour faire bon poids. Et tous les amis à qui nous penserons. Et ici... c'est la maison ouverte ! Dites-moi, Amiral, vous dirigez vraiment la CIA ou bien est-ce que c'est Hellzapoppin ?

— Je vous suis très reconnaissant de me dire comment je dois faire mon travail...

— Il faut bien qu'on le fasse, interrompit Karbenko. Vous ne cessez de renvoyer des agents et d'affaiblir cette agence et avant que vous vous en rendiez compte, quelqu'un dans le monde va devenir aventureux parce qu'on pensera que les États-Unis ne sont plus qu'un tigre édenté.

— Quelqu'un comme l'URSS ?

— Peut-être. Et ce serait un drame pour nous tous, murmura Karbenko d'un air songeur.

— Venez...

Stantington fit sortir l'espion russe de la salle. Au passage, il grommela à Norton :

— Ne touchez pas à un seul de ces bouts de papier. Je vais envoyer des hommes ici pour essayer d'y voir clair.

Quand ils furent remontés, Stantington pria son directeur des opérations de faire descendre tout le monde dans la salle des archives pour voir ce que l'on pourrait trouver sur le Projet Oméga.

— Seulement ceux qui sont habilités au top-secret, vous voulez dire ? demanda le directeur des opérations.

— J'ai dit tout le monde et ça veut dire tout le monde ! Ce n'est pas parce qu'un de nos pauvres employés n'est pas habilité au top-secret qu'il n'a pas le droit de savoir ce qu'il y a dans nos dossiers secrets. Allez, dépêchez-vous ! Nous attendons.

Stantington et Karbenko attendirent en silence pendant une demi-heure, dans le bureau du directeur. Puis on frappa à la porte et Stantington appuya sur un bouton pour ouvrir au directeur des opérations, qui haussa les sourcils en voyant Karbenko assis en face de l'amiral.

— Je peux revenir, dit-il.

— Mais non, mais non, ne vous inquiétez pas, répondit Stantington. Vassily connaît tous nos secrets. Alors ? Qu'est-ce que vous avez découvert sur le Projet Oméga ?

— Dans toute cette salle, il n'y a qu'un morceau de papier qui mentionne le Projet Oméga. Il est répertorié dans un dossier : personnel.

— Et qu'est-ce que ça dit ?

— Simplement que le Projet Oméga était un plan d'action, destiné à être employé dans le cas où l'Amérique perdrait une guerre atomique. C'est tout.

— Et c'était dans quel dossier ?

Le directeur des opérations regarda son directeur et roula les yeux du côté de Karbenko.

— Est-ce que je dois le dire, Amiral ?

— Allez, allez, grogna Stantington.

— Il s'agit d'un ancien employé aujourd'hui à la retraite. Apparemment, il a eu quelque chose à voir dans ce plan.

— Et qui est cet ancien employé ?

— Il s'appelle Smith. Le docteur Harold W. Smith. Il vit maintenant à Rye, dans l'État de New York, où il dirige une sorte de sanatorium appelé Folcroft.

— Merci, dit l'amiral et quand son directeur des opérations fut sorti il se tourna vers Karbenko et lui montra ses mains ouvertes.

— Vous voyez, Vassily ? Nous n'en savons pas plus que vous.

— Il n'empêche que le Projet Oméga a tué notre ambassadeur, répliqua le Russe. Ça pourrait être considéré comme un acte de guerre. Vous allez naturellement contacter ce docteur Smith ?

— Naturellement.

Le téléphone bourdonna. Stantington décrocha et tendit l'appareil au Russe.

— Pour vous.

— Oui, ici Karbenko.

Il écouta et l'amiral le vit brusquement pâlir sous son beau bronzage.

— Je vois. Merci, murmura-t-il en rendant l'appareil au directeur de la CIA. C'était mon bureau. Notre ambassadeur à Paris vient d'être poignardé. Par un boulanger. C'est un de vos hommes. Encore le Projet Oméga.

Stantington laissa tomber le téléphone par terre.

CHAPITRE V

Dès que Vassily Karbenko fut parti, l'amiral Stantington fit rechercher par sa secrétaire le numéro de téléphone du sanatorium Folcroft à Rye, New York. Elle le rappela par l'interphone pour lui annoncer qu'elle avait le bureau du docteur Smith en ligne.

Stantington décrocha son téléphone.

— Allô ? dit-il.

Une voix féminine répondit de même.

— Le docteur Smith est-il là ?

— Pas pour n'importe qui, répliqua la personne. Qui est à l'appareil ?

— Je m'appelle l'amiral Stantington, je suis le...

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Ce que je veux, c'est ne pas perdre mon temps à parler à des secrétaires. Passez-moi le docteur Smith.

Il n'est pas là.

— Où est-il ? C'est important.

— Je l'ai envoyé jouer au golf. C'est important aussi.

— Guère, répliqua Stantington. Je veux qu'il me rappelle et puis qu'il vienne me voir.

— Il va être très occupé. Venez le voir, vous, dit Ruby.

— Vraiment, mademoiselle ! Je suis le directeur de la Central Intelligence Agency !

— Ça ne fait rien. Il vous verra quand même. À condition que vous puissiez arriver ici sans vous perdre. Quand j'étais à la CIA, je n'ai connu personne qui savait arriver quelque part sans se perdre.

— Vous ? Vous avez travaillé pour la CIA ?

— Oui, déclara Ruby Gonzalez. Et j'étais le meilleur agent que vous aviez. Je dois dire au docteur que vous venez quand ?

— Je ne viens pas. C'est lui qui doit...

— Vous viendrez, dit Ruby et elle raccrocha.

Elle attendit un moment, puis elle reprit le téléphone et appela Westport, dans le Connecticut, en sifflotant tout bas.

Ce serait très simple, Stantington en était sûr. Il n'avait qu'à envoyer quelques agents à Folcroft ou sur le parcours de golf ou à tout autre endroit fréquenté par ce docteur Smith, le faire embarquer et amener à Washington. Et s'il ne voulait pas venir de son plein gré, eh bien ça pouvait s'arranger aussi.

Sauf...

Sauf que c'était extra-légal, en dehors des lois et pas tout à fait conforme à la nouvelle CIA que l'amiral s'était donné pour mission de créer.

Il décida qu'il avait besoin de conseils et qu'il valait mieux s'adresser au sommet. S'il devait violer des lois, les ordres de le faire devaient venir du Président. Stantington était nouveau à Washington, mais il avait passé sa vie dans la Marine et avait appris tous les secrets pour s'attribuer la gloire les jours de distribution de gloire et pour plonger les autres dans la merde quand le moment venait de plonger dans la merde. Un très vieil instinct lui soufflait maintenant que le seul moyen d'être sûr que le Président n'allait pas scier la branche sur laquelle on était assis c'était de faire en sorte que le Président soit assis sur la même. Même s'il avait été votre vieux camarade d'études et votre vieux copain de régiment.

Pas un instant l'idée ne vint à l'amiral Stantington qu'il y avait peut-être eu un temps, à Washington, où les choses se faisaient autrement et mieux. Quand les gens chargés de la sécurité de la nation faisaient ce qu'ils savaient devoir être fait et ne passaient pas leur temps à regarder par-dessus leur épaule pour guetter des gens qui se prépareraient à les mettre dedans.

Alors qu'il roulait vers Washington, les paroles de l'ancien directeur de la CIA lui résonnaient aux oreilles : « Un jour, on changera le règlement en plein milieu de la partie et votre cul ne vaudra pas plus cher que le mien. Je vous retiendrai une place dans la queue pour la soupe, à la prison. »

C'est ce qu'il avait dit. Cela avait fait l'effet d'une menace et déjà ça avait tout l'air de tourner à la prophétie. Quelques jours à peine à son poste, et Stantington affrontait des décisions capables de le hausser au pinacle ou de le démolir. Il éprouva un peu plus de compassion pour son prédécesseur.

Le Président l'attendait dans le Bureau Ovalé et l'amiral fut soulagé en voyant la silhouette familière aux épaules tombantes, en chemise à col ouvert et cardigan bleu pâle. Bizarrement, les rôles étaient inversés. Il avait devancé le Président quand ils étaient tous deux à la Naval Academy et plus tard il avait été l'officier supérieur de son cadet pour les missions en mer. Le plus jeune des deux considérait son aîné avec admiration, comme un chef et un commandant.

Mais à présent, le Président était le Commandant en chef des armées et Stantington était soulagé de pouvoir déposer son problème sur les épaules du Président. C'était le pouvoir quasi mystique de la fonction qui voulait cela.

— Comment ça va, Cap ? demanda le Président de sa voix douce. Asseyez-vous.

— Ça va, répondit Stantington en s'installant dans le fauteuil de l'autre côté du grand bureau d'acajou.

— Alors, qui tue tous ces Russes ?

— Vous en avez entendu parler ?

— Le Département d'État me l'a raconté. J'ai pensé que c'était pour ça que vous veniez me voir.

Le Président se tut et Stantington hocha la tête.

— Ma foi, monsieur le Président, dit enfin l'amiral, je ne sais pas très bien comment vous annoncer ça.

— Essayez toujours.

Le Président se carra dans son fauteuil, en tenant un crayon de bois jaune entre le bout des doigts de ses deux mains.

— Vous demandez qui tue tous ces Russes. Je crois que c'est peut-être nous.

Le Président jaillit à moitié de son fauteuil. Le crayon tomba par terre.

— Quoi, nous ?

Stantington leva les mains comme pour repousser un ennemi invisible. Puis, rapidement, il résuma ce qui était arrivé aux deux ambassadeurs et la visite de Karbenko dans la matinée.

— Pourquoi, au nom de tout ce qu'il y a de sacré, avez-vous mis fin au Projet Oméga ? demanda le Président.

— J'obéissais simplement aux ordres, monsieur le Président.

— Je ne me souviens pas d'avoir donné des ordres de ce genre.

— Mais vous avez bien dit qu'il fallait supprimer le gaspillage à la CIA. Vous avez dit ça à votre conférence de presse quand ma nomination a été confirmée, souvenez-vous. Et quel plus grand gaspillage y a-t-il qu'un projet comme ça que personne ne connaît, dont personne ne sait à quoi ça sert ?

— Le seul plus grand gaspillage serait une Troisième Guerre mondiale, murmura le Président. Et si les ambassadeurs russes continuent d'être assassinés par nos gens, c'est exactement ce que nous allons avoir.

Un lourd silence tomba dans la pièce.

— Et cette femme d'Atlanta ? demanda le Président.

— C'est la première chose que j'ai faite, monsieur le Président. Mes hommes l'ont découverte chez elle. Elle était morte. D'une crise cardiaque, apparemment. Il n'y avait pas le moindre indice chez elle.

— Vous avez envoyé vos hommes fouiller la maison ?

Stantington se rendit compte qu'en faisant cela il avait déjà transgressé une loi. Quand il passerait en jugement, il pourrait certainement parler de la crainte d'une Troisième Guerre mondiale, mais dans cinq ans, un jury ne voudrait pas savoir ça. Tout ce qui l'intéresserait, ce serait de savoir pourquoi il avait illégalement envoyé

des agents de la CIA entrer par effraction dans la maison d'une citoyenne américaine sans mandat et sans autorisation dans les règles.

— Oui, monsieur le Président. J'ai fait ça.

— Je ne l'avais pas autorisé, dit le Président.

Une sonnerie d'alarme retentit dans la tête de l'amiral. Il voyait ce que faisait le Président. Il se dissociait des idées du directeur de la CIA.

Et au diable tout ça, pensa Stantington. Il ne s'était pas élevé au grade d'amiral sans savoir jouer le jeu.

— Est-ce que vous me dites, monsieur le Président, que j'ai eu tort ?

— Oui. Techniquement, vous avez eu tort.

— Je crois, dans ce cas, que je dois faire amende honorable, dit Stantington en réfléchissant très vite. Je pense que je vais annoncer à la presse ce que j'ai fait et présenter mes excuses au peuple américain. Si je fais ça tout de suite, ça limitera probablement les dégâts.

Il regarda le Président pour voir si sa menace avait porté. Une telle déclaration par le directeur de la CIA risquait fort bien de faire trébucher un gouvernement dont la popularité, d'après les sondages, avait la cote la plus basse en trente-cinq ans de gouvernement d'après-guerre. Le Président soupira :

— Que voulez-vous de moi, Cap ?

— Que vous ayez autorisé cette perquisition dans la maison de la vieille dame d'Atlanta.

— D'accord. Je l'ai autorisée. Satisfait ?

— Pour le moment. Mais ce serait bien de l'avoir par écrit. Rien ne presse, bien sûr. N'importe quelle heure, aujourd'hui, sera très bien.

— Vous n'avez pas confiance en moi, dit le Président.

— Il ne s'agit pas de ça. Nous sommes amis depuis longtemps. Mais, simplement, j'ai vu hier l'ancien directeur de la CIA. En prison.

— La place qui lui revient.

— Pour avoir fait exactement ce que j'ai fait aujourd'hui. Je ne veux pas aller le rejoindre. Par écrit, aujourd'hui, ce sera très bien.

— Bon, dit le Président. Vous l'aurez. Et maintenant, quoi encore, à propos du Projet Oméga ? Ne venez pas me raconter que vous n'avez pas un mot là-dessus dans vos dossiers.

Stantington jugea préférable de ne pas parler au Président du chaos qu'il avait provoqué dans les dossiers secrets de la CIA, avec sa politique de liberté d'information. Inutile d'embêter le Commandant en chef avec trop de détails.

— Une seule allusion, dit-il.

— Laquelle ?

— Le programme a été instauré il y a une vingtaine d'années par un employé de la CIA aujourd'hui à la retraite.

— Qui était cet employé ?

— Il s'appelle Smith. Harold Smith. Un genre de médecin, je crois, qui dirige une espèce de sanatorium à Rye.

La figure du Président se crispa puis elle s'éclaira lentement d'un large sourire.

— Le docteur Smith, vous dites ?

— C'est ça.

— Lui avez-vous parlé ?

— J'ai essayé mais je suis tombé sur sa secrétaire et elle m'a dit qu'il était sorti. Une personne très déplaisante, je dois dire. Elle prétend qu'elle a travaillé autrefois pour la CIA.

Le Président hocha la tête.

— À sa voix, je devine que c'est une personne de couleur, dit l'amiral.

— Que vous a-t-elle dit ?

— Une petite insolente. Elle m'a déclaré que Smith ne viendrait pas me voir, que c'était moi qui devais me déplacer. Je lui ai répondu que c'était impossible mais elle m'a répété que je viendrais voir ce Smith, quel qu'il soit.

— Sur un ton menaçant ? demanda le Président.

— C'était plutôt une promesse. Elle ne manque pas de toupet. Excusez-moi, monsieur le Président, mais puis-je demander pourquoi vous souriez ?

— Vous ne comprendriez pas.

— Y a-t-il quelque chose de spécial que vous vouliez que je fasse ?

— Pas vraiment. Essayez simplement de découvrir tout ce que vous pourrez. Je parlerai à l'ambassadeur soviétique et lui assurerai que nous ne comprenons absolument rien à toute cette affaire. Et faites preuve de la plus grande rapidité, Cap.

— Certainement, monsieur le Président, dit Stantington en se levant. Ce sera tout ?

— Oui. Ah... Avez-vous mis un pardessus pour aller au travail ce matin ?

— J'en ai apporté un. Je pensais qu'il allait pleuvoir. Pourquoi ?

— Vous risquez d'en avoir besoin. Il fait frais à Rye, dans l'État du New York.

— Me donnez-vous l'ordre d'aller là-bas, monsieur le Président ?

— Non. Cela ne me regarde plus.

En quittant le Bureau Oval, le directeur de la CIA était encore plus troublé et perplexe qu'avant. Et il avait la singulière impression que le Président ne disait pas tout ce qu'il savait sur ce docteur Smith.

Resté seul, le Président des États-Unis se demanda s'il devait monter ou non dans ses appartements privés, pour prendre dans le

tiroir de sa commode le téléphone rouge sans cadran qui y était caché, décrocher et parler à Smith.

Car l'amiral Wingate Stantington ne se trompait pas. Le Président savait bien des choses sur Smith que le directeur de la CIA ignorait. Le Président savait que Smith n'avait pas simplement pris sa retraite de la CIA mais avait été détourné par l'un de ses prédécesseurs à la Maison-Blanche pour diriger une agence secrète appelée CURE, dont la mission serait de travailler en dehors de la Constitution afin de protéger la Constitution américaine. Cet ancien Président avait senti que l'Amérique avait besoin de secours pour lutter contre le crime, la corruption et l'agitation intérieure.

L'actuel Président avait été mis au courant de cette agence, comme tous les autres, par son propre prédécesseur. Cela ne lui avait pas plu. L'idée d'un service secret courant partout et échappant à tout contrôle l'effrayait. Et le pire c'était qu'il ne pouvait pas confier de missions à CURE. Il ne pouvait que suggérer. Smith, unique directeur de ce service depuis sa création, prenait toutes les décisions.

Le Président avait envisagé de démanteler immédiatement CURE. C'était le seul ordre qu'il avait le droit de donner. Mais avant qu'il puisse le faire il eut précisément grand besoin de CURE, du docteur Smith et de ses exécuteurs, Remo et le vieil Oriental qui semblaient capables de faire des choses magiques. C'était là que le Président avait entendu parler pour la première fois de Ruby Gonzalez, cet agent de la CIA qui avait aidé CURE à tirer l'Amérique d'une situation épineuse et qui, pour sa peine, avait été renvoyée de la CIA.

Le Président n'avait jamais rencontré Ruby mais il avait l'impression de la connaître. Si elle avait dit à Stantington qu'il irait à Rye, New York, il était bien certain que le prochain arrêt-buffet de Wingate Stantington serait Rye, New York.

Le Président pianota un moment du bout des doigts sur son bureau, puis il décida de ne pas appeler Smith. Pas encore. Pas avant que Stantington l'ait vu. Il décrocha ensuite son téléphone et pria sa secrétaire de convoquer l'ambassadeur soviétique. Peut-être pourrait-il exprimer ses regrets et ses excuses, pour la mort des deux autres ambassadeurs et, en se servant de ses pouvoirs de persuasion, convaincre les Russes que tout ça n'était qu'une bavure et que l'Amérique faisait de son mieux pour l'éponger.

En raccrochant, il pensa au docteur Smith expédié au golf par Ruby Gonzalez. Bravo, se dit-il, en espérant que Smith apprécierait son discours. Ce serait peut-être la dernière partie de golf qu'ils disputeraient tous, avant longtemps.

*

* *

Tandis qu'il était transporté, suspendu en l'air, Wingate Stantington songeait que tout cela était bien étrange.

Il était retourné au siège de la CIA à Langley, et comme il descendait de sa limousine, un instinct lui souffla de prendre son pardessus.

Seul dans son bureau, il jeta le manteau sur le dossier d'un fauteuil et, pour la première fois de la journée, avec un peu de paix et de tranquillité, il eut l'occasion de se servir de la salle de bains privée, en utilisant sa clef privée pour la porte privée, avec la serrure privée à vingt-trois dollars soixante-cinq et au diable le magazine *Time*.

Son podomètre ne marquait que cinq kilomètres. Il n'avait encore fait que cinq kilomètres à pied et, à cette heure, il devrait en être au moins à douze. Le devoir avait toujours la fâcheuse manie de contrecarrer les buts, se dit-il.

À part lui, il bouillait encore à la pensée du Président, son ami de toujours, qui tentait de finasser avec lui et de lui faire endosser toute la responsabilité pour l'entrée par effraction dans la maison de cette vieille dame d'Atlanta. Comme si souvent déjà dans la journée, il repensa à son prédécesseur, qui se languissait sur la paille humide des cachots pour ne pas avoir fait pire que Stantington n'avait déjà fait ce matin.

Il téléphona au meilleur des avocats de la CIA.

— Ici l'amiral Stantington.

— Un instant, monsieur le Directeur.

Un silence. L'amiral comprit que l'avocat mettait en marche un magnétophone pour enregistrer la conversation. Il en fut exaspéré. Alors, plus personne ne se fiait plus à personne, à Washington ?

— Oui, monsieur le Directeur, reprit l'avocat. Il fallait que je pose ma tasse de café.

— Je n'aurais pas cru que ça prenne les deux mains. Dites-moi, quand la question de la libération sur parole se posera pour l'ancien directeur...

— Oui, monsieur le Directeur ?

— J'estime qu'il devrait être libéré le plus tôt possible. Il ne sert à rien de le garder en prison. Vous comprenez ?

— Certainement, Amiral.

— Merci.

Stantington raccrocha et, pour la première fois de la journée, il se sentit bien.

Sur ce, il entendit du bruit dans sa salle de bains. De l'eau coulait dans le lavabo.

Avait-il oublié de fermer le robinet ?

Il alla ouvrir la porte, puis il s'arrêta sur le seuil, ne sachant trop que faire.

Il y avait deux hommes dans sa salle de bains. L'un était jeune avec des yeux et des cheveux noirs. Il portait un tee-shirt et un pantalon noirs. L'autre était un vieil Oriental en kimono de brocart bleu. Il appuyait sur un énorme bouton rond et bombé, en or, pour arrêter l'eau qui coulait et puis le soulevait pour rouvrir le robinet.

— Qu'est-ce... que...

— Chut, dit l'Oriental à Stantington sans se retourner. C'est un très bon robinet, Remo.

— J'étais sûr qu'il vous plairait, Chiun. Il est en or.

— Ne sois pas vulgaire. Il n'y a qu'un bouton pour jouer. La plupart des robinets en ont deux. Celui-là un seul. Ce que je ne comprends pas, c'est comment on contrôle l'eau chaude et l'eau froide avec un seul bouton.

— Qui êtes-vous ? s'exclama Stantington.

— Savez-vous comment fonctionne ce robinet ? lui demanda Chiun.

— Euh... non, bredouilla le directeur de la CIA.

— Alors taisez-vous. Remo, tu le sais, toi ?

— Quelque chose avec une bivalve, je suppose.

— C'est comme si tu me disais que ça fonctionne parce que ça fonctionne, grogna Chiun.

— Je vais appeler le service de sécurité, déclara Stantington.

— Est-ce qu'ils savent comment ça marche ? demanda Chiun.

— Non. Mais ils savent comment vous jeter dehors !

Chiun tourna le dos comme si Stantington n'était pas digne qu'on lui parle. Remo conseilla au directeur de la CIA :

— S'ils ne savent rien des robinets, ne les appelez pas.

— Me dire que ça a quelque chose avec une bivalve, grogna Chiun, ce n'est pas une réponse, Remo.

Il souleva le robinet et l'eau coula ; il appuya dessus et elle s'arrêta.

Finalement il soupira, la sagesse des âges ayant capitulé devant les mystères de la technique moderne des toilettes.

— Félicitations, dit-il à Stantington. Vous avez une magnifique salle de bains.

— Maintenant que l'inspection est terminée, auriez-vous l'obligeance de me dire ce que cela signifie ? demanda l'amiral.

— Qui peut savoir ? répondit Remo. Le boulot, le boulot, toujours le boulot. Dès l'instant où je me lève jusqu'à ce que je me couche le soir. Toujours quelque chose. Ils doivent se figurer, En-Haut, que j'ai quatre mains. Bon, allons-y.

L'amiral Stantington exprima très clairement qu'il n'allait nulle part, pas avec ces deux-là. Il l'exprimait encore très clairement quand il se trouva fourré dans un grand sac poubelle en plastique vert.

— Chiun, arrangez-vous pour qu'il ne gueule pas, dit Remo et

Stantington ressentit une très légère pression d'un seul doigt sous sa mâchoire.

Pas gueuler, ha ! Il allait leur montrer comme on ne gueule pas ! L'amiral ouvrit la bouche pour appeler au secours. Il aspira profondément et l'air ressortit. Mais il n'y eut aucun son, à part un vague miaulement. Il fit un nouvel essai, respira plus fort, mais ne produisit que du silence.

Il se sentit soulevé dans les airs et entendit Remo demander :

— C'est son pardessus, Chiun ?

— Ce n'est pas le mien !

— Prenez-le, vous voulez ? Il pourrait faire frais à Rye.

Tout cela était très étrange. C'était exactement ce que le Président avait dit à l'amiral. Il se passait des choses dans ce gouvernement dont Stantington ne savait rien du tout.

Le pardessus fut jeté sans cérémonie sur son crâne. Le sac poubelle fut refermé et hissé dans les airs. L'amiral pensa qu'il devait être sur l'épaule de Remo, parce qu'il l'entendait siffloter tout près de son oreille. Il sifflotait les *Bateliers de la Volga*.

Stantington entendit la porte de son bureau s'ouvrir et tout le monde sortit. Et puis la voix de Remo :

— Salut, poupée. L'amiral est là ?

— Oui, mais il est occupé, répondit la secrétaire de Stantington.

Le directeur de la CIA voulait crier qu'il n'était pas dans son bureau, qu'il était dans ce sac poubelle. Il essaya, mais aucun son ne sortit de sa gorge.

— Ça ne fait rien, dit Remo. Nous reviendrons plus tard.

— Vous pouvez attendre, si vous voulez, proposa la secrétaire et, même à travers le plastique, l'amiral reconnut l'indiscutable convoitise dans sa voix. Je vous ferai du café.

— Non, merci, répondit Remo.

— Je peux aller vous chercher une tarte. Deux tartes et du café. Ou bien je vous ferai des sandwiches. Ça ne me dérangerait pas du tout de vous faire des sandwiches. Je n'aurais qu'à descendre en ville, acheter de la viande froide et du pain. Je serais revenue en un rien de temps et j'aurais de bons sandwiches pour vous. Ou du pâté de foie. Du rosbif avec des oignons et de la mayonnaise.

— Beurk, fit Chiun.

— Mon chou, déclara Remo, quand je reviendrai pour vous, je ne penserai pas à des sandwiches.

Stantington entendit le soupir de sa secrétaire. Elle devait être retombée sur sa chaise parce que le pivot grinça un peu sous son poids.

« Demandez-lui ce qu'il a dans ce sac », eut-il envie de crier. Mais il était muet.

— Donnez-moi un laissez-passer pour sortir d'ici, vous voulez ? demanda Remo. Je sais que c'est casse-pieds, mais avec tous ces gardes et tout.

« Non, non, voulut glapir l'amiral. Personne n'entre ni ne sort, sans toute espèce de coupe-files. On ne peut pas se présenter comme ça et demander un laissez-passer pour sortir. Reportez-vous au manuel, petite. » Mais aucun son ne sortit de sa bouche et il entendit sa secrétaire répondre :

— Bien sûr. Tenez, prenez ça. C'est le laissez-passer spécial de l'amiral. Vous n'aurez qu'à le fourrer sous le nez de n'importe qui et personne ne vous embêtera.

— Merci, trésor, dit Remo.

— Et si vous voulez revenir me voir, ne perdez pas ce papier. Ça vous permettra d'entrer tout de suite.

Ce doit être de l'hypnose, pensa Stantington. Ce Remo, quel qu'il soit, devait avoir des pouvoirs hypnotiques. Autrement, jamais sa secrétaire n'aurait négligé à ce point les procédures de sécurité.

— Comptez là-dessus, promit Remo. Je ne m'en séparerai jamais.

Stantington soupira. Apparemment, ce Remo prenait le laissez-passer car il se sentit glisser dans le sac, comme si ce Remo se penchait, et il entendit un bruit de baiser sur une joue.

Puis il fut de nouveau soulevé et sentit un imperceptible balancement. Une pensée bizarre lui passa par la tête. Étant transporté sur l'épaule de ce Remo, il aurait dû être secoué à chaque pas. Mais il avait l'impression de flotter. Il n'y avait pas de secousses, aucune réelle sensation de mouvement.

Il entendit derrière la voix de sa secrétaire :

— Hé ! Qu'est-ce qu'il y a dans le sac ?

— Des secrets d'État, dit Remo.

— Allez, ah ! Non, sans blague. Qu'est-ce qu'il y a dans le sac ?

— L'amiral.

La secrétaire pouffa et puis il ne l'entendit plus car la porte de l'antichambre se referma.

— Vous êtes très bien, Amiral, complimenta Remo. Continuez d'être bien sage et vous sortirez de là en un clin d'œil.

Personne ne les interpella dans les couloirs, ni dans les ascenseurs, et puis ils furent dehors car Stantington respira à travers le plastique l'air frais de la campagne de Virginie. Il aspira profondément, en se demandant s'il arrivait à ce Remo d'être fatigué. Stantington était grand et fort, il pesait bien ses cent kilos, mais Remo marchait tranquillement en le portant sur son épaule, sans plus d'effort que s'il était l'épaulette d'un uniforme.

Puis ce fut une automobile, ensuite un avion, et finalement un hélicoptère. Pendant tous ces trajets, l'homme blanc et l'Oriental ne

cessèrent de se quereller. Il était question des vedettes d'un film. L'Oriental citait *Variety* pour prouver que l'homme blanc ne pouvait espérer plus de trois pour cent des bénéfices nets et un pour cent de cent pour cent du prix de gros sur les sous-produits commerciaux. Il parlait beaucoup de mettre tout dans la boîte pour moins de cinq millions et Remo toucherait son argent *pari passu* et c'était le mieux qu'il pouvait faire. Remo disait qu'il aurait encore supporté Burt Reynolds ou Clint Eastwood mais qu'Ernest Borgnine était une insulte.

Stantington commença à penser qu'il était entre les mains de deux échappés d'un asile de fous.

Puis il fut jeté sur un plancher dur et le sac fut ouvert. Il entendit une voix ruisselante d'acide :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce que vous fichez là tous les deux ?

— Ne vous en prenez pas à moi, répliqua Remo. C'est Ruby qui m'a dit de le faire. C'est une idée de Ruby.

— C'est vrai, O Empereur, confirma Chiun.

Empereur ? se demanda Stantington. Quel empereur ?

— J'ai entendu quand elle le lui a dit, reprit Chiun. J'étais tout au bout de la pièce et je l'ai quand même entendue au téléphone qui lui disait de le faire. Sa voix était si forte, que je n'ai rien pu écrire de la journée.

— Il a raison, dit alors une femme. Je lui ai donné l'ordre.

— Quel ordre ? demanda la voix acide.

Stantington se releva. Il avait les jambes molles et flageolantes, après des heures passées dans le sac tout recroquevillé.

La voix acide était celle d'un petit homme mince aux cheveux clairsemés, assis derrière un grand bureau, dans une pièce aux fenêtres en verre teinté d'un brun fumé. Stantington reconnut de la glace sans tain. De l'intérieur, c'était des fenêtres. De l'extérieur, des miroirs. L'amiral regarda au travers et vit les eaux du détroit de Long Island.

Les yeux de l'homme aux cheveux clairsemés s'arrondirent quand il reconnut le directeur de la CIA.

— Stantington, dit-il.

L'amiral ouvrit la bouche pour parler :

— Ga, ga, ga, ga, ga...

— Chiun, dit Remo.

Le minuscule Oriental qui n'arrivait même pas à l'épaule de Stantington s'approcha et pressa doucement un point sous la mâchoire de l'amiral. Il n'y eut aucune douleur, pas la moindre sensation, mais brusquement il fut certain d'avoir retrouvé sa voix.

— Docteur Smith, je présume, dit-il finement.

Il examina le bureau. Remo et Chiun se tenaient derrière lui, ainsi qu'une grande jeune femme noire à la peau assez claire. Ses cheveux

étaient cachés par un madras rouge. Elle portait un costume pantalon noir et sa figure était plus brillante d'intelligence que jolie.

Smith hocha la tête. Il regarda Ruby.

— Si vous m'expliquiez un peu de quoi il s'agit ?

— Il voulait vous parler. Je lui ai dit que vous étiez trop occupé, répondit-elle. Alors j'ai envoyé ces deux-là le chercher.

— Dans un sac poubelle ?

— Pourquoi pas ? Personne ne remarque un sac d'ordures de plus qui sort de cette CIA. Cette CIA n'est rien que de l'ordure.

En parlant, elle défiait l'amiral du regard. Remo s'adressa à elle :

— Pourquoi est-ce que vous avez ce mouchoir sur la tête ?

— Parce que ça me plaît. J'aime bien avoir un mouchoir sur ma tête. Vous vous figurez que je vais me coiffer pour vous ? Non. Je me coiffe pour moi. Aujourd'hui, j'ai eu envie de me coiffer comme ça. Ça ne vous plaît pas ?

Stantington remarqua que sa voix avait débuté sur le mode aigu et avait escaladé rapidement les octaves jusqu'à devenir perçante, sans même s'être arrêtée sur le registre humain. Remo se plaqua les mains sur les oreilles.

— Assez ! Je me rends. Assez !

Ruby aspira profondément. Elle était prête à déclencher un nouveau tir de barrage quand Smith s'interposa vivement.

— Ruby !

Elle se tut. Smith regarda l'amiral :

— Je suppose que vous aimeriez me parler seul à seul ?

— Oui.

— Ça ne vous dérange pas d'attendre dehors, tous ? pria Smith.

Dès que le bureau se fut vidé, il indiqua le canapé à Stantington. Il n'y avait pas d'autres sièges dans la pièce, à part le fauteuil derrière le bureau de Smith.

— Si vous commenciez par me dire ce que cela signifie ? dit Stantington.

Smith le toisa froidement et secoua la tête.

— Vous semblez avoir oublié, Amiral. C'est vous qui vouliez me parler.

— Et vous m'avez fait amener ici dans un sac en plastique ! J'ai droit à une explication.

— Mettez cela sur le compte du zèle des employés et vous n'avez droit à rien du tout. Je vous prie de dire ce que vous aviez à me dire.

— J'ai été kidnappé, vous savez, insista Stantington. Il n'y a pas là de quoi plaisanter.

— Non, reconnut Smith. Mais vous prêteriez à rire, vous, si vous en parliez. Être enlevé de votre bureau dans un sac poubelle ! Votre affaire, je vous prie.

Stantington regarda fixement Smith, assis à son bureau, parfaitement immobile. Finalement, le directeur de la CIA soupira.

— Je suis tombé sur votre nom dans nos dossiers, dit-il.

— Je comprends. J'ai fait partie de la compagnie, dans le temps.

— Il s'agit cette fois d'une chose appelée : Projet Oméga.

Smith se redressa un peu.

— Eh bien ? Le Projet Oméga ?

— Voilà ce que je voudrais bien savoir. Qu'est-ce que c'est ?

— Vraiment, cela ne vous regarde pas du tout.

— Ça me coûte près de cinq millions de dollars par an, sur mon budget, et ça ne me regarde pas ? Des agents qui tapent le carton trois cent soixante-cinq jours par an, et ça ne me regarde pas ? Un coup de téléphone par jour à une petite vieille dame d'Atlanta, en Géorgie, et ça ne me regarde pas ?

— Est-ce que vous vous seriez mêlé du Projet Oméga ? demanda Smith d'une voix glaciale.

— J'ai fait plus que m'en mêler ! J'ai viré ces tire-au-flanc !

— Vous avez fait quoi ?

— J'ai annulé le projet. Viré les agents. Tout bouclé.

— Espèce d'imbécile, dit Smith. Espèce d'imbécile arrogant à tête de béton.

— Une minute ! protesta l'amiral.

— Nous n'avons peut-être pas une minute, à cause de votre sottise ! Est-ce que le Président a autorisé l'annulation du Projet Oméga ?

— Pas précisément.

— Est-ce que vous ne vous êtes pas rendu compte qu'il y a une note dans les archives permanentes de la CIA, stipulant que le Projet Oméga ne peut être annulé que sur l'autorisation écrite du Président des États-Unis ?

Stantington songea à la salle des archives de la CIA, au chaos de papiers jonchant le plancher.

— Oui, c'est juste, dit Smith d'un air écoeuré. Vous n'avez rien pu trouver dans vos dossiers, n'est-ce pas ? Pas après d'avoir jugé bon de faire de la CIA une espèce d'exemple de la démocratie participatrice à la suite de quoi vos archives ont été détruites.

— Comment le savez-vous ? demanda l'amiral.

— Peu importe et cela n'a aucun rapport avec cette conversation qui concerne votre lubie plus récente contre le Projet Oméga.

— Depuis qu'il a été annulé, dit Stantington, deux diplomates russes ont été tués. Les Russes nous en rendent responsables. Ils disent que les deux assassins étaient à notre solde.

— C'est vrai. Ils l'étaient.

Smith pivota dans son fauteuil et contempla le détroit à travers sa glace sans tain.

— Et ce n'est pas le pire, ajouta-t-il. Le Premier soviétique est aussi sur la liste des hommes à abattre.

— Mon Dieu, souffla Stantington en se tassant sur le canapé. Comment pouvons-nous empêcher ça ?

Smith se retourna vers lui. Sa figure était toujours aussi impassible.

— Nous ne pouvons pas, déclara-t-il. Une fois déclenché, le Projet Oméga ne peut pas être arrêté.

CHAPITRE VI

Un léger bourdonnement se fit entendre sous le bureau de Smith, qui appuya aussitôt sur un bouton. Un tiroir s'ouvrit et Smith y plongea sa main pour décrocher un téléphone.

— Oui, monsieur le Président, dit-il.

Il écouta un moment.

— Oui, monsieur le Président. Il est ici en ce moment.

Il écouta encore et secoua la tête.

— C'est un ennui très grave. Très... Si vous voulez, monsieur le Président. Voilà. Le Projet Oméga a commencé vers la fin des années 50, quand Eisenhower était président. C'était après que notre avion espion U-2 eut été abattu. La Russie montrait les dents et il y avait de sérieuses possibilités d'une attaque nucléaire contre les États-Unis. Vous devez vous souvenir, monsieur le Président, que c'était au temps où l'URSS n'avait pas d'autre ennemi que nous.

Tout en parlant, Smith regardait Stantington avec déplaisir.

— Le Président et Khrouchtchev se sont rencontrés en secret à bord d'un yacht au large de la Floride. Oui, monsieur le Président, j'assistais à l'entretien. C'était nécessaire parce que le Président Eisenhower m'avait chargé de mettre en place le Projet Oméga. À l'époque, les Russes mettaient au point de nouveaux systèmes d'analyse de la voix pour savoir si une personne mentait, et le Président Eisenhower avait demandé à monsieur Khrouchtchev d'apporter un de ces appareils à bord. Il a demandé qu'on le branche et puis il a dit au Premier soviétique que l'Amérique craignait la possibilité d'une attaque nucléaire de la Russie contre notre pays. Il a évoqué des souvenirs. Il a dit que, lorsqu'il était un général victorieux, il avait quand même peur pour sa vie. Il vivait dans la crainte d'une balle perdue qui le tuerait par hasard. Quelle que soit la puissance d'un homme, a-t-il dit, la mort n'est jamais facile. « Un jour, a-t-il déclaré à Khrouchtchev, vous pourriez décider de lancer une attaque contre l'Amérique et même nous vaincre. C'est possible. Mais ce qui est impossible c'est que vous viviez pour savourer votre victoire. » Il a expliqué qu'il ne parlait pas d'une arme absolue pour détruire le monde. « Nous ne voulons pas tuer la race humaine, a-t-il précisé, mais les dirigeants de l'URSS mourront. Vous gagnerez peut-être la première bataille, mais ce sera un suicide pour vous ou votre successeur et pour votre peuple. » Eisenhower espérait qu'une telle menace permettrait d'éviter une guerre atomique, pour un certain temps, et que ce temps apporterait

la paix.

Smith écouta de nouveau et hocha la tête :

— Oui, monsieur le Président. Khrouchtchev a accusé Eisenhower de bluffer mais le détecteur de mensonges a démontré que le Président disait la vérité.

Stantington écouta la suite, sans en croire ses oreilles.

— Le seul but du Projet Oméga de la CIA était de lâcher des tueurs au cas où nous perdriions une guerre nucléaire. Non, monsieur le Président, le programme n'était pas destiné à être perpétuel. Il était conçu pour durer exactement vingt ans. Selon mon calendrier, il aurait pris fin le mois prochain et personne n'en aurait jamais rien su. Mais les réductions budgétaires de l'amiral Stantington ont fait maintenant ce qu'une guerre atomique n'a pas fait. Elles ont lâché les tueurs sur les dirigeants soviétiques.

Stantington sentit son estomac se crispier douloureusement. Soudain, l'air puisé du bureau eut une odeur bien amère.

— Il y a quatre cibles, monsieur le Président. Les ambassadeurs soviétiques à Paris et à Rome. Comme vous le savez, ils ont déjà été liquidés. L'ambassadeur russe à Londres et le Premier soviétique lui-même sont les suivants.

Smith secoua la tête.

— Personne ne le sait, monsieur le Président. Les assassins ont été recrutés par un autre agent de la CIA, mort depuis longtemps... Oui, il s'appelait Conrad MacCleary. Il est mort il y a près de dix ans. C'était le recruteur, le seul qui savait qui étaient les tueurs.

Smith écouta pendant de longues minutes tandis que le directeur de la CIA se tortillait avec gêne sur le canapé bon marché en tweed plastifié.

— Non, dit enfin Smith. C'est une affaire de la plus grande gravité. Je conseille que nous avertissions immédiatement l'URSS du danger encouru par les deux hommes qui restent... Oui, monsieur le Président. Nous pouvons nous occuper de ça. Je ne crois pas que d'autres en soient capables. Surtout pas la CIA, ajouta-t-il en regardant Stantington et l'amiral rougit. Oui, monsieur le Président.

Smith tendit le combiné à Stantington.

— Il veut vous parler.

Stantington se leva et s'approcha du bureau d'un pas mal assuré. Il sentait son podomètre cliqueter contre sa hanche. Il prit l'appareil :

— Allô ?

La voix familière du Sud lui mordit l'oreille comme un trépan électrique.

— Vous savez qui vous parle ?

— Oui, monsieur le Président.

— Vous ne ferez rien au sujet du Projet Oméga, vous avez

compris ? Rien du tout. Je m'occuperai de ce qui doit être fait diplomatiquement. Ce qui doit être effectué sur le terrain le sera par d'autres. La CIA restera en dehors de ceci. Totalelement et à cent pour cent en dehors. C'est compris, Cap ?

— Oui, monsieur le Président.

— Je vous suggère de retourner maintenant à Washington. Ah, autre chose. Vous oublierez, vous oublierez totalement l'existence du docteur Smith, du sanatorium du Folcroft et de Rye dans l'État de New York. Compris ?

— Oui, monsieur le Président, dit Stantington et le téléphone cliqueta à son oreille.

Il rendit l'appareil à Smith qui le rangea dans le tiroir, lequel se referma avec un gros déclic.

Smith appuya sur un bouton. Stantington n'entendit personne entrer mais Smith dit :

— Vous allez raccompagner l'amiral à l'hélicoptère pour qu'il puisse retourner à Washington.

— Il n'a pas besoin de repartir dans le sac poubelle ? demanda Remo.

— Non.

— Tant mieux. Je n'aime pas trimballer tout le temps des ballots. Pas même pour vous, Smitty.

— Certains individus ne sont faits que pour les travaux les plus serviles, pépia Chiun.

— Ça va, petit père, grogna Remo.

— Allez, emmenez-le, glapit Ruby Gonzalez. Ces types de la CIA me font mal aux seins.

CHAPITRE VII

Malheureusement, l'amiral Wingate Stantington avait déjà parlé à quelqu'un de l'existence du docteur Harold Smith.

Vassily Karbenko était assis sur un banc, sur une passerelle enjambant le Potomac. Les clochers, les coupoles et les monuments du Washington officiel se dressaient derrière lui. Il allongeait ses longues jambes devant lui et son grand chapeau texan était tiré sur sa figure. Il avait accroché ses pouces dans les passants de son pantalon de velours côtelé bleu et avait l'air tout à fait chez lui, comme s'il était assis sur une chaise renversée contre la façade de bois du bureau du shérif de Tombstone, cent ans plus tôt.

Depuis sa plus tendre jeunesse, Vassily Karbenko avait été promis à une grande destinée. Il était le fils d'un médecin et d'une généticienne. Dans son adolescence, après la Seconde Guerre mondiale, il avait été envoyé en Angleterre et en France pour étudier les langues. En Angleterre, il avait vu ses premiers films américains et il était devenu aussitôt un fervent admirateur du vieux Far West. Il lui semblait que c'était la vraie vie pour un homme, celle d'un cow-boy travaillant dans un ranch, dormant la nuit à côté d'un feu de camp.

— Si tu aimes tant l'Amérique, passe à l'Ouest, lui avait dit un soir son camarade de chambre.

— S'il n'y avait pas mes parents, je le ferais, avait répondu Karbenko. Mais qui dit que j'aime l'Amérique ? J'aime simplement les cow-boys.

Il retourna en Russie à la fin de ses études, juste à temps pour voir ses parents emmenés dans un camp de travail à la suite d'une des purges staliniennes. À l'époque, la science russe était entre les mains d'un charlatan nommé Lyssenko, qui abordait la génétique et l'hérédité en déclarant tout bonnement que la génétique et l'hérédité n'existaient pas. Croire qu'un organisme pouvait se modifier et se perfectionner dans le courant de sa propre vie était peut-être de bonne politique communiste, mais c'était de la science déplorable. Il fallut vingt ans avant que le programme d'agriculture russe commence à se remettre des dégâts causés par le lyssenkoïsme.

Cependant, tout en étant un zéro scientifique, Lyssenko était un très astucieux politicien et quand le père de Vassily Karbenko défia son ignorance scientifique crasse, ce fut papa Karbenko qui fut expédié en Sibérie avec sa femme.

Normalement, une telle tache sur le blason familial aurait mis fin à

tous les espoirs d'avancement du jeune Vassily dans le système soviétique. Mais Staline fut bientôt parti, abattu par un de ses plus fidèles conseillers et, comme par réaction, Vassily Karbenko se trouva propulsé sur une vague de promotions à travers les Services secrets soviétiques, aidé par son amitié pour un petit fonctionnaire du Parti qui, inexplicablement, s'était élevé pour devenir le Premier soviétique. En chemin, Vassily apprit que ses parents, comme des millions d'autres personnes, avaient été exécutés dans des camps d'esclavage russes.

Karbenko n'avait pas encore adopté sa tenue de cow-boy. Cela vint quand il fut envoyé aux États-Unis au début des années 70.

Il aurait pu connaître alors le drame de sa vie en découvrant à son arrivée en Amérique qu'il restait très peu de vrais cow-boys et qu'aucun ne ressemblait à ceux du cinéma de sa jeunesse.

Mais à ce moment, il avait déjà compris autre chose. Dans les années 70, les espions étaient les cow-boys du monde. Ils travaillaient pour le gouvernement, oui, mais fondamentalement libres de leurs mouvements, responsables de ce qu'ils faisaient et non de leur façon de faire.

Karbenko était un très bon espion et un Russe très patriote. Mais il portait quand même ses tenues de cow-boy, un peu comme un deuil, le deuil d'un monde où il n'avait pu entrer faute d'être né assez tôt.

Karbenko entendit des pas sur la passerelle et, en soulevant le bord de son chapeau, il vit arriver, suant et soufflant, le gros ambassadeur d'URSS à Washington.

Anatoly Douvievski s'assit à côté de Karbenko, tira un mouchoir de la poche de poitrine de sa veste bien coupée et s'épongea le front.

— On ne peut pas dire que vous passez inaperçu dans ce costume, Karbenko, dit-il sans chercher à dissimuler sa réprobation.

— Le type plus bas sur la droite, qui lit le journal. C'est l'un d'eux. Il y en a un autre dans cette cabine téléphonique au bout du pont sur la gauche, dit Karbenko. Celui devant lequel vous êtes passé sans le remarquer.

Douvievski regarda à droite et à gauche.

— Alors les Américains savent que nous nous rencontrons ?

— Naturellement, Camarade, ironisa Karbenko en laissant traîner sa voix sur le mot « camarade » comme s'il disait « partenaire ». Si les Américains ne peuvent tenir une rencontre secrète à Washington, pourquoi le pourrions-nous ? Tout ça vient de ce qu'il fait beau et c'est un bel endroit pour un rendez-vous. L'air est frais et les oiseaux chantent. Est-ce que nous devrions nous retrouver dans un bureau minable quelque part et respirer la fumée de nos cigares ? Et à quoi bon ? Ils sauraient quand même que nous nous sommes vus.

Douvievski grogna. Karbenko le rassura en plaquant une grande

main osseuse sur son genou.

— Alors, qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il tandis que le gros ambassadeur transpirait de plus belle.

— Je viens de quitter le Président. Il m'a expliqué le Projet Oméga.

— Expliquez-le-moi.

— C'est un plan de jugement dernier que les Américains ont imaginé dans les années 50. C'était censé entrer en action uniquement s'ils perdaient une guerre nucléaire, mais il a été déclenché maintenant et ils ne savent pas comment l'arrêter.

— On nous a tué deux diplomates. Combien reste-t-il de cibles ?

— Seulement deux, répondit Douvievski et il regarda fixement l'espion. Notre ambassadeur à Londres et notre Premier.

Karbenko sifflota.

— Vous avez déjà averti le Kremlin ?

— Bien sûr. La sécurité a été renforcée autour du Premier. Et un personnel supplémentaire en tous genres a été affecté à la protection de l'ambassadeur à Londres.

— Comment est-ce que le Kremlin a pris la nouvelle ?

— Toutes nos forces autour du monde ont été placées en état d'alerte rouge. Il y a en ce moment des rencontres stratégiques au plus haut niveau pour décider si nous allons oui ou non accuser les États-Unis de la mort de nos deux ambassadeurs.

— Qu'est-ce que vous en pensez, vous ?

— Je crois que si jamais quelque chose arrive à notre Premier, une tête brûlée du Kremlin va appuyer sur le bouton et ça déclenchera la Troisième Guerre mondiale. Si jamais ça arrive, nous serons morts tous les deux à Washington, Karbenko.

— Le Président n'a rien dit d'autre ?

— Il a offert l'utilisation de certain « personnel spécial » comme il dit, pour protéger le Premier et l'ambassadeur. Naturellement, j'ai refusé. Je lui ai affirmé que nous savons très bien nous protéger nous-mêmes.

Karbenko réfléchit un moment.

— Quel genre de personnel spécial ?

— Il ne l'a pas dit.

Les deux hommes restèrent silencieux, contemplant au-delà de la balustrade les eaux huileuses du Potomac. C'était caractéristique de ce qui allait mal et de ce qui allait bien en Amérique, pensait Karbenko. Un magnifique fleuve, un joyau de la nature, avait été transformé en égout et en marée noire parce que personne n'avait pensé à le protéger. Et maintenant, on s'efforçait de l'assainir à grand renfort d'argent, de temps et d'effort. Aucun autre pays civilisé au monde n'aurait laissé le fleuve pourrir à ce point. Et aucun autre pays au monde, face à un fleuve mourant de pollution, n'aurait eu les

ressources physiques, financières et morales pour l'assainir. L'Amérique était une terre de violents balancements du pendule et une grande partie de l'énergie nationale se gaspillait pour corriger les mouvements excessifs dans un sens ou dans l'autre.

— Vous le croyez ? demanda enfin Karbenko.

— Vous me prenez pour un imbécile ? Bien sûr que non. Qui croirait une histoire aussi puérile ?

— Moi, dit Karbenko.

Le petit diplomate ovoïde transpirant se tourna vers le grand espion osseux.

— Vous ne parlez pas sérieusement, Vassily !

— Réfléchissez un moment. S'ils voulaient simplement éliminer quelques-uns de nos ambassadeurs, est-ce qu'ils se seraient servis de gens que nous pouvons retracer jusqu'à la CIA ? De gens qui touchent de l'argent de la CIA depuis vingt ans ? Il y a des mercenaires dans le monde entier que n'importe qui peut embaucher pour ce genre de travail. Et personne n'en saurait rien. Non. L'histoire est trop invraisemblable pour ne pas être vraie.

Douvievski fourra dans sa bouche une pastille contre la toux.

— Alors, vous croyez le Président ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Karbenko avec un sourire. Est-ce qu'il n'a pas dit une fois qu'il ne nous mentirait jamais ?

— Il ne voulait pas dire nous.

— Je sais. Mais je le crois quand même. Et je crois l'amiral Stantington quand il dit qu'il ne sait rien du Projet Oméga. Il ne sait rien de rien sur rien. Dieu doit vraiment aimer l'Amérique.

— Il n'y a pas de Dieu, déclara Douvievski.

— Notre système nous le fait croire. La survie des Américains nous en fait douter. Comment expliquez-vous, autrement que par l'intervention divine, un pays qui n'apprend jamais rien mais survit malgré tout ?

— Que voulez-vous dire ?

— Quand ces terroristes ont kidnappé et tué cet homme politique en Europe, l'année dernière, savez-vous pourquoi la police et la police secrète n'ont pas pu les trouver ?

— Non.

— Parce que le gouvernement était soumis à de telles pressions de la gauche sur les droits civiques qu'il a détruit tous ses dossiers de renseignements. Alors quand les terroristes ont frappé, personne n'a été fichu de les retrouver. Et à New York, il y a quelques années, un bar a été plastiqué par des terroristes. Une demi-douzaine de personnes ont été tuées. Vous savez pourquoi les poseurs de bombes n'ont jamais été retrouvés ?

— Pourquoi ? demanda l'ambassadeur.

— Parce que la police de New York a détruit tous ses dossiers de renseignements sur les terroristes, parce qu'en les gardant elle violait les droits civiques du peuple. Alors les tueurs sont restés dans la nature.

— Quel rapport avec tout le reste ?

— Aucun, peut-être, dit Karbenko. Ou alors tout. L'Amérique n'apprend jamais. Il y a une foule d'exemples de ce que peuvent faire les mauvais renseignements ou le manque de renseignements et pourtant ce pays s'incline devant les droits civiques de gens qui détruiraient la nation. Stantington détruit la CIA et l'imbécile s' imagine qu'il sert l'Amérique en faisant ça. C'est pourquoi je dis que Dieu doit être dans le camp de l'Amérique. Aucun autre pays ne pourrait agir si stupidement et survivre.

— Ils font notre boulot pour nous, dit Douvievski.

— Non, pas du tout. *Le temps* travaillera pour nous. Avec assez de temps, notre système vaincra. Tous ces fous comme Stantington créent un monde instable. Je sais que nous pouvons conquérir un monde stable. Mais un monde instable... Il risque d'être un jour gouverné par des kangourous.

Douvievski réfléchit à cela un moment, avant de marmonner :

— Ainsi, vous croyez le Président et Stantington.

— Oui. Ils nous disent la vérité telle qu'ils la connaissent. Mais toute l'histoire est quand même un tissu de mensonges.

— Quoi ?

— Il y a un homme, vivant en ce moment, qui a conçu le Projet Oméga. Il l'a conçu il y a vingt ans. Alors dites-moi comment cet homme a conçu ce programme il y a vingt ans et à présent, alors que le projet se déclenche, les cibles sont comme par hasard notre Premier actuel et nos ambassadeurs actuels à Londres, Rome et Paris ? Comment savait-il il y a vingt ans qui serait notre Premier ? Et nos ambassadeurs ? Cet homme en sait plus qu'il ne le dit et je ne le crois pas quand il dit qu'il ne sait pas qui sont les assassins.

— Vous savez qui est cet homme ? s'étonna Douvievski.

— Oui.

— Et que comptez-vous faire ?

— Je compte lui poser la question moi-même.

— Et... ?

— Et découvrir exactement ce que sait réellement cette vermine, dit Karbenko avec un grand sourire.

CHAPITRE VIII

— Moi, je vous le dis, Smitty, vous dirigez une sacrée opération ici, fit Remo. La Troisième Guerre mondiale est sur le point d'éclater à cause de vous et où êtes-vous ? Au golf, et vous laissez Ruby faire marcher la baraque.

L'ombre d'un soupçon de sourire inaccoutumé illumina la figure de Smith pendant une microseconde.

— Ruby est une perle, dit-il. Je ne sais pas comment j'ai fait pour effectuer ce travail pendant si longtemps sans un bon lieutenant.

— Vous parlez d'un lieutenant ! C'est de la merde. Elle passe son temps à me crier après.

— Pas si fort, Remo. Elle va vous entendre.

Remo jeta un coup d'œil vers la porte du bureau, comme s'il redoutait de la voir s'ouvrir à la volée et Ruby faire irruption pour assaillir ses oreilles avec sa voix de terrassier.

— Oui, Remo, pas si fort, dit Chiun. Elle risque de t'entendre.

— J'aimais mieux quand il n'y avait que vous, chuchota Remo à Smith.

— Je ne pensais pas vous l'entendre dire un jour.

— Empereur, intervint Chiun, Remo n'a que la plus haute considération pour vous. Il me dit souvent ceci, que jamais il ne travaillerait pour personne d'autre que vous à salaire égal.

Smith reconnut le début d'une nouvelle demande d'augmentation du tribut et interrompit vivement Chiun.

— Vous partez tous deux pour l'Angleterre. Je veux que vous protégiez cet ambassadeur russe. Garde rapprochée.

— Il me semble que vous devriez plutôt vous faire du souci pour le Premier soviétique, dit Remo.

— Je m'en fais, mais je ne peux pas obtenir la permission de vous envoyer en Russie.

— Et vous avez la permission de nous expédier en Angleterre ?

— Pas précisément. Mais je peux le faire.

— Vous pouvez aussi nous expédier à Atlantic City. Pourquoi ne pas nous envoyer là-bas ? Ils ont les jeux, maintenant.

— Ou en Espagne, dit Chiun. L'Espagne est agréable au printemps. Et aucun Maître de Sinanju n'est allé en Espagne depuis le temps d'El Cid. Je pense que les Espagnols pourraient bien nous employer. Les Espagnols ont toujours été bons.

— L'Angleterre, dit Smith.

Remo examina Chiun.

— Chaque fois que nous sommes censés aller quelque part, vous voulez toujours aller en Perse pour les melons. Pourquoi l'Espagne, tout à coup ?

— Parce que la Perse est maintenant l'Iran, les melons ne sont plus bons et nous avons essayé de travailler pour les Perses et ce sont des idiots. Je pensais que toi et moi nous pourrions un peu voir, en Espagne. El Cid était vraiment très bien. Jusqu'à ce que Sinanju travaille pour lui, il ne savait rien faire de bien, mais nous avons tout arrangé pour lui et il a chassé les Maures. Nous en avons fait une star.

— Je n'en crois rien, déclara Remo. Jamais Charlton Heston n'aurait voulu faire quoi que ce soit avec la Maison de Sinanju.

Chiun ignora ce propos.

— Nous lui avons donné Valence.

— Bien sûr !

— Nous en avons fait ce qu'il est aujourd'hui.

— Il est mort, dit Remo.

— Précisément. Une terrible tragédie.

Remo se tourna vers Smith.

— Ça veut dire qu'El Cid a cherché à escroquer la Maison de Sinanju de ses honoraires et elle s'est retournée contre lui. Vous feriez bien de vous assurer que l'expédition d'or à Sinanju ne soit jamais en retard.

— Elle est toujours à l'heure, affirma Smith. Et maintenant, vous allez en Angleterre.

— Je ne peux pas y aller.

Smith appuya sur un bouton de l'interphone.

— Ruby, voulez-vous venir un instant, s'il vous plaît ?

Remo se boucha les oreilles. Ruby entra dans le bureau.

— Remo ne veut pas aller en Angleterre, lui dit Smith. Voulez-vous avoir l'obligeance de le convaincre ?

Ruby démarra. Remo enfonça encore plus fort ses doigts dans ses oreilles, mais en vain. Il ne pouvait pas étouffer sa voix. S'il les enfonceait davantage, il se crèverait les tympans.

Il leva les bras en signe de reddition.

— Un avion vous attend à l'aéroport cantonal de Westerchester, dit Ruby. Je vous conseille d'y aller un peu vite.

— C'est pas Westerchester, c'est Westchester, marmonna Remo d'une voix maussade.

— Quoi que ce soit, l'avion vous attend. Alors grouillez, parce que si vous le ratez, vous aurez de sales ennuis.

— Je vous aurai pour ça, Smitty, menaça Remo. Un soir, je m'en vais verser du ciment à prise instantanée dans sa gorge pour qu'elle ne puisse plus me crier après, et ensuite je viendrai pour vous !

— Entendu, dit Smith, mais d'abord, vous irez en Angleterre. Et arrangez-vous pour qu'il n'arrive rien à ce Russe.

Remo et Chiun quittèrent le sanatorium de Folcroft assis à l'arrière d'une voiture de fonction. Ils ne virent pas l'homme au chapeau texan au volant d'une Chevrolet Nova rouge stationnée près de l'entrée de Folcroft. Ruby, qui regardait partir Remo et Chiun d'une fenêtre de devant, le vit et se demanda ce qu'un type en tenue de cow-boy pouvait faire, garé près de Folcroft. Elle téléphona au portail et dit au garde d'être très discret et de n'avoir l'air de rien, mais de noter le numéro de la voiture rouge.

Au cas où.

*

* *

Il n'y avait que deux passagers dans le biréacteur privé qui mit immédiatement le cap à l'est et s'envola à travers l'Atlantique.

Chiun, assis contre le hublot, regardait l'aile. Il avait dit une fois à Remo qu'il était ahuri que le monde occidental soit tombé sur un bon dessin pour un avion, mais il croyait aussi très fermement que l'homme blanc ne faisait jamais rien de tout à fait bien. Alors si le dessin était bon, les ailes devaient mal tenir. En vol, il s'asseyait toujours contre le hublot et regardait fixement les ailes, comme pour les forcer à rester en place par sa seule volonté.

Remo, les bras croisés, était assis tout droit dans son confortable siège de cuir, bien résolu à ne pas apprécier le vol.

— Comment diable allons-nous défendre je ne sais quel Russe que nous ne connaissons pas si nous ne sommes pas capables de nous approcher de lui et si nous ne savons pas contre qui nous devons le défendre ? maugréa-t-il.

— C'était dans ces temps juste avant Wang, le premier grand Maître de Sinanju, dit Chiun.

— Quoi, c'était ?

— Le Grand Wang avait très bien réussi en apportant les services de Sinanju dans de nombreux endroits et en accumulant de l'or pour nourrir et soigner les faibles et les pauvres du village. Mais alors il est mort, comme doivent mourir tous les hommes. Et à la fleur de l'âge. Il n'avait vécu que huit décennies. Sinanju était jeune alors, aussi, et ceux qui réclamaient l'aide de notre Maison pensèrent que les secrets de Sinanju étaient morts avec le Grand Wang. Ils ne savaient pas que chaque Maître entraîne son successeur. Certains ont la chance d'avoir de bons élèves, respectueux et obéissants. D'autres sont moins heureux.

— Vous vous apprêtez à me chercher encore des poux dans la tête,

Chiun, et je ne le supporterai pas. Je ne vous ai pas choisi ; vous m'avez choisi. Et vous l'avez fait uniquement parce qu'il n'y avait personne à Sinanju d'assez bon pour apprendre, riposta Remo.

Chiun feignit de ne pas entendre.

— Alors après la mort du Grand Wang, il n'y a plus eu de travail et sans travail, plus d'or. Bientôt, le village eut de nouveau faim. Nous nous préparions à renvoyer nos bébés au fond de la mer.

Remo grogna. Les temps durs de Sinanju, depuis la nuit des temps, s'étaient toujours accompagnés de « l'envoi des bébés au fond de la mer », c'est-à-dire qu'on jetait les nouveau-nés dans la baie occidentale de Corée du Nord parce qu'on n'avait rien à leur donner à manger.

— Le nouveau Maître était Ung. C'était un homme paisible, tout occupé à écrire sa poésie.

— C'est lui le responsable de ces horreurs que vous me récitez tout le temps ?

— Tu es grossier, Remo. Tu es vraiment un cancre grossier. Tout le monde sait que la poésie ung marque un des plus hauts sommets de l'histoire de la littérature.

— Trois heures de grognements et de miaulements sur une fleur qui s'apprête à s'épanouir ? De la bouillie pour les chats, oui !

— Silence ! Écoute et tu apprendras peut-être quelque chose. Le Maître Ung, avec tristesse, mit de côté ses plumes et comprit qu'il devait faire quelque chose pour sauver le village.

« Or, il se trouva qu'à ce moment il y avait un seigneur de guerre japonais qui usurpait les biens de beaucoup de seigneurs autour de lui. Et ce seigneur de guerre avait grand peur pour sa vie parce que beaucoup souhaitaient sa mort. Cette histoire parvint à notre village et le Maître Ung l'entendit, alors il partit pour ce lointain pays. Avant de partir, il vendit son matériel d'écrivain et ses nombreux poèmes, afin que le village soit nourri.

— La vente de ces poèmes n'a pas dû faire bouffer le village plus de deux minutes, grommela Remo.

— Il voyagea sur les mers et il alla se présenter au seigneur de guerre japonais, en offrant de le protéger contre ses ennemis. Le seigneur de guerre avait entendu parler du Grand Wang et comme c'était là son successeur, il signa un contrat avec Ung pour être protégé. Car la veille à peine on avait tenté de l'assassiner pendant son sommeil. Mais il ne savait pas lequel de ses ennemis cherchait à le tuer. Il y avait une famille dans le Nord, une famille dans le Sud, une famille dans l'Est et une famille...

— Dans l'Ouest ? dit Remo.

— Oui. Je t'ai déjà raconté cette histoire ?

— Non.

— Alors tais-toi. Il y avait une famille dans le Nord, une famille

dans le Sud, une famille dans l'Est et une famille dans l'Ouest et le seigneur de guerre japonais ne savait pas laquelle essayait de le tuer, parce que toutes avaient de bonnes raisons de craindre son ambition sans scrupule. Mais Ung parla au seigneur de guerre à sa manière de poète et lui dit : « Quand le taureau renverse les barrières, parfois le lapin vole du blé. » Le seigneur de guerre réfléchit un moment à cela puis il comprit ce que voulait dire Ung et se mit à chercher qui, dans sa propre cour, pourrait vouloir le tuer pour prendre sa place comme seigneur de guerre.

« Plus il y réfléchissait, plus il en vint à soupçonner son fils aîné, qui était méchant et cruel, et ce soir-là il tourna la main d'Ung contre son fils et son fils ne fut plus. Mais plus tard dans la nuit, une nouvelle tentative se fit pour tuer le seigneur de guerre dans son sommeil et seule l'intervention rapide du Maître Ung sauva la vie du Japonais.

« Le seigneur de guerre regretta alors d'avoir soupçonné son fils aîné injustement mais il réfléchit encore et comprit que c'était son deuxième fils, qui était encore plus méchant et cruel que le premier-né. Et il tourna la main d'Ung contre ce deuxième fils. Mais, encore une fois, on attenta à sa vie et une fois de plus le meurtre fut évité par l'intervention d'Ung au dernier moment.

« Et ainsi cela se répéta. Un par un, Ung élimina les sept fils du seigneur de guerre, sept méchants jeunes hommes qui, s'ils avaient été élevés au rang de seigneur de guerre, auraient été encore plus féroces que leur père et plus brutaux que lui avec leurs voisins.

« Et quand le septième et dernier fils fut supprimé, le seigneur de guerre et Ung s'entretinrent dans la grande salle d'honneur du palais. Et le seigneur de guerre dit : « Nous avons éliminé mes fils. Alors le danger est écarté, je ne risque plus rien. ».

« C'était plus une question qu'une constatation, Remo, puisque les Japonais sont un peuple sournois et leurs questions sont en réalité des constatations et leurs constatations des questions. Mais Ung répondit : « Pas encore. Tu risques encore un danger. » Le seigneur de guerre demanda : « Quel danger ? » Et Ung répondit : « Le Maître de Sinanju. » Et il tua adroitement et promptement le seigneur de guerre. Parce que vois-tu, Remo, c'était son contrat passé avec les quatre seigneurs dont les terres entouraient celles de ce méchant homme. Ils voulaient sa mort ainsi que celle de ses fils assoiffés de sang, pour qu'ils puissent être assurés de vivre en paix. Et voilà comment Ung a choisi de s'y prendre. Le Grand Ung lui-même était responsable des attaques nocturnes contre le seigneur de guerre.

Sur ce, Chiun se tut, et continua d'observer avec attention l'aile gauche de l'avion.

— Et alors ? demanda Remo.

— Quoi, alors ?

— Vous ne pouvez pas laisser en plan une histoire comme ça, Chiun. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— N'est-ce pas évident ? demanda Chiun en tournant enfin ses yeux noisette vers Remo.

— La seule chose évidente, c'est que les Maîtres de Sinanju sont toujours des hommes méchants, pleins de duplicité, à qui on ne peut pas se fier, répliqua Remo.

— On peut se fier à toi pour comprendre tout de travers, déclara Chiun. Parfois, je me demande pourquoi je me donne tant de mal. La morale de l'histoire, c'est qu'il est difficile de se défendre contre un assassin quand on ne sait pas qui est l'assassin.

— Ça ne m'apprend rien du tout. Nous savons que ça va être dur de protéger l'ambassadeur alors que nous ne savons pas qui va le viser.

— Tu ne vois rien d'autre dans cette histoire ?

— Rien du tout.

— Il y a une autre morale.

— À savoir ?

— Le danger ne se présente pas sous des drapeaux. Et plus près il est, plus il est silencieux.

Remo réfléchit un moment et hasarda :

— Qui guettera le guetteur ?

— Précisément, dit Chiun en se retournant vers le hublot.

— Petit père ?

— Oui, mon fils ?

— Cette histoire ne vaut rien.

— On ne peut pas décrire un mur de pierre à un mur de pierre, dit sentencieusement Chiun.

*

* *

Il faisait froid et humide quand Remo et Chiun montèrent dans un taxi au cœur de Londres. De l'eau ruisselait de Lord Nelson, sur sa statue noire dans la nuit, dressée très haut au-dessus des lions de pierre noire de Trafalgar Square.

— Combien pour l'ambassade de Russie ? demanda Remo au chauffeur, un homme en casquette grasseuse avec une verrue sur le nez.

L'ambassade n'était qu'à neuf pâtés de maisons dans Dean Street mais le chauffeur reconnut l'accent américain.

— Quatre livres, mon garçon, dit-il.

— Conduisez-moi à Scotland Yard, dit Remo. Le bureau des taxis fraudeurs.

— Ça va, ça va. Deux livres et pas un penny de moins. Et vous ne trouverez pas de meilleur prix par une sale nuit comme ça.

— OK. Démarrons.

Pour faire bon effet, le chauffeur leur fit faire un détour par Leicester Square et Covent Garden avant de revenir vers Dean Street.

— Vous y voilà, mon gars, annonça-t-il en s'arrêtant devant un immeuble de briques de trois étages dans une rue tranquille, avec une grande antenne de télévision sur le toit et un tas de descentes de gouttières sur la façade.

— Attendez une minute, Chiun. Vous aussi, dit Remo au chauffeur de taxi.

Il sauta de la voiture vers la porte d'entrée. La sonnette était un vieux machin désuet qu'il fallait tourner à la main. Remo donna trois bons tours, déclenchant à l'intérieur une sonnerie discordante.

Un homme en costume de ville lui ouvrit.

— Est-ce que c'est la résidence de l'ambassadeur ? demanda Remo.

— C'est exact, répondit l'homme dans un bon anglais mais avec une trace d'accent étranger.

— Bon, alors faites-le venir ici. Je veux lui parler.

— Je regrette, monsieur. Il n'est pas à la maison.

Remo leva la main droite et saisit le bout de l'oreille gauche de l'homme entre le pouce et l'index.

— Et où est-il ?

Par la porte entrouverte, il voyait des hommes vautrés dans des fauteuils, dans le vestibule. Ils étaient armés, parce que leur corps était légèrement déséquilibré par le poids du pistolet de gros calibre sous leur aisselle. L'homme grimaça de douleur.

— Il est à sa résidence d'été de Waterbury, Monsieur. Lâchez-moi, s'il vous plaît.

Remo continua de pincer.

— Où ça ?

— À sa résidence d'été à Waterbury. Il y sera pour la semaine.

— OK, dit Remo et il libéra l'oreille.

— Y a-t-il un message, Monsieur ? demanda l'homme en se frottant l'oreille.

— Pas de message. Je le verrai à son retour.

La porte se referma vivement derrière Remo quand il retourna au taxi et y sauta.

— Au coin de la rue, dit-il au chauffeur. (Il se pencha vers Chiun.) Tout va bien. Il est là.

— Comment le sais-tu ?

— Je n'ai pas pincé assez fort pour extirper la vérité. Il m'a dit ce qu'il était censé me dire. Et s'ils expédient des gens à Waterbury, où que ce soit, ça veut dire qu'il se cache ici. Surtout quand il y a une

bande de types armés qui traînent dans le vestibule.

Au coin, là où la rue tournait à gauche et butait sur un escalier descendant vers Greater Marlborough Street, Remo et Chiun descendirent du taxi.

Remo donna cinq dollars au chauffeur.

— Ça fait à peu près trois livres, en ce moment, dit-il. Gardez ça douze heures, et avec votre taux d'inflation ça fera probablement cinq livres. Gardez-les une semaine et vous pourrez vous acheter une maison.

En démarrant, le chauffeur marmonna :

— Je vais garder ça un mois et m'acheter une bombe pour te la fourrer dans le cul, connard de Yankee.

En retournant à pied sous la pluie vers la résidence de l'ambassadeur, Chiun demanda :

— Est-ce que nous sommes près du pont de Londres ?

— Non.

— Où est-ce ?

— Dans l'Arizona, je crois. Ils l'ont vendu à la ferraille et quelqu'un l'a transporté en Arizona.

— Il a acheté la Tamise aussi ?

— Ne soyez pas idiot. Bien sûr que non.

— Pourquoi est-ce qu'il a acheté un pont pour le transporter en Arizona ?

— Je ne sais pas. Il a peut-être un problème d'eau, là-bas. Je ne sais pas.

— Je suis toujours stupéfait par la profondeur et l'étendue de tout ce que tu ne sais pas, dit Chiun.

*

* *

Remo avait une idée. Chiun ne paraissait pas intéressé.

— C'est une bonne idée, Chiun, insista Remo.

Chiun ne dit rien. Il examinait la chambre du troisième étage, où ils étaient entrés par la fenêtre après avoir escaladé la descente de gouttière de la façade.

— C'est ça, dit Remo. L'idée.

Chiun le regarda.

— Vous êtes prêt ? demanda Remo.

Chiun soupira.

— Voyez-vous, nous n'avons pas d'ordres, sur ce que nous devons faire avec ce type, sinon le garder en vie. Alors nous allons l'emballer et le ramener avec nous par avion aux États-Unis. Là-bas, nous le donnerons à Smitty et comme ça rien ne pourra lui arriver.

Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Même les langues les plus subtiles commencent par un grognement, dit Chiun.

Mais Remo n'écoutait pas. Il avait traversé la chambre et regardait par la porte entrebâillée.

Au-delà, il y avait un salon où un homme en manches de chemise faisait une patience, assis à une table.

Il y avait cinq autres hommes dans la pièce. Quatre portaient le costume de ville bleu marine, étriqué du haut et trop large du bas, du KGB. Ils se relayaient pour aller regarder par la fenêtre, ouvrir la porte du couloir et jeter un coup d'œil, sans oublier de regarder derrière les rideaux au cas où quelqu'un s'y cacherait. Et quand l'un d'eux avait fini sa ronde – fenêtres, porte, rideaux – un autre le remplaçait. Fenêtres, porte, rideaux. Le cinquième homme se tenait debout près de celui qui étalait ses cartes ; il vidait le cendrier presque vide, remplissait le verre presque plein, battait les cartes pour lui entre chaque patience.

Remo reconnut l'homme assis ; c'était l'ambassadeur. Il avait des cheveux blonds bouclés encadrant son large front et sa figure avec un sain bronzage de soleil et d'été. Remo se demanda comment il avait pu bronzer comme ça à Londres. L'homme portait une chemise cintrée qui moulait son torse mince. Smith avait remis à Remo une mince brochure avec la photo et le curriculum vitæ de l'ambassadeur Semyon Begolov. Il était décrit comme le Casanova du corps diplomatique international et Remo comprenait pourquoi.

Begolov demandait aux hommes du KGB de jouer au poker avec lui.

— Nous ne pouvons pas jouer aux cartes avec vous, Excellence, répondit un des agents du KGB. Il y a cet Américain qui est venu vous demander tout à l'heure. Nous devons rester sur nos gardes, au cas où il reviendrait. Et quelqu'un qui joue à des jeux ne fait pas son devoir envers la patrie.

C'était un petit blanc-bec satisfait à la mine renfrognée, qui donnait à l'ambassadeur une leçon de bon communisme patriotique.

Begolov posa un dix rouge sur un valet noir et cligna de l'œil à l'homme qui se tenait derrière lui.

— Vous savez, si je suis tué ce sera la mine de sel pour vous tous. Je crois que je vais me suicider. Je me tirerai une balle dans la tête et je jetterai le pistolet par la fenêtre pendant que je tombe par terre. On mettra ça sur le compte d'un assassin américain de la CIA et vous irez tous en Sibérie. Je peux le faire, vous savez, et on n'y verra que du feu. Ha ha ha.

Les quatre agents du KGB le regardèrent, suffoqués et choqués. Remo secoua la tête. Le KGB était totalement dépourvu du sens de

l'humour.

— Mais je peux aussi vous promettre que je ne ferai pas ça, dit Begolov.

— Bien sûr que vous ne le ferez pas, dit le blanc-bec.

— Je pourrais, tout de même. Tout est possible. Cependant, si vous voulez bien jouer au poker avec moi, alors je vous devrais tant que vous auriez ma promesse solennelle de ne jamais faire une chose pareille.

Remo laissa la porte entrouverte d'une ligne et retourna dire à Chiun qu'il faudrait un moment avant qu'ils puissent enlever Begolov sans que le KGB intervienne. Ils entendirent l'ambassadeur, à côté, dire à quelqu'un, probablement le grand valet à la figure émaciée, d'aller chercher les jetons de poker.

Cela dura une heure.

Remo entendit qu'on repoussait des chaises de la table.

— Puisqu'on dirait que vous n'avez plus d'argent, dit Begolov, je me sens soudain fatigué. Il est temps de se coucher.

— Nous allons tous monter la garde ici, Excellence, dit le blanc-bec. Toute la nuit.

— Je vous en prie. J'aime autant ne pas vous avoir dans le lit avec moi.

Remo attendit derrière la porte que Begolov entre dans la chambre. Il lui plaqua une main sur la bouche à l'instant où la porte se fermait et lui chuchota à l'oreille :

— Pas un bruit, monsieur l'Ambassadeur. Je ne vais pas vous faire de mal. Je suis des États-Unis. Je sais que vous êtes en danger et j'ai été envoyé pour vous protéger. Nous voulons que vous vous glissiez dehors avec nous et veniez à Washington. Jamais un assassin ne vous suivra là-bas.

Il sentit Begolov se détendre légèrement.

— Réfléchissez, reprit-il. Ici, on peut vous avoir quand on veut. Comme on a eu ces types à Rome et à Paris. Mais à Washington ? Pas question. Hein ? Qu'est-ce que vous en dites ?

Begolov marmonna ; Remo sentit les vibrations au creux de sa main.

— Pas de cris. Rien que des chuchotements.

Begolov hocha la tête et Remo relâcha un peu la bouche.

— L'idée me paraît intéressante, dit l'ambassadeur. N'importe quoi vaut mieux que de passer encore du temps avec ces individus de la police secrète.

Remo hocha la tête. Il ne regarda pas Chiun qui secouait la sienne, assis sur le lit de l'ambassadeur.

— Mais je ne pourrai pas y aller seul, dit Begolov.

— Pas question d'emmener tous ces gardes ! Je ne suis pas la Pan

American.

— Rien qu'André. Mon valet de chambre. Il ne me quitte jamais.

Remo réfléchit un moment.

— Bon. Rien qu'André.

Chiun secoua de nouveau la tête.

— Je vais l'appeler, dit Begolov.

Remo entrouvrit la porte et l'ambassadeur cria :

— André, voulez-vous venir ici, s'il vous plaît ?

André, le grand maigre, entra dans la chambre. Il referma la porte, vit Chiun sur le lit, se retourna et vit Begolov à côté de Remo.

— C'est lui ! glapit Begolov à pleins poumons. L'assassin américain. Au secours, André !

André recula de quelques pas. Derrière la porte, des pieds lourds accouraient vers la chambre. André glissa une main dans sa poche et en tira un pistolet. Il visa soigneusement et logea une balle entre les yeux de Begolov.

Chiun, assis sur le dessus-de-lit, secouait toujours la tête.

André pointa le canon vers son propre menton mais avant qu'il puisse presser la détente, Remo laissa tomber le corps de Begolov et se jeta sur lui, ouvrant de sa main le chien de l'arme pour l'empêcher de tirer.

La porte s'ouvrit à la volée et les quatre hommes du KGB surgirent, l'arme au poing.

Remo fit sauter deux des pistolets d'un coup de pied. Les autres tirèrent. Les balles frappèrent André.

— Merde, grogna Remo. Rien ne marche jamais.

Il abandonna André et entra dans le groupe des agents du KGB qui se déployèrent plus ou moins en losange, avec Remo au milieu.

— Chiun, vous allez m'aider ou bien vous allez rester bêtement assis là ?

— Ne m'invite pas maintenant dans ta catastrophe, répliqua Chiun. Je n'y suis pour rien.

Un des Russes se retourna pour braquer son automatique sur Chiun.

Chiun leva les bras en signe de capitulation.

Deux autres empoignèrent Remo par les bras. Le troisième lui mit son pistolet sur la gorge.

— Ça va, Américain ! Maintenant nous te tenons.

— Vous ne tenez rien du tout !

Les deux mains de Remo s'écartèrent de ses flancs où ses bras étaient cloués par les deux agents et ses coudes se plièrent en se relevant brusquement. Deux sternums russes craquèrent et les os furent enfoncés dans deux cœurs russes. Ce faisant, Remo se jetait en arrière. Le blanc-bec du KGB appuya sur la détente, mais Remo n'était

plus là. Il passait sous la balle et se redressait avec une main raidie contre le larynx du chef du groupe, qui tomba comme un pavé.

L'homme qui couvrait Chiun pivota et pressa instinctivement la détente mais c'était trop tard car Remo lui avait tordu la main pour lui braquer le canon dessus et la balle explosa dans sa poitrine.

Remo fronça les sourcils à Chiun.

— On peut dire que vous êtes d'un grand secours !

— J'ai déjà essayé de t'aider, dit Chiun, les bras croisés et l'air buté. Mais non. Tu n'as rien pu apprendre du Grand Maître Ung. Alors tu as laissé la victime inviter son assassin et puis tu es surpris qu'il soit l'assassin. Remo, tu es désespérant.

— Assez rôlé. Et assez aussi du Grand Maître Wang et du Grand Maître Ung et du plus Grand Maître de tous, Maître Duflang de mes deux. Fini. J'en ai fini avec tout ça !

Il y avait un brouhaha dans les couloirs.

Chiun disparut du lit comme une bouffée de fumée bleue dans le vent.

— À moins que ton but soit d'assassiner tout le KGB, dit-il, nous devrions partir.

Remo regarda par la fenêtre.

— Les « bobbies » sont déjà en bas.

— Alors monte, dit Chiun.

Avec Chiun sur ses talons, Remo passa par la fenêtre comme une fusée et fit une cabriole gracieuse pour retomber sur le toit, à trois mètres au-dessus du rebord de la fenêtre. Le toit d'ardoise était en pente, mouillé et glissant dans la nuit brumeuse de Londres. Ils le traversèrent aussi sûrement que sur des rails.

Ils passèrent quatre autres toits avant de descendre par un escalier d'incendie dans Wardour Street et Remo héla un taxi pour retourner à l'aéroport.

Remo bouda dans un coin du taxi et Chiun garda aussi le silence, comme par commisération.

— Vous n'avez pas besoin de vous taire, simplement parce que vous me plaignez, maugréa Remo.

— Je ne te plains pas du tout. Je réfléchis.

— À quoi ?

— À ce que va glapir Ruby quand tu lui diras que tu as échoué.

Remo gémit.

CHAPITRE IX

M^{rs} Harold Smith était plus heureuse qu'elle ne l'avait été depuis des années.

Au début, elle avait eu un moment de doute. Quand son mari lui avait annoncé qu'il avait embauché une nouvelle assistante au sanatorium et que cette assistante était jeune, elle s'était un peu inquiétée, parce qu'après tout Harold Smith était un homme et il risquait d'atteindre cet âge où tous les hommes semblent devenir provisoirement ou définitivement fous.

Mais le souci n'avait pas duré. Elle connaissait bien son mari. Et, bientôt, elle commença à se demander pourquoi Harold – même dans sa pensée il était toujours Harold, jamais Harry ni Hal – pourquoi il n'avait pas embauché d'assistante bien des années plus tôt.

Parce que, soudain, Harold avait l'occasion de sortir l'après-midi et de jouer au golf ; il rentrait à la maison pour dîner, pour la première fois depuis des années qu'il dirigeait ce sanatorium terriblement ennuyeux, et, pour la première fois depuis bien des années, M^{rs} Smith avait autre chose à faire dans sa vie que de se réunir avec les autres dames de la Société Féminine de Secours pour rouler des pansements de cancer.

Elle avait extrait ses livres de cuisine du carton à chaussures dans le placard du vestibule et s'était remise avec joie à travailler à la cuisine. Sa mère lui avait dit un jour qu'un repas bien cuisiné est une prouesse mais aucune prouesse n'a d'intérêt si elle n'a pas de public. Maintenant, pour la première fois depuis des années, elle retrouvait son public.

M^{rs} Smith, pour le moment, était fort occupée à aplatir de minces escalopes de veau pour faire un veau à la *Parmigiana*. Elle jeta un coup d'œil à la montre que Harold lui avait offerte trente ans plus tôt. Il allait rentrer d'une minute à l'autre. Elle lui mettrait un verre de vin blanc dans la main, le ferait asseoir au salon, ses pantoufles aux pieds et, un quart d'heure plus tard, elle lui servirait un repas de roi. Ou d'empereur.

Tout se passa très vite, Harold Smith songeait à l'échec de Remo et de Chiun à Londres. On lui avait remis les imprimantes d'ordinateur de l'*Associated Press* et d'*United Press International* sur les dépêches concernant le massacre chez l'ambassadeur d'URSS à Londres. Et il conduisait machinalement, préoccupé par le Projet Oméga fonçant

impitoyablement vers sa conclusion, qui pourrait bien être la mort du Premier soviétique et le commencement de la Troisième Guerre mondiale.

Smith s'arrêta à un feu rouge avant de tourner dans la rue principale de Rye, État de New York. Il habitait avec sa femme une maison modeste et banale dont la valeur était passée, depuis dix ans qu'il la possédait, de vingt-sept mille neuf cents dollars à soixante-deux mille cinq cents. Il lui arrivait souvent de se féliciter de cet achat qui était la seule bonne affaire commerciale personnelle qu'il ait jamais réussie de sa vie.

Il ne faisait pas attention et, soudain, il y avait un homme dans sa voiture, à l'arrière, penché sur le dossier et qui lui enfonçait un pistolet entre les côtes.

— Conduisez tout droit ! ordonna l'homme avec un accent étranger.

À trois cents mètres, l'homme ordonna à Smith de se garer le long du trottoir. Ils descendirent tous deux et montèrent dans une Chevrolet Nova rouge avec un homme en chapeau de cow-boy au volant.

Automatiquement, Smith nota dans un coin de sa mémoire le numéro de la voiture, alors qu'ils s'asseyaient à l'arrière. L'homme en chapeau texan le regarda dans le rétroviseur.

— Docteur Smith ?

Smith hocha la tête.

Il reconnaissait le colonel Vassily Karbenko, chef du réseau d'espionnage soviétique aux États-Unis, mais jugea qu'il ne gagnerait rien, et perdrait peut-être beaucoup, en le révélant. Pour le moment.

— Bien, dit Karbenko. Nous avons beaucoup à nous dire.

Il démarra et s'engagea dans la circulation de l'heure de pointe du soir. L'homme assis à côté de Smith lui collait toujours son pistolet dans les côtes.

Elle téléphona à 8 h 20.

— Miss Gonzalez, dit M^{rs} Smith. Le docteur n'est pas encore rentré.

Ruby pinça les lèvres. Smith avait quitté le bureau depuis une heure, en disant à Ruby qu'il rentrait tout droit chez lui. Tout droit chez lui, pour Harold Smith, voulait dire tout droit chez lui, Ruby le savait très bien. Ça ne voulait pas dire s'arrêter pour le plein, acheter le journal, un paquet de cigarettes, ou boire un verre au saloon du quartier. Ça voulait dire tout droit. Un trajet de neuf minutes en voiture. Huit minutes et quarante-cinq secondes s'il avait la chance de passer au vert, au carrefour de Desmond et de Bagley Streets.

— Ah, je suis désolée, M^{rs} Smith, répondit Ruby. Le docteur a été appelé en ville à la dernière minute. Il m'avait demandé de vous

avertir qu'il serait en retard. Excusez-moi, je suis navrée.

— Ah, fit M^{rs} Smith et la déception de sa voix frappa Ruby au cœur. Les hommes n'ont pas idée du prix des escalopes de veau.

— Ça, vous pouvez le dire, M^{rs} Smith. Dès que j'aurai de ses nouvelles, je vous préviendrai.

— Merci, Miss Gonzalez.

M^{rs} Smith raccrocha, fort agacée. Le moins que cette petite Gonzalez aurait pu faire, c'était de téléphoner avant qu'elle ait déjà les escalopes toutes prêtes à mettre au four !

Ruby ne reposa pas le téléphone. Elle appela le pavillon de garde au portail du sanatorium et obtint le numéro de la Chevrolet rouge qu'elle avait vue traîner dans la rue un peu plus tôt.

Elle appuya sur des boutons de la console d'ordinateur du bureau de Smith et y programma le numéro. L'ordinateur était relié à tout un réseau complexe d'ordinateurs couvrant tout le pays. Cette fois, Ruby choisit le branchement avec le bureau des immatriculations de l'État du New York et attendit la réponse sur le propriétaire du véhicule.

Il ne fallut que deux minutes. L'ordinateur envoya un message sur un petit écran de télévision du bureau de Smith.

« Pas de véhicule immatriculé à ce numéro. »

— Et merde, marmonna tout haut Ruby. Foutu New York peut jamais rien faire de bien.

Depuis qu'elle s'était installée à Rye pour travailler pour Smith, sa vie n'était qu'une suite d'affrontements avec la bureaucratie de l'État de New York, caractérisés par ses problèmes quand elle avait essayé d'y faire immatriculer sa Lincoln Continental blanche. Non seulement la taxe d'immatriculation était la plus élevée de la nation, mais le formulaire – qui se remplissait dans la plupart des autres États sur une feuille de la taille d'une carte postale – se composait de sept documents différents et il fallait être un cabinet juridique pour le remplir. Ruby finit par capituler et garda ses plaques de Virginie en se promettant que si jamais elle était interpellée et se faisait sonner les cloches pour avoir une immatriculation illégale dans l'État, elle écraserait le connard.

Elle prit l'annuaire du canton de Westchester et se mit à feuilleter les pages jaunes.

Elle appela toutes les stations-service de Rye.

Ruby avait constaté que les gens ne se méfient jamais des imbéciles, alors elle prit son plus bel accent naïf de l'Alabama tout ruisselant de miel sudiste.

— Bonjour. Je m'appelle Madie Jackson. J'essaie comme ça de retrouver une voiture que j'ai emboutie aujourd'hui dans un parking. Une Nova rouge. Je voudrais téléphoner au gars histoire de lui réparer les dégâts.

Au douzième appel, elle toucha le gros lot.

— Ouais, Madie, répondit une bonne grosse voix de Noir chez Cochran's Service. Ça serait la bagnole à Gruboff.

— Qui ça ?

— Igor Gruboff, un drôle de nom comme ça. Il habite à Benjamin Place. Le mec il vient ici, il râle tout le temps. Hé, Madie, qu'est-ce que vous faites, quand vous l'aurez appelé ?

— Ça dépend qu'est-ce que c'est qu'on m'offre, minauda Ruby.

— Je ferme à onze heures. Ensuite, c'est l'heure chouette.

— J'en veux.

— Qu'est-ce que vous conduisez, Madie ?

— Une deux et quart bleue.

— OK. Hé ! Vous allez voir ce Gruboff, Madie ?

— Je pensais juste l'appeler.

— Le laissez pas vous baratiner. C'est un sale rat et il voudra vous escroquer votre fric.

— Merci, frangin. Je ferai gaffe et on se voit tout à l'heure.

— J'attendrai. Vous me reconnaîtrez, c'est moi le plus beau.

— Je l'entends bien, dit Ruby et elle raccrocha.

Elle trouva l'adresse d'Igor Gruboff à Benjamin Place, dans l'annuaire et, histoire de voir, elle le programma dans les ordinateurs de CURE.

L'imprimante revint, révélant qu'Igor Gruboff avait cinquante et un ans, qu'il était spécialiste des communications et travaillait aux microprocesseurs. Sa femme et lui étaient des transfuges arrivés de Russie dix-huit ans plus tôt, on leur avait accordé l'asile politique et ils étaient naturalisés citoyens américains depuis sept ans. Mrs Gruboff était morte depuis deux ans. Gruboff était employé à Molly Electronique, qui avait quatre contrats du gouvernement pour la fourniture de « chips » de mémoire en silicone employés à bord des engins spatiaux.

Ruby hocha la tête. Transfuge, mon cul. Gruboff était toujours l'un d'eux. Elle se rappela l'homme en chapeau de cow-boy qu'elle avait vu au volant de la Nova rouge. Sans trop savoir pourquoi, elle doutait que ce soit Gruboff. Elle programma le signalement du cow-boy et demanda une comparaison avec les agents soviétiques connus aux États-Unis.

L'ordinateur répondit en moins de dix secondes :

« Colonel Vassily Karbenko, attaché culturel de l'ambassade d'URSS à Washington. Quarante-huit ans. Se plaît à porter une tenue de cow-boy. Rang actuel : colonel dans le KGB. Considéré comme un protégé personnel du Premier soviétique. Sur le terrain, le principal espion soviétique aux États-Unis. »

Sur une feuille de papier, Ruby écrivit en gros caractères

d'imprimerie le nom et l'adresse d'Igor Gruboff. Elle laissa la feuille sur le bureau de Smith, pour qui pourrait la trouver, Au cas où il serait nécessaire de la trouver.

*

* *

La cave de la maison d'Igor Gruboff avait été transformée en salle de détente en plaquant de vilains panneaux de faux pin naturel sur les vilains murs de ciment.

Harold Smith fut conduit vers une chaise par Vassily Karbenko, qui jeta son immense Stetson sur une table et se planta devant Smith.

Igor Gruboff se tenait près de l'escalier montant à la cuisine, une main dans la poche de sa veste tenant un revolver. Smith remarqua que, comme presque tous les étrangers, il avait un pantalon trop court.

— Puis-je vous demander qui vous êtes ? demanda Smith.

— Vous ne le savez pas ?

Karbenko accrocha ses pouces dans les passants de sa ceinture et appuya ses fesses contre la table.

— Non, prétendit Smith, je ne le sais pas. Je ne vais pas voir de films de cow-boys.

Karbenko sourit.

— Bravo. Très bien. Mais autant en rester là. Partant du principe que vous ne savez pas qui je suis. Ce qui est important, c'est que je sais qui vous êtes ou, plus précisément, qui vous étiez.

Smith hocha la tête.

— Je veux tout savoir du Projet Oméga, dit Karbenko.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

— Docteur Smith, nous allons un peu dégager l'atmosphère. Vous vous appelez Harold W. Smith. Vous dirigez le sanatorium de Folcroft. Il y a vingt ans, alors que vous apparteniez à la CIA, vous avez conçu un programme appelé le Projet Oméga. Il était destiné à provoquer l'assassinat de certains responsables soviétiques au cas où les États-Unis perdraient une guerre nucléaire. Son but avoué était d'empêcher une telle guerre. Il a réussi. Ensuite, vous avez pris votre retraite. Sans que vous y soyez pour rien, le Projet Oméga a été déclenché. Trois ambassadeurs soviétiques ont été tués. Le Président du præsidium du Soviet suprême est sur la liste des condamnés. Personne ne sait comment arrêter le Projet Oméga. Cependant, s'il n'est pas arrêté avant que le Premier soviétique soit tué, cela pourrait bien déclencher la Troisième Guerre mondiale. Je n'ai aucune raison de penser que vous n'êtes pas un fervent patriote américain qui ne veut pas que son pays, et le monde, soient ravagés par une guerre nucléaire. Je représente le camp adverse mais mon but est le même que le vôtre. Je

trouve indispensable que nous nous entretenions maintenant, pour essayer de trouver un moyen d'arrêter Oméga avant que les dégâts deviennent irréversibles. C'est pourquoi je suis ici.

— J'ai dit tout ce que je savais aux responsables de mon gouvernement, répondit Smith en croisant les bras.

— Il paraît. Mais j'ai bien l'impression que les actuels responsables de votre gouvernement et de sa CIA sont incapables de trouver leurs pieds dans leurs chaussures. Mon gouvernement commence à s'énerver. Tout est possible à présent et j'ai besoin de tout savoir.

Smith garda le silence.

— Allons droit au but, voulez-vous ? reprit Karbenko. L'amiral Stantington m'a dit qu'il y avait quatre cibles pour les assassins du Projet Oméga. Les ambassadeurs soviétiques à Rome, Paris et Londres et le Premier soviétique. Qui a désigné les cibles ?

— C'est moi, dit Smith.

— Comment diable, il y a vingt ans, avez-vous pu nommer les ambassadeurs et le Premier d'aujourd'hui ? Je ne le comprends pas et je n'y crois pas.

— Un choix géopolitique, expliqua Smith. Les envoyés à Rome, Paris et Londres devaient être tués, peu importait qui ils seraient. Les assassins avaient l'ordre d'opérer contre quiconque représenterait la Russie dans ces trois pays.

— Et le Premier ? Comment pouviez-vous savoir qui serait le Premier, il y a vingt ans ?

— Je n'en savais rien. J'ai sélectionné six candidats.

— Ça, j'ai du mal à le croire. Il y a vingt ans, vous auriez pu faire un sondage au Politburo et leur consensus n'aurait jamais placé notre Premier actuel parmi six candidats possibles. Comment avez-vous fait ?

— J'ai probablement employé d'autres méthodes que celles du Politburo.

— Et quelles sont ces méthodes ?

— J'ai sélectionné les trois plus malfaisants et les trois plus stupides.

Gruboff gronda près de son escalier mais Karbenko éclata de rire.

— Selon la théorie séculaire que le plus malfaisant ou le plus stupide vaincra ?

— Exact. Jamais le normal. La brute ou la bête.

— Je ne vous demanderai pas dans quelle catégorie vous placez notre actuel Premier.

— Je préfère que non, certainement.

— Qui a sélectionné les assassins ?

— Un autre agent de la CIA. Conrad MacCleary. Il est mort depuis.

— Et vous voudriez me faire croire que vous ne savez pas qui il a

sélectionné ?

— Justement. Je n'approuvais pas MacCleary. Je ne voulais pas savoir qui il choisissait. Ni comment.

— Comment ? Comment aurait-il pu choisir quelqu'un ?

— Dans le cas de MacCleary, expliqua Smith, on ne savait jamais. Cela pouvait être quelqu'un qu'il avait battu au poker. Ou un copain de bar. Ou une femme qu'il avait séduite. Quelqu'un avec des parents aux États-Unis qu'il menaçait. Ou simplement quelqu'un qu'il soudoyait.

— Comment ce MacCleary a-t-il pu faire cela sans laisser le moindre document à la CIA ?

— C'était ses instructions. Celles du Président Eisenhower, transmises par moi-même. Naturellement, personne ne savait qu'un jour le projet serait déclenché par erreur.

Karbenko hocha la tête et fit lentement tout répéter à Smith, par le menu.

Il ne s'intéressait pas à ce que Smith croyait qu'il savait ou ne savait pas. Il voulait découvrir ce que Smith savait réellement, et parfois c'était deux choses différentes. Peut-être MacCleary avait-il laissé échapper un nom, un soir, mentionné un incident, fait une allusion. Un interrogatoire minutieux prend du temps et le colonel Vassily Karbenko était prêt à y consacrer tout le temps nécessaire.

Il songea sombrement qu'il n'avait rien d'autre à son programme.

À part peut-être la Troisième Guerre mondiale.

*

* *

Ruby Jackson Gonzalez gara sa Lincoln Continental blanche à cinquante mètres de la maison d'Igor Gruboff.

Elle fouilla un moment dans le coffre et trouva une vieille bible coincée derrière la roue de secours. C'était la bible de sa mère. Quand Ruby l'emmenait en promenade le dimanche, la vieille dame lisait la bible et faisait des sermons à sa fille parce qu'elle conduisait trop vite.

Elle y avait finalement renoncé quand Ruby avait installé une radio CB géante pour la distraire pendant les promenades dominicales. Sa mère ne s'était plus souciée de la vitesse à laquelle elle conduisait.

L'indicatif CB de Ruby était « Sud Profond ». Sa mère, qui portait un madras, fumait une pipe en trognon de maïs et n'avait jamais rien aux pieds que des pantoufles avachies, se faisait appeler « Dentelle de minuit ».

Ruby sonna chez Gruboff. Pas de réponse. Elle sonna encore, quatre fois, rageusement. Comme il n'y avait toujours pas de réponse, elle pressa son doigt sur la sonnette et l'y laissa.

Dans le sous-sol où retentissait la sonnerie, Karbenko la regarda avec irritation puis il ordonna à Gruboff :

— Va répondre. Attends. Laisse-moi ton pistolet.

Le Russe mastoc donna son arme à Karbenko qui la plaça sur la table derrière lui, en jetant à Smith un regard où se mêlaient la commisération, le salut d'un professionnel à un autre et l'aveu que dans ce métier-là on doit parfois faire des choses déplaisantes.

Gruboff monta lourdement. La sonnerie glapissait toujours. Il ouvrit la porte et vit une jeune Noire.

Elle leva aussitôt l'index droit, tout droit, comme un orateur du XVIII^e siècle soulignant un point. Dans la main gauche, elle brandissait une bible.

— Par ce signe, tous sauront que vous êtes de mes disciples si vous avez de l'amour parmi vous, dit-elle.

— Hein ? fit Gruboff.

— Je suis ici pour vous donner un cadeau gratuit, déclara Ruby.

Elle essaya de se glisser le long de Gruboff dans le vestibule de la maison, mais le gros corps trapu remplissait l'ouverture et bouchait la vue.

— Je n'en veux pas, grogna Gruboff d'une voix gutturale et il s'apprêta à refermer la porte.

— Attendez ! *Un cadeau est comme une pierre précieuse dans les mains de celui qui l'a ; où qu'il se tourne, il prospère.* Proverbes.

— Je vous dis, j'en veux pas !

— Je ne demande pas d'argent. Je vais vous donner cette bible. Et je vais vous donner un numéro de notre magazine bimensuel gratuit *Le Veilleur*. Ensuite, vous recevrez un numéro tous les quinze jours et une visite personnelle de moi-même tous les cinq jours, qu'il pleuve ou qu'il vente, afin que nous puissions rester là sur votre perron et parler de la bible.

— Je suis athée, dit Gruboff. Je ne veux pas de votre bible.

— Un athée ! s'exclama Ruby comme si elle proclamait une victoire. *Le fou a dit dans son cœur, il n'y a pas de Dieu.* Psaumes.

— Aaaaaah ! grinça Gruboff.

— *Nous parlons de ce que nous savons, nous témoignons de ce que nous avons vu ; et vous ne recevez pas notre témoin.* Évangile selon saint Jean, trois-onze.

— Allez-vous-en, madame.

— La bible gratuite ne vous intéresse pas ?

— Non.

— Pas plus que notre magazine bimensuel, gratuit, *Le Veilleur* ?

— Non !

— Ni ma visite tous les cinq jours pour parler des Écritures ? Je viens généralement quand vous êtes sous la douche.

— Non, non et non !

— Très bien, dit Ruby et elle fouilla dans son sac. Un dernier mot.

— Rien qu'un, dit Gruboff.

— Tiré des Actes des Apôtres. Huit-dix-huit. *Donnez-moi aussi cette autorité par laquelle quiconque à qui j'impose les mains puisse recevoir le Saint-Esprit*, dit Ruby en souriant à Gruboff. Recevez le vôtre.

Elle tira du sac un revolver, le balança et l'abattit sur la tempe de Gruboff. Il recula en chancelant.

— Avance, blanchet, dit Ruby.

Elle le suivit à l'intérieur et ferma la porte, puis elle attendit qu'il n'ait plus la vue brouillée.

— Où est-il ? demanda-t-elle.

Elle braquait le revolver sur Gruboff, en le tenant bas, en experte, et près de la hanche pour qu'aucun coup de poing ou de pied ne le lui fasse lâcher avant qu'elle tire.

— Où est qui ? bredouilla Gruboff.

— Ça, c'est un, répliqua Ruby en ramenant la glissière de l'automatique et le déclic sonna fortement dans le silence du vestibule. Vous voulez aller jusqu'à deux ? Où est-il ?

Gruboff la regarda et baissa les yeux sur l'arme.

— C'est un Ruger semi-automatique calibre 22, l'arme de poing la plus faible du monde, dit Ruby. Les balles ont cinq ans et le pétard est peut-être rouillé. Même si je vous frappe entre les deux yeux, c'est pas sûr que je puisse vous arrêter. Alors vous n'avez qu'à vous poser la question : croyez-vous que j'aurais un coup de pot ?

Elle souriait mais il n'y avait aucune amabilité dans ce sourire et Gruboff regarda encore l'arme et grommela :

— En bas.

— Passez devant. Et pas d'histoires.

Gruboff descendit, Ruby sur ses talons. Dans la cave, Karbenko leva les yeux et vit la mine angoissée de son sous-fifre. Il glissa une main derrière lui pour ramasser le revolver sur la table.

Gruboff fit un pas dans la cave. Ruby resta derrière lui en bas des marches, son pistolet braqué sur Karbenko.

Le grand Russe lui sourit :

— Docteur Smith, qui est cette ravissante dame volant à la rescousse ?

— Mon assistante administrative, répondit Smith.

— Ça va ? demanda Ruby.

— Oui, répondit Smith.

— OK. Vous, là, Roy Rogers. Dans le coin là-bas sur le canapé. Toi aussi, gorille.

Elle gesticula avec son pistolet. Gruboff passa devant elle et au même instant le colonel Karbenko saisit le revolver derrière lui et fit

un pas vers Smith. Il s'approcha et lui colla le canon contre la tempe.

— Meeeeerde, fit Ruby.

— Posez votre arme, petite dame, pria Karbenko.

Obstinément, elle garda le pistolet braqué un moment sur Karbenko. Puis, lentement, sa main vacilla et son bras retomba. Gruboff s'approcha et lui arracha le semi-automatique.

Il leva l'autre main pour la frapper mais fut empêché par un ordre bref, aboyé par Karbenko.

— Pas de ça, Igor !

Igor jeta à Ruby un regard haineux. Une grosse bosse s'épanouissait en virant au violet, sur le côté de la tête où Ruby avait tapé.

— Je savais bien que vous vendiez pas des bibles, gronda-t-il.

— Trois minutes de plus et je vous aurais vendu votre propre bagnole, ducon, riposta-t-elle.

— Par ici, dit Karbenko.

Il fit signe à Ruby de s'asseoir sur le canapé à côté de Smith.

— Et maintenant, dit-il, tout devient infiniment plus compliqué. J'ai cru ce que vous m'avez dit sur le Projet Oméga. Mais, à présent, quelque chose me dit que tout n'est pas parfaitement exact.

— Pourquoi ? demanda Smith.

— Parce que je connais très peu de directeurs de sanatorium dont les assistantes administratives portent des automatiques.

— Si vous viviez dans mon quartier, vous vous baladeriez avec une mitraillette ! lança Ruby.

Karbenko sourit.

— Astucieux, petite. Mais ça ne suffit pas. Docteur Smith, j'étais prêt à risquer mon contact avec vous. J'avais même pris des dispositions pour qu'Igor retourne en Russie, puisqu'il s'est manifestement grillé en m'aidant à vous enlever. Mais maintenant, non seulement vous... cette jeune personne aussi. Vous me mettez dans une situation très embarrassante, docteur Smith.

— Soyez assuré de ma profonde compassion.

Karbenko fit sauter le revolver dans sa main.

— Vous savez ce que je dois faire, n'est-ce pas ?

Une autre voix se fit entendre dans la cave.

— Non. Qu'est-ce que vous devez faire ?

Ruby tourna la tête. C'était Remo. Il était debout sur la dernière marche de l'escalier à côté d'Igor et Chiun de l'autre côté. Igor regarda à droite et à gauche, bouche bée et l'air absolument ahuri, parce qu'il ne les avait pas entendus descendre.

Il braqua l'automatique sur Remo et son index commença à appuyer sur la détente. Remo saisit le poignet d'Igor et pressa les nerfs, sur le dessous. L'index ne put plus appuyer du tout.

— Qui commande ici ? demanda Remo.

— C'est moi, répliqua froidement Karbenko.

Remo regarda Igor.

— Navré, Kong, mais tu n'es qu'un bagage.

Il lâcha le poignet. Igor continua de presser la détente. Ruby fut très surprise quand le coup du vieil automatique 22 fatigué partit. Igor fut encore plus surpris parce qu'à ce moment le canon était pointé sous son menton. La balle traversa les chairs et les cartilages et se logea dans son cerveau. Igor s'affala.

— Je croyais que vous n'arriveriez jamais ! glapit Ruby.

— Taisez-vous, vous, grogna Remo, ou bien je m'en vais. Vous êtes le suivant, Texan.

Karbenko braqua son revolver sur Remo.

— Qui sont ces gens, Smith ?

— Deux autres de mes assistants administratifs. Remo, ne le tuez pas.

— Un instant, un instant ! cria Chiun. Qu'est-ce que c'est ? Qui est un assistant administratif ?

— Pourquoi ne pas le tuer ? demanda Remo. Tout le monde sait que le seul bon cow-boy c'est un cow-boy mort.

Chiun sautait sur place et trépignait.

— Un assistant administratif ? Qui ? Pas moi. Qui, alors ? Qu'est-ce que vous entendez par là, Empereur Smith ?

— Ne le tuez pas, répéta Smith à Remo. Nous avons besoin du colonel Karbenko.

En entendant Smith prononcer son nom, Karbenko glissa légèrement les yeux vers lui, à peine une fraction de seconde, de quelques millimètres à peine. Mais quand il regarda de nouveau le jeune Américain et l'Oriental, ils n'étaient plus là. Il sentit que le revolver était soustrait de sa main par l'Oriental et que l'Américain, le dénommé Remo, le repoussait vers un fauteuil.

— Asseyez-vous et tenez-vous bien, conseilla Remo.

— On dirait que je n'ai guère le choix, partenaire, dit Karbenko.

— Souris en disant ça, grinça Remo.

— Qui est un assistant administratif ? glapit Chiun.

CHAPITRE X

Tout se décida très rapidement.

Le plan de Smith était simple.

Impossible, dit-il, que les Russes protègent leur Premier d'un assassin qui risquait d'être n'importe qui, n'importe où, dans son entourage immédiat. Mais il y avait un moyen de le sauver.

L'amener en Amérique. Seul. Sans entourage.

Et alors, s'il était assassiné, l'Amérique devrait assumer la responsabilité aux yeux du monde et le gouvernement soviétique serait justifié, quand il ferait ce qu'il jugerait bon de faire.

— C'est risqué, dit Karbenko.

— C'est risqué pour nous aussi, fit observer Smith. Mais il y a au moins une chance de succès. Laisser votre Premier en Russie n'est pas risqué du tout. Il sera mort dans quelques jours.

— Qu'est-ce qui vous donne à penser que j'arriverai à le convaincre ?

— Je vous connais mieux que vous le croyez, Colonel. Le Premier vous considère comme un fils. Il écoutera votre recommandation.

Karbenko acquiesça.

— Oui, en effet.

— Alors faites-le, insista Smith. Et ensuite, nous pourrions unir nos forces pour protéger le Premier ici, jusqu'à ce que l'assassin soit démasqué.

Karbenko plissa les yeux tout en réfléchissant.

— OK, partenaire, topez là !

— Youpi yi-ti-ho, dit Remo.

— Ça devait être de toi qu'il parlait, quand il a dit assistant administratif, dit Chiun.

CHAPITRE XI

La moquette était d'un beau jaune doré, en pure laine, tellement épaisse que si on y laissait tomber un kopeck, on ne le retrouvait plus. Le bureau était une caisse de chêne géante. Il avait jadis servi à Staline. Quand Khrouchtchev avait accédé au pouvoir et attaqué la réputation de Staline, le bureau avait été rangé dans le sous-sol du Kremlin avec d'autres objets de rebut.

Mais quand, quelques années plus tard, Khrouchtchev fut dégommé à son tour, sans dommage pour sa personne, sa réputation fut attaquée aussi et le bureau de teck qu'il avait acheté avait été mis au rancart dans le sous-sol et le bureau de Staline ressorti, reverni, repoli et remis dans le bureau du sixième étage.

Mais la moquette que Khrouchtchev avait fait installer était trop neuve, et le tapis de Staline trop vieux et élimé, alors elle était restée.

Parfois, le nouveau Premier envoyait l'Amérique. La Maison-Blanche, lui avait-on dit, avait encore le lit de Lincoln. Il y avait des plaques dans toute l'Amérique annonçant où George Washington avait dormi, les maisons des Présidents étaient des sanctuaires nationaux. En Amérique, les héros restaient des héros et l'Histoire restait l'Histoire.

Pas du tout, au Kremlin. Le Kremlin avait même un employé attaché au garde-meuble, dont l'unique fonction était de déménager perpétuellement du mobilier, chaque fois que le Kremlin décidait de changer un chapitre ou un autre de son Histoire passée.

L'actuel Premier s'était promis, dans le premier jour de sa fonction, de ne jamais acheter de meubles pour son bureau. Il se servirait de ce qui restait des autres et qui était politiquement sûr, parce qu'il considérerait comme un gaspillage de temps d'acheter des bureaux et des tables, des chaises et des fauteuils en sachant que dans les deux ans après sa mort ou son élimination, ils finiraient probablement aussi dans le sous-sol du Kremlin tandis que son successeur se mettrait à récrire l'Histoire.

La seule chose pure, dans ce bureau, était le globe terrestre. Il avait appartenu à Lénine. Tout le monde aimait Lénine.

Le Premier tendait la main vers son téléphone quand la porte de son bureau s'ouvrit et un général à l'uniforme vert couvert d'une panoplie multicolore de médailles et décorations entra, précédant un contingent de sept hommes.

Le Premier, surpris, se redressa. Le général n'avait pas frappé. Le Premier recula sa chaise, en se préparant à plonger sous son bureau au

cas où des balles voleraient bas.

— Général Arkov ! s'exclama-t-il. Qu'est-ce qui vous amène ici, si précipitamment ?

— Vite ! ordonna le général à ses hommes. Vérifiez tout.

Ça y est, pensa le Premier. Quelqu'un avait monté un coup contre lui et, dans un instant, il aurait une balle dans la tête, cadeau personnel du général Arkov, chef du KGB.

Les sept hommes accompagnant Arkov se mirent à grouiller dans tout le bureau. Deux passèrent dans la petite salle de douche. Un autre se mit à plat ventre sur la belle moquette pour regarder sous le canapé et les fauteuils. Deux avaient des appareils électroniques et les passaient sur les murs et les interrupteurs électriques.

Le général Arkov restait sur le seuil, observant la manœuvre. Au bout de quelques minutes, tout ce personnel retourna vers lui en secouant la tête.

— Bien, déclara Arkov. En position.

Les hommes se déployèrent dans la pièce et, pour la première fois depuis son irruption, Arkov regarda le Premier.

Surpris d'être encore en vie, et enhardi de ce fait même, le Premier parla sur un ton très sec :

— Allez-vous me dire ce que signifie ce cirque ?

— Semyon Begolov est mort. Un assassin l'a abattu à Londres et quatre de nos hommes chargés de sa protection sont morts aussi.

— Un assassin ? Qui ?

— Son valet de chambre.

— André je ne sais quoi ? Je me souviens de lui, dit le Premier. Il avait l'air d'un type assez tranquille.

— Il l'était. Jusqu'à hier soir quand il a collé une balle dans la tête de Begolov. C'est pourquoi nous sommes ici.

— Pour me coller une balle dans la tête ? demanda le Premier et il le regretta aussitôt.

Les yeux d'Arkov se plissèrent, comme si une plaisanterie était un signe de faiblesse et s'il se disait qu'il devrait désormais surveiller de près le Premier.

— Non, camarade Premier. Pour nous assurer qu'aucun assassin ne cherche à en faire de même pour vous.

Le Premier tourna la tête de tous côtés pour examiner les sept hommes du KGB. Ils l'observaient tous, l'air mal à leur aise, en se dandinant d'un pied sur l'autre.

— Et vous voulez que je travaille dans ces conditions ? demanda-t-il.

— Je regrette, mais nous n'avons pas le choix. Nous devons vous protéger de notre mieux.

— Protégez-moi de l'antichambre.

— Non.

La réponse était catégorique, officielle et définitive.

Le Premier haussa les épaules. Son téléphone sonna. Il tendit la main vers l'appareil mais un des hommes du KGB le devança. Il décrocha lui-même, très prudemment, et répondit.

— Il existe beaucoup de systèmes, camarade Premier, expliqua le général Arkov. Un signal sonore pourrait venir par le téléphone et vous paralyser. Une aiguille aurait pu être glissée dans l'écouteur, capable de vous transpercer le cerveau quand vous répondrez au téléphone.

— Je crois que quelqu'un vous a transpercé le cerveau, marmonna le Premier.

Il regarda avec animosité l'agent du KGB qui avait fini d'inspecter l'appareil et le lui tendait.

C'était la secrétaire du Premier qui demandait s'il voulait du café.

— Non, de la vodka, gronda-t-il. De la vodka Eristoff. Avec de la glace. Dans un grand verre.

— Je vous l'apporte moi-même, dit-elle.

— Alors apportez une bouteille, pendant que vous y êtes !

— Bien, Camarade.

— N'oubliez pas la glace !

Quelques minutes suffirent pour révéler qu'il était impossible de travailler dans le bureau. Chaque fois que le téléphone sonnait, un des agents interceptait la communication. Chaque fois que l'interphone bourdonnait, l'agent à la petite boîte électronique la passait dessus avant de lui permettre de répondre. Sa vodka Eristoff fut goûtée avant qu'il ait le droit de se servir. Les hommes du KGB voulurent encore la vérifier. Il les en empêcha et se versa le double de ce qu'il avait prévu.

Quand les journaux arrivèrent, un autre agent les déplia et les parcourut ligne par ligne au cas où une bombe y serait cachée et puis le général Arkov et sa bande discutèrent entre eux pour savoir si l'encre d'imprimerie pourrait être empoisonnée et s'il ne faudrait pas envoyer tous les journaux au laboratoire pour les faire analyser.

Le Premier résolut leur problème. Il arracha le journal des mains d'Arkov.

— Donnez-moi ça ! gronda-t-il et il se dirigea vers la porte de sa salle de bains privée.

— Où allez-vous, camarade Premier ?

— Au petit coin ! Qu'est-ce que vous croyez ?

— Un instant, dit Arkov. Camarades !

Deux agents se précipitèrent dans la salle de bains et refermèrent la porte. Le Premier entendit couler de l'eau dans le lavabo. Puis la porte de l'armoire à pharmacie fut ouverte et refermée. On tira la chasse d'eau. Il entendit l'eau de la douche et celle de la baignoire. De

nouveau la chasse d'eau.

Il attendit, en se dandinant d'un pied sur l'autre.

L'armoire à pharmacie. La chasse d'eau, pour la troisième fois.

— Ça suffit ! rugit-il. Il faut que j'y aille !

— Un instant encore, camarade Premier, dit Arkov.

— Encore un instant et il faudra éponger et aller me chercher un autre pantalon !

Les deux hommes du KGB sortirent de la salle de bains, le Premier les écarta et se précipita à l'intérieur.

Il lut le journal avec attention, de la première à la dernière page. Avec une obstination perverse, il frotta ses doigts sur l'encre d'imprimerie et, quand ils furent bien sales et noircis, il se lava les mains.

— Est-ce que vous avez vérifié le savon pour voir s'il était empoisonné ? cria-t-il.

— Non ! répondit Arkov alarmé.

Le Premier entendit des hommes courir vers la salle de bains. Il poussa le verrou.

— Tant mieux, dit-il.

Quand il se fut lavé les mains, il jeta le journal dans la corbeille à papier de la salle de bains et ressortit. Trois agents démontaient le plafonnier.

— Vous cherchez un rayon de la mort, je suppose ? ironisa-t-il.

— Ou une bombe, dit Arkov.

— Imbécile. L'idée ne vous est pas venue que ces trois ambassadeurs ont été tués par des hommes ? Par des gens très proches d'eux ? Pourquoi est-ce que je serais différent ? Pourquoi voulez-vous que je sois tué par un truc ou un appareil ?

— Je ne peux pas prendre de risques, camarades Excellence.

— Et moi j'en ai par-dessus la tête de ces sottises. Je rentre chez moi. Prévenez-moi quand le prolétariat se libérera de ses chaînes. Ou quand vous aurez trouvé un assassin caché dans mon tiroir ou mon encrier. L'un ou l'autre.

Le général Arkov insista pour monter à l'arrière de la grosse Ziss avec le Premier. Le chef du KGB garda sa main droite sur la crosse de son pistolet et un œil méfiant sur l'homme qui était le chauffeur du Premier depuis dix ans.

Trois hommes du KGB précédaient en voiture la limousine et quatre autres suivaient dans un autre véhicule. Sur l'ordre d'Arkov, la route pour sortir de Moscou avait été fermée à toute autre circulation et le Premier ne vit pas la moindre voiture pendant le trajet d'une demi-heure, vers sa petite datcha dans les environs de Moscou.

Le grand mur entourant la maison était nouveau mais le reste n'avait pas changé depuis la jeunesse du Premier, quand il gravissait

encore les échelons dans le parti communiste, alors qu'il n'y avait eu que lui et Nina, rien que Nina et lui et l'espoir qu'il survivrait aux purges de Staline et aux contre-purges de Khrouchtchev, sans parler des perpétuels complots entre le KGB et l'armée.

Il avait survécu à tout. Et maintenant, il était le chef. Il y avait des congrès du Parti, des comités, des commissions, la police secrète et les militaires, les factions de ceux-ci et de ceux-là, tous les groupes cherchant à imposer à la Mère Russie leurs propres plans d'avenir. Mais il n'y avait qu'un seul Premier et sa main était sur le bouton nucléaire.

Bizarre de penser à ça, songea-t-il. Avec l'Amérique qui capitulait partout après avoir refusé de se battre pour la victoire au Vietnam, le programme russe pour le monde progressait comme prévu. L'Afrique noire se plaçait lentement sous le contrôle communiste. Il ne restait aux Américains que l'Afrique du Sud et ils semblaient résolus à détruire ça.

Chaque fois qu'il lisait un article de la presse américaine condamnant l'Afrique du Sud, il devait réprimer un fou rire. La semaine précédente, il avait lu un quotidien respecté qui se lamentait de l'injustice en Afrique du Sud, où seuls les Blancs avaient le droit de vote. Apparemment, ce journal n'avait pas pensé que dans le reste de l'Afrique, personne n'avait le droit de vote.

Mais ça, c'était une image de l'Amérique couchée et agonisante, alors qu'aujourd'hui c'était autre chose. Il y avait des assassins lâchés, des assassins achetés et payés de quelque façon mystérieuse par l'Amérique, vingt ans plus tôt, et trois ambassadeurs avaient été tués et il était la cible suivante.

Allait-il déclencher une guerre nucléaire pour sauver sa peau ? Le Premier se posait la question. Quelle que soit la puissance d'un homme, quelles que soient ses responsabilités envers sa patrie et dans l'Histoire, il n'acceptait jamais facilement l'idée de sa propre mort. Sur le conseil de son secrétariat, le Premier n'avait pas encore accusé publiquement les États-Unis des meurtres des ambassadeurs. Ce serait très facile de faire croire au monde entier ou presque que les USA étaient les coupables. Tous les journaux américains croiraient cette histoire. Mais si cela pourrait servir les intérêts de la Russie à court terme, ça ferait aussi observer, même aux plus obtus, que les États-Unis avaient réussi à s'infiltrer dans l'entourage immédiat de trois des plus importants diplomates soviétiques.

Et cela n'évoquait pas du tout l'image d'un pays qui faisait le mort. Ça ferait penser que la CIA était en marche et il n'avait pas très envie d'encourager cette opinion. Le tiers monde suivait la puissance.

Les hommes du KGB le firent attendre dans la voiture pendant qu'ils allaient fouiller la maison. Quelques minutes plus tard, quand il

eut le droit d'entrer, Nina l'accueillit sur le seuil.

La femme du Premier avait douze ans de moins que lui. Elle avait été très belle mais à présent, à cinquante ans passés, ses jambes étaient devenues des poteaux et ses hanches s'épanouissaient en citrouille. Mais sa figure gardait de l'éclat et de la vivacité, et cette expression d'astuce paysanne qu'elle avait toujours eue. Les femmes des hommes politiques américains devenaient de plus en plus minces à mesure que leurs maris s'élevaient. Le Premier se demanda pourquoi les femmes russes avaient plutôt tendance à imiter les meules de foin, mais il n'eut pas le temps de réfléchir à la question parce que Nina tapait du pied et protestait :

— Qui sont ces fous et qu'est-ce qu'ils font dans ma maison ?

— La sécurité, mon petit oiseau, dit-il.

— Oui, eh bien ta précieuse sécurité vient de gâcher un gâteau que j'avais au four depuis une heure. Ce ne sera plus qu'un bloc de béton.

— Plains-toi au général Arkov, Nina chérie. C'est lui qui est chargé du bureau des pleurs, aujourd'hui. Il a refusé de m'écouter. Tu auras peut-être plus de chance.

Il voulut entrer dans la cuisine mais fut arrêté par un des agents qui l'y précéda, vérifia tout et termina son inspection en fourrant sa tête dans le réfrigérateur, sans doute pour s'assurer qu'aucun assassin américain habile, déguisé en épi de maïs, ne se cachait dans le tiroir du bas.

Le Premier perdit patience. Finalement, il fut convenu que Nina et lui pouvaient rester seuls à la cuisine. Le général Arkov garderait la porte. Deux agents se tiendraient dans la cour de derrière et les cinq autres se posteraient à chacune des fenêtres, pour faire en sorte qu'aucun assaut ne se produise par là.

— Parfait, dit le Premier.

— Oui, dit Arkov. À part autre chose.

— Quoi encore ?

— Gardez la tête baissée.

Nina servit à son mari un verre de vodka Eristoff avec de l'orange et pour elle du vin blanc et s'assit en face de lui à la table de la cuisine.

— Ça va mal, grogna-t-elle.

Il fit un geste vague.

— Trois de nos ambassadeurs ont été tués. Il paraît que je serai le suivant.

— Qui doit te tuer ?

— Personne n'en sait rien. Un espion américain.

Elle trinqua avec lui et il but une grande lampée de vodka.

— Ça va mal, répéta-t-elle.

— C'est déjà allé mal, murmura-t-il. Ça allait mal quand nous

avons acheté cette maison. Nous ne savions pas si nous allions vivre ou mourir. J'ai perdu ma place au Politburo dans une des purges. Tu t'es quand même débrouillée.

— Nous nous sommes toujours débrouillés.

— Non. Toi, rectifia-t-il en prenant la main de sa femme sur la table. Sans travail, tu nous as nourris. Quand je n'avais pas d'argent, tu as réussi à meubler cette maison et à en faire un foyer pour nous. Quand je n'avais pas de perspectives d'avenir, tu as toujours veillé à ce que j'aie un costume neuf et des souliers bien cirés.

— Et alors ? Qu'est-ce que tu attendais ? demanda Nina avec un sourire qui illumina sa figure et révéla son ancienne beauté. Une femme américaine qui t'enverrait acheter deux nouveaux appareils si tu voulais un peu de pain grillé ? Et une inscription à vie dans une école de cuisine ?

— Non, tu n'es pas comme ça. Tu as toujours su tout faire. Tu avais même de la viande sur la table quand personne d'autre n'avait de viande. Comment as-tu fait ?

— Je suis en réalité la grande-duchesse Anastasie et j'ai mis au clou les bijoux de la couronne des tsars, plaisanta-t-elle.

— Tu ne pourrais jamais être Anastasie.

— Ah non ? Pourquoi ?

— Tu es trop bonne communiste. D'ailleurs tu es belle et Anastasie a une figure de semelle de botte.

Nina allait répondre quand le téléphone mural, à côté du fourneau, sonna. Le Premier tendit une main molle pour décrocher mais le général Arkov fit irruption et s'empara de l'appareil. Il l'examina, le tint un moment à son oreille pendant que le Premier, voyant le regard écœuré de Nina, se retenait de pouffer, et finit par annoncer :

— C'est le colonel Karbenko. Son appel est brouillé des deux côtés et la communication est transmise de votre bureau. Vous pouvez parler librement.

— Merci, Arkov... Allô, Vassily, comment vas-tu ? Comment va le bétail dans les plaines du Far West ?

Le Premier écouta un moment, puis il protesta :

— Ne me dis pas que tu t'inquiètes aussi, Vassily !

Il écarta le téléphone de son oreille pour que Nina puisse entendre la voix de l'espion, venant d'Amérique.

— Si, Camarade. Mais je crois avoir un moyen d'assurer votre sécurité et...

— Et quoi ?

— Et si ça échoue, ça résoudra notre problème politique pour attaquer les Américains.

— Qu'est-ce que c'est, Vassily ? Tout vaut mieux que d'avoir ces types du KGB dans les jambes.

Le général Arkov pinça les lèvres et le Premier sourit. Arkov était le supérieur de Karbenko au KGB, mais Karbenko bénéficiait d'un bien plus grand soutien politique des dirigeants du pays, grâce à son amitié avec le Premier, alors Arkov pouvait toujours le détester mais il ne pouvait rien contre lui.

— Voilà l'idée, camarade Premier. On ne met pas la mort de ces ambassadeurs sur le compte des États-Unis. À la place, on annonce que vous venez immédiatement en Amérique pour discuter des meurtres avec le Président américain. Ça rejette la responsabilité sur eux sans rejeter la responsabilité sur eux.

— Et qu'est-ce que ça a à voir avec ma sécurité ?

— C'est simple, Camarade. Vous venez seul. Il semblerait que l'assassin de la CIA, quel qu'il soit, soit quelqu'un qui vous est proche. Alors vous venez seul. L'assassin ne vous accompagne pas. Vous pourrez passer le temps en Amérique, pendant que nous traquons l'assassin.

— Et je suppose que je suis... comment est-ce que vous dites, vous les cow-boys ? Éliminé en Amérique ?

— C'est les gangsters, pas les cow-boys, Camarade. Mais si vous êtes abattu, alors l'Amérique en porte nettement la responsabilité et notre gouvernement fera ce qu'il a à faire. Mais il y a beaucoup moins de risque que ça arrive ici que chez nous. Même dans votre propre maison, vous n'êtes peut-être pas en sécurité.

— Je sais. Je m'attends à ce que les hommes d'Arkov surgissent d'un instant à l'autre pour bouffer mes souliers. Que je vienne seul, tu dis ?

— Oui, Camarade.

— Et Arkov ?

— Seul, Camarade, insista Karbenko.

— Je crois que tu as raison. Oui, c'est une idée épatante. Alors je te verrai bientôt.

Le Premier raccrocha.

— Vous serez heureux d'apprendre, Arkov, que je vais en Amérique pour tenter de fuir cet assassin.

— Aux États-Unis ? s'exclama Arkov. Vous serez une cible pour tous les cinglés.

— Je veux bien prendre le risque. Je vais en Amérique.

— Je vais me préparer, dit Arkov.

— Non, Général. J'y vais seul.

Arkov ouvrit la bouche pour discuter. Le Premier fronça ses gros sourcils, son expression se glaça et le chef du KGB se tut.

Le Premier attendit qu'il soit sortit de la cuisine, les épaules voûtées, la démarche plus du tout triomphante, puis il demanda à Nina :

- Alors, qu'est-ce que tu en penses ?
- Je pense que tu te trompes.
- Toi aussi ? Tu ne veux pas que j'y aille ?
- Si. Je crois que l'Amérique est l'endroit le plus sûr pour toi.
- Alors où est-ce que je me trompe ?
- Tu dis que tu y vas seul. C'est là où tu te trompes. Je vais avec toi, déclara Nina.

CHAPITRE XII

Remo et Chiun attendaient dans l'antichambre de Smith et Ruby Gonzalez les observait comme si elle s'attendait à ce qu'ils volent son pot de colle.

— Avec elle, on se sent apprécié, pas vrai ? dit Remo.

— Ce sera un beau jour dans ma vie, celui où vous me ferez tous les deux cadeau d'un enfant, dit Chiun. Alors je n'aurai plus besoin de vous fréquenter.

— Ha ! fit Ruby.

— Comptez dessus, tiens ! grogna Remo.

— Et ensuite je l'élèverai comme il convient à un futur Maître de Sinanju, poursuivit Chiun sans les écouter. Je suis allé aussi loin que je peux avec toi.

— Ça n'arrivera jamais, déclara Ruby.

— Seulement parce que je ne veux pas, riposta Remo. Si je voulais que ça arrive, ça arriverait. Vous pouvez compter dessus !

— N'importe quoi ! Il dit n'importe quoi ! persifla Ruby.

— Ah oui ? Je vous ferai savoir que je connais vingt-sept manières d'amener une femme à l'extase totale. Ça ne rate jamais.

— Vous n'êtes pas fichu de vous rappeler vingt-sept manières.

— Ne dites rien que vous regretterez plus tard, conseilla Remo.

— Je paierai mille pièces d'or un bel enfant mâle, annonça Chiun.

— Chacun ? demanda Ruby.

— Quoi, chacun ?

— Mille pour moi et mille pour lui ?

— Non. Mille en tout. Vous croyez que je suis fait de pièces d'or ?

— Pas assez, déclara Ruby. Cinq cents, ça suffit pas pour compenser mon sacrifice.

— Ah non ? cria Remo. Un sacrifice, hein ? Très bien. Vous pouvez avoir mes cinq cents pièces d'or.

— Alors le marché est conclu, déclara Chiun.

— J'y réfléchirai, dit Ruby.

— Pas moi, grogna Remo. Je ne vendrai pas mon corps contre de l'or vil.

— Tais-toi, déchet blanc. Ça ne te regarde pas, dit Chiun.

— Quel genre de pièces d'or ? demanda soudain Ruby avec une indiscutable méfiance.

— De jolies petites pièces brillantes, promit Chiun.

— Je veux des krugerrands.

— Vous n'avez pas honte ! protesta Remo. De soutenir le régime raciste d'Afrique du Sud ?

— Écoutez, mon joli, quand on parle argent, l'Afrique du Sud c'est du solide. Ces krugerrands, ça vaut mieux que des dollars.

L'interphone bourdonna sur le bureau de Ruby. Elle répondit et fit signe à Remo et à Chiun :

— Le docteur Smith veut vous voir maintenant.

— Il peut attendre, dit Chiun. Ça c'est plus important.

— Il essaie d'éviter la Troisième Guerre mondiale, Chiun, dit Remo. C'est important aussi.

Chiun écarta d'un geste auguste la Troisième Guerre mondiale.

— Mille krugerrands pour vous, dit-il à Ruby, et vous me donnez ce bel enfant mâle.

— Chiun, bon Dieu ! Ça fait au moins cent soixante mille dollars ! s'exclama Remo.

— Cent soixante et onze depuis ce matin, rectifia Ruby.

Remo la toisa aigrement.

— Avec ça, on peut acheter la progéniture de toute une ville !

— Je sais ce que je veux, dit Chiun, et il insista auprès de Ruby : c'est entendu ? Nous avons un accord ?

— Je vais y réfléchir. Je vous laisse rien avoir pour rien.

Dans son bureau, Smith pianotait des deux mains sur son buvard. Il annonça à Remo et à Chiun :

— J'ai parlé au colonel Karbenko. Le Premier soviétique arrive cet après-midi à l'aéroport Dulles, à Washington. À 16 h 15.

— Bien, dit Chiun. Nous ferons de sa mort une leçon pour tous ceux, dans le monde, qui osent plaisanter avec ce glorieux pays de la Constitution, Empereur.

Smith secoua la tête.

— Non, non, non, non !

Il quêtâ du secours auprès de Remo mais Remo regardait par la fenêtre.

— Je veux que vous vous assuriez tous les deux qu'il ne lui arrivera rien, tant qu'il sera ici, dit Smith. Jusqu'à ce qu'on ait découvert cet assassin inconnu.

— D'accord, dit Remo.

— Naturellement, O puissant empereur ! Vos amis sont nos amis.

— Karbenko doit l'attendre à l'aéroport, expliqua Smith.

— Il sait que nous venons ? demanda Remo.

— Pas précisément.

— Comment ça, pas précisément ?

— Il ne veut pas entendre parler de la présence de personnel américain. Il veut faire ça tout seul.

— Très sage, observa Chiun.

— Il court le risque de perdre son homme, dit Smith. Mais c'est une question de fierté, chez lui.

— Grande sottise, murmura Chiun.

— Nous le garderons en vie, promit Remo. C'est tout ?

Smith le considéra un moment, puis il pivota lentement dans son fauteuil pour contempler à travers sa glace sans tain les eaux du détroit de Long Island.

— C'est tout. Pour le moment.

Remo avait souvent entendu ces « pour le moment ». Il observa fixement le dos de Smith. Le directeur de CURE continua de regarder fixement par la fenêtre.

En sortant de Folcroft, Chiun dit à Remo.

— Je ne comprends rien. La Russie est l'ennemie de ce pays, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Alors pourquoi sauvons-nous la tête de toutes les Russies ? Pourquoi est-ce que nous ne le tuons pas pour installer un homme à nous sur le trône ?

— Chiun, répondit Remo avec fermeté. Allez savoir.

*

* *

L'amiral Wingate Stantington arpentait le tour de son bureau. Le cliquetis du podomètre sur sa hanche avait quelque chose de satisfaisant. C'était la première fois qu'il se sentait plus ou moins bien depuis qu'il avait été enlevé de son bureau dans un sac poubelle.

Il ne l'avait pas oublié, certes. Il ne l'oublierait jamais. Et il s'était juré de se venger. De l'Américain aux yeux noirs. Du vieil Oriental. De la femme noire qui avait tout agencé. De sa propre secrétaire qui avait tout laissé faire.

Ils lui paieraient ça, tous. Ils ne perdaient rien pour attendre.

Évidemment, dans le temps, ça aurait été plus facile. Il lui aurait suffi de lâcher une équipe de gros bras de la CIA, de leur indiquer les cibles et de leur dire de faire le travail. Et ensuite, les hommes pourraient être éloignés du pays, envoyés travailler pour une mission étrangère quelconque, et l'affaire serait réglée.

Tout était différent, maintenant. Essayez de trouver quelqu'un pour faire un sale boulot qui ne s'inquiétera pas tout le temps d'être arrêté et inculpé. Essayez d'en trouver un capable de faire ça sans éprouver le besoin d'écrire un livre là-dessus ensuite !

Quand il écrirait lui-même un livre, il ferait bien savoir ce qu'il pensait. À tous. De tous.

Son téléphone privé sonna et le Président lui annonça que le

Premier soviétique arrivait dans l'après-midi.

— Il ne peut pas, déclara Stantington.

— Pourquoi, Cap ? demanda le Président.

— Nous n'avons pas eu le temps d'organiser un dispositif de sécurité.

— Ce n'est pas votre affaire. Je vous avertis simplement pour que vous sachiez ce qui se passe, au cas où vous entendriez une rumeur par la suite.

Stantington appuya sur le bouton de son enregistreur de communications.

— Officiellement, monsieur le Président, je dois vous avertir que je suis formellement opposé à toute cette idée. Je trouve que c'est un risque inutile, dangereux et inconsidéré.

— Votre opinion a été bien reçue et notée, répliqua le Président avec une brise polaire dans la voix, avant de raccrocher.

Parfait, pensa Stantington. Sa protestation était enregistrée. Il était couvert. Quand les choses tourneraient mal, comme c'était fatal, il pourrait répliquer à n'importe quelle commission d'enquête parlementaire, avec un cœur pur et une conscience tranquille, qu'il avait déconseillé au Président ce genre de mesures. Et la conversation était enregistrée. Du diable s'il allait se faire arrêter et inculper pour les bavures des autres !

Stantington s'assit lourdement à son bureau et soupira. Était-ce suffisant ? Cela suffisait-il de se couvrir lui-même ?

Il réfléchit à cela pendant une trentaine de secondes et aboutit à sa conclusion.

Oui, cela suffisait. Il n'y avait rien de plus important que de survivre. Son prédécesseur pouvait se languir en prison et faire la queue pour la soupe. Le Président pouvait tâtonner, gaffer et trébucher. Mais l'amiral Wingate Stantington serait blanc comme neige et peut-être, un jour, quand on chercherait de bons candidats purs et viables pour des fonctions comme celle de Président, Wingate Stantington resplendirait comme un dollar d'argent au sommet d'un tas de centimes.

Il se carra dans son fauteuil alors qu'une idée lui venait. Il pourrait peut-être accélérer les choses... particulièrement s'il était l'homme qui avait évité la Troisième Guerre mondiale et sauvé la vie du Premier soviétique par la même occasion.

Les meurtres des trois ambassadeurs avaient été commis par des gens très proches des cibles. Or, c'était Vassily Karbenko qui avait eu l'idée de faire venir le Premier en Amérique et Karbenko, chacun savait ça, était comme un fils pour le Premier.

Karbenko pouvait bien abuser tout le monde, mais comment douter qu'il faisait venir le Premier en Amérique pour qu'il soit à portée du

tir de Karbenko ?

Stantington n'en doutait pas un instant, lui. Karbenko était l'assassin et le Président jouait son jeu en autorisant la visite du maître du Kremlin.

— Apportez-moi les dossiers sur le colonel Karbenko ! aboya au téléphone le directeur de la CIA.

En attendant, il réfléchit encore et plus il réfléchit, plus il fut certain de son fait. C'était Karbenko. Ben voyons ! Il était ravi d'avoir trouvé ça, fier de sa décision. Il se faisait l'effet d'un véritable espion.

Le téléphone bourdonna.

— Oui ? dit-il.

— Je m'excuse, Amiral, mais il n'y a pas de dossiers sur le colonel Karbenko.

— Comment ça, pas de dossiers ? Pourquoi ça ?

— Ils ont dû être volés hier après-midi.

— Hier ? Qu'est-ce qu'il y a eu hier ?

— Vous ne vous rappelez pas, Amiral ? Vous avez proclamé la Journée Portes Ouvertes, « venez faire connaissance avec votre CIA ». Nous avons reçu des milliers de visiteurs. Quelqu'un a dû emporter les dossiers.

Stantington raccrocha brutalement. Peu importait. Il sauverait malgré tout la vie du Premier soviétique.

*

* *

L'aéroport international Dulles est astucieusement situé si loin de Washington que la plupart des gens doivent prendre un car pour aller en ville. Les plus malins emportent un casse-croûte.

Le Premier soviétique et sa femme Nina arrivèrent discrètement dans un avion charter britannique qui était allé les chercher dans une base aérienne de Yougoslavie, où ils avaient été déposés par un appareil russe de l'Aeroflot.

Le colonel Karbenko s'était occupé de tout. Il devait choisir entre des avions britanniques, français, italiens et américains pour la dernière étape du voyage. Il avait écarté l'avion italien parce qu'il risquait de se perdre, le français parce qu'il connaissait les mécanos des aéroports français qui se mettaient en grève pour un oui ou un non, car il avait vécu un temps à Paris. Restait à choisir entre un appareil britannique et un américain. Il se décida pour le britannique parce que, comme les Américains, ils étaient compétents et, contrairement aux Américains, le pilote n'allait pas immédiatement s'asseoir à sa table pour écrire un livre intitulé : *Le Passager mystérieux. Vol dans l'avenir.*

Karbenko avait une discrète Chevrolet Caprice verte garée près de l'avion. Il monta dans la cabine et, deux minutes plus tard, il descendit par la passerelle suivi par le Premier et par Nina.

Le Premier portait des lunettes noires et un chapeau de paille aux bords baissés. Sa femme avait une perruque rousse et des lunettes bleues. Elle portait un tailleur marron si informe qu'on avait l'impression qu'il avait été fait sur mesure pour un réfrigérateur.

— Nous parlons l'anglais, annonça le Premier. Comme ça, personne sait nous pas américains.

Karbenko les conduisit jusqu'à sa voiture. Il leva les yeux et vit à côté Remo et Chiun.

— Bon travail, dit Remo.

— Comment êtes-vous venus ici ? demanda Karbenko.

— Salut, O puissant Premier de toutes les Russies, dit Chiun.

— Qui est cela ? demanda le Premier.

— Je ne sais pas très bien, au juste, bafouilla Karbenko.

— Je ne suis pas un assistant administratif, dit Chiun. Salut encore.

— Merci, dit le Premier. C'est grand plaisir être ici parmi mes chers amis américains.

— Je ne suis pas un américain, protesta Chiun.

— Mais moi si, dit Remo.

— Ne faites pas attention à lui, dit Chiun au Premier.

— Qu'est-ce que vous faites là ? demanda Karbenko.

— Nous nous assurons simplement que tout va bien, répondit Remo.

CHAPITRE XIII

Deux voitures les suivirent quand ils s'éloignèrent de l'avion britannique. Il y avait quatre hommes dans chaque voiture et quand Vassily Karbenko les vit, il grommela tout bas et écrasa l'accélérateur de la Chevrolet Caprice.

La voiture fonçait sur une piste désaffectée de l'aéroport, vers une sortie de secours donnant sur l'autoroute contournant le terrain. Quand Karbenko accéléra, les deux autres voitures en firent autant, en s'écartant pour tenter d'encadrer celle du Premier.

Le Premier ne semblait pas se rendre compte de la poursuite. Il se tordait le cou et regardait de tous côtés le vaste réseau de pistes, les hangars, les dizaines de gros avions de ligne. Mais sa femme aperçut les voitures suiveuses et interrogea Karbenko.

— Ce sont tes hommes, Vassily ?

— Non.

Les deux voitures arrivaient à la hauteur de Karbenko. Remo trouva que leurs occupants avaient des têtes d'Américains. Les voitures commencèrent à doubler.

— Ils vont se rapprocher et vous prendre en sandwich, prédit Remo.

— Je sais, marmonna Karbenko.

La vitre de la voiture de droite était baissée, du côté du conducteur. Remo, assis à côté de Karbenko, baissa la sienne.

— Vassily, dit-il, vous allez coller le pied au plancher et braquer pour vous rapprocher de cette voiture.

— Pour quoi faire ?

— Faites-le, c'est tout. Quand je vous le dirai.

Remo se souleva sur le siège et posa sa main sur la portière. L'autre voiture avait à peu près soixante centimètres d'avance.

— Allez-y ! cria Remo.

Karbenko colla l'accélérateur au plancher. La puissante voiture fit un bond et alors qu'elle arrivait à la hauteur de celle de droite, il donna un coup de volant. Quelques centimètres à peine séparaient les deux voitures. À ce moment, Remo se pencha par sa portière ouverte. Ses mains plongèrent dans la voiture voisine. Karbenko entendit un grand craquement. Il jeta un coup d'œil à droite, et vit Remo retomber assis, le volant de l'autre voiture entre les mains. Au-delà de Remo, l'autre conducteur avait l'air paralysé par le choc. Il grimaçait et agitait bêtement les mains comme s'il cherchait un moyen de piloter

sa voiture qui roulait gaiement sur la piste à plus de 120 à l'heure.

— Tirons-nous d'ici, dit Remo.

Karbenko continua d'accélérer tandis que le conducteur de la voiture de droite freinait désespérément. Mais les roues n'étaient pas rectilignes et le brusque coup de frein la fit déraper. L'élan à 120 la renversa sur le côté. Dans son rétroviseur, Karbenko la vit faire trois tonneaux, s'arrêter sur le toit, continuer de glisser sur son élan et emboutir la seconde voiture de poursuite, qui échappa au contrôle de son conducteur et s'en alla rebondir et cahoter dans l'herbe en bordure de piste, jusqu'à ce que le chauffeur parvienne à l'arrêter.

Les quatre hommes en sautèrent pour aller délivrer les occupants de la voiture retournée et Karbenko s'engagea dans une petite route étroite, ralentit, pour déboucher sur une bretelle de l'autoroute où il se mêla à la circulation intense.

— Vassily, dit le Premier, ne conduis pas si vite. Je n'aime pas ça.

— Oui, Camarade.

Karbenko sourit et cligna de l'œil à Remo, qui haussa les épaules.

— Vous savez qui c'était ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Karbenko. Je sais qui c'était.

*

* *

Karbenko avait pris trois chambres au nom de la famille Earp dans un motel à huit dollars par jour en dehors de Washington. Il laissa le Premier et sa femme dans la voiture et alla examiner les trois chambres.

— Est-ce là que l'on reçoit toujours visites officielles ? demanda le Premier à Remo.

— Seulement les chefs d'État. Pour tous les autres, nous avons une tente dans un des parcs publics de Washington.

— Ah, fit le Premier. Je ne crois pas que j'aurais aimé dormir sous tente.

— Il y a longtemps que vous êtes un ami de Vassily ? demanda à son tour Nina.

— Pas tant que ça, répondit Remo. C'est une amitié brève mais intense.

— Pourquoi est-ce que tout le monde lui parle ? intervint Chiun qui était assis à l'arrière à côté de Nina. Je suis beaucoup plus intéressant que cet objet. Si vous voulez, je vous raconterai mon scénario.

— Qu'est-ce qu'un scénario ? demanda Nina.

— C'est une histoire pour un film. Dans votre pays, elles parlent de tracteurs et de fermiers.

— Racontez-moi votre histoire, dit Nina.

— Vous le regretterez, prévint Remo.

— Tais-toi, où je te supprimerai du film.

— Oui, dit le Premier, racontez-nous merveilleuse histoire film.

Chiun décrivait le personnage principal du film, calme, doux, humble, pacifique, beau, noble, fort et vertueux quand Karbenko revint et escorta le Premier et sa femme dans la chambre du milieu.

Pendant qu'ils défaisaient leurs bagages, Chiun en était à expliquer que cette belle âme n'était pas appréciée par son entourage, en particulier par ceux sur qui il avait gaspillé son trésor de sagesse et de connaissance et les avait trouvés incapables de recevoir ce don précieux.

Karbenko entraîna Remo à l'écart.

— C'était les hommes de Stantington à l'aéroport. Je veux aller lui parler.

— Je vous accompagne, proposa Remo.

— Le Premier...

— Il ne risque rien. J'ai déjà entendu ce scénario. Il y en a encore pour quatre heures. Chiun ne laissera rien arriver à son public avant qu'il ait fini de raconter l'histoire. Nous serons de retour à ce moment.

— Il est très vieux. Est-ce qu'il peut les protéger ?

— S'il ne peut pas, déclara Remo, personne au monde ne le peut. N'allez pas prendre ça pour une exagération typiquement américaine. C'est la vérité. Personne au monde, s'il ne peut pas.

Chiun pensa alors que le Premier et sa femme sauraient mieux apprécier son scénario s'il le racontait en russe. Il commença donc à raconter son histoire en russe, en repartant du tout début.

*

* *

Dans l'ascenseur montant vers le bureau de Stantington, Remo demanda :

— Vous avez des idées sur l'assassin ?

— Aucune, répondit Karbenko. Mais grâce à Dieu, il est resté en Russie. Le KGB n'a qu'à trouver qui c'est.

— S'ils sont comme notre CIA, nous pouvons attendre longtemps.

— Vous l'avez dit, partenaire !

Le laissez-passer spécial du directeur qu'avait Remo leur permit de franchir les gardes jusqu'aux bureaux de Stantington et le souvenir que gardait de Remo la secrétaire les fit entrer dans le bureau personnel de l'amiral.

— Qu'est-ce que vous fichez là ? demanda Stantington, qui sortait de sa salle de bains, en regardant Remo.

— Il m'a conduit ici pour être sûr que je n'aurais pas d'accident de la route, dit Karbenko et Stantington le toisa avec rage. Vous savez que le Premier est arrivé ?

— Oui.

— Il est descendu au *Colony Astor*, dit Karbenko en donnant le nom d'un des plus vieux et plus luxueux hôtels de Washington. Est-ce que je peux compter sur vous pour nous envoyer des hommes, pour nous aider à le protéger ?

— J'ai reçu l'ordre de ne pas me mêler de ça.

— Mais je réclame votre aide, insista Karbenko. Je crois que cela modifie la situation.

Stantington s'assit à son bureau.

— Oui, sans doute. Et vous habitez aussi au *Colony Astor* ?

— Oui. Le Premier et sa femme sont au 1902. Mes hommes et moi avons le 1900 et le 1904, pour les encadrer. J'aimerais que vos hommes soient postés un peu partout dans l'hôtel, le hall, les salons, les bars. Simplement pour guetter s'il passe des gens suspects.

— Très bien. Ils y seront d'ici vingt minutes.

— Merci, dit Karbenko. Au fait, il s'est passé un incident bizarre tout à l'heure à l'aéroport.

— Ah oui ? Lequel ?

— Notre voiture a été prise en chasse par une bande d'hommes dans deux voitures. Heureusement, ils ont eu un accident et nous avons pu nous échapper.

— Une chance pour vous, dit Stantington.

— Oui, n'est-ce pas ? Je me demande ce qu'ils faisaient là.

— Ma foi... Ils croyaient peut-être le Premier en danger ?

— Peut-être. Eh bien, merci de votre coopération, Amiral.

En descendant dans l'ascenseur Remo demanda à Karbenko :

— Pourquoi avez-vous laissé passer, si vous savez que c'était ses hommes à l'aéroport ?

— Ce n'était pas la peine de faire pression. Je le sais et il sait que je le sais. Je voulais simplement être sûr de ce qu'il mijotait.

— Et qu'est-ce qu'il mijote ?

— Il croit que je suis l'assassin.

— Et c'est vous ?

— Si c'était moi, mon vieux, il serait déjà mort, répliqua Karbenko.

— Pourquoi est-ce que vous lui avez raconté cette histoire de *Colony Astor Hôtel* ?

— S'il envoie des hommes à notre recherche, ils risquent d'avoir du pot et de nous retrouver, expliqua l'espion russe. Comme ça, il va les planquer dans l'autre hôtel et ils ne viendront pas nous casser les pieds.

Remo hocha la tête, pénétré de respect pour ce colonel soviétique.

— Cet homme est impossible ! cria Nina puis elle tourna les talons et montra du doigt Chiun, assis par terre, les bras croisés, les mains dans les manches de son kimono safran, qui regardait le mur d'un air impassible.

— Que s'est-il passé ? demanda Karbenko.

— Je voulais regarder la télévision. Il m'a dit que je ne devais pas, parce que les spectacles étaient obscènes. Si je voulais une bonne histoire, il m'en raconterait une. Finalement j'ai réussi à allumer la télévision. C'était pour regarder le journal. Il m'a dit que je ne devais pas regarder le journal. Qu'on montrait les images d'un gros homme.

— Et alors ?

— Alors le gros homme est le Premier. Son image était à la télévision. Alors, qu'est-ce que vous pensez de ça ?

Karbenko regarda Remo, qui écarta les bras.

— Votre mari devrait peut-être maigrir un peu, hasarda Remo.

— Et puis ensuite, il a cassé les boutons de la télévision pour que nous ne puissions pas regarder.

— Des philistins, déclara Chiun. Les Russes ont toujours été des gens sans goût.

— Où est le Premier ? demanda Karbenko.

— Dans la chambre à côté, répondit Nina. Il regarde la télévision là.

— J'espère que ses yeux pourrissent, marmonna Chiun.

— Je suppose que vous n'avez pas aimé le film de Chiun, devina Remo.

— Au bout de la première heure, nous avons commencé à en avoir assez, alors nous lui avons demandé de s'arrêter.

— Un Russe pourrait se coucher dans un champ de fleurs et se plaindre de l'odeur, dit Chiun. Il n'y a pas eu de sensibilité chez un seul Russe depuis Ivan le Bon.

— Ivan le Bon ? demanda Karbenko et il regarda Remo, un point d'interrogation sur la figure.

— C'est ça, expliqua Remo. La famille de Chiun a travaillé pour lui une fois. Il a payé rubis sur l'ongle. Ça l'a élevé d'Ivan le Terrible à Ivan le Bon.

Ils laissèrent Chiun en contemplation devant le mur et passèrent par la porte de communication dans la chambre voisine.

Le Premier, tout souriant, était assis sur le petit lit.

— On me voit beaucoup à la télévision, Américain, annonça-t-il.

— Qu'est-ce qu'ils disent ? demanda Karbenko.

— Que je visite l'Amérique pour m'entretenir avec Président sur

mort de nos trois ambassadeurs. Que notre mission ici a refusé donner détails sur où je suis et ce que je fais.

— Très bien, approuva Karbenko.

Mais le Premier n'écoutait pas. Ses yeux étaient rivés, pleins d'extase, sur le petit écran.

— Regarde, Nina, regarde ! s'écria-t-il en montrant la télévision. C'est là que nous allons !

Remo et Karbenko se penchèrent pour regarder.

C'était une publicité pour Disneyworld, en Floride.

Nina acquiesça.

— Je veux y aller, déclara le Premier.

— Quand ? demanda Karbenko.

— Pourquoi pas tout de suite ?

Karbenko réfléchit un moment.

— Pourquoi pas ? dit-il.

CHAPITRE XIV

Ce soir-là à vingt et une heures, le Premier et sa femme, avec Remo, Chiun, Karbenko et les quatre meilleurs agents de l'espion russe étaient à bord d'un avion-taxi et volaient vers Orlando, en Floride.

Dix minutes plus tôt, l'amiral Stantington avait appris, dans son appartement en copropriété de l'immeuble du Watergate, que le Premier soviétique n'était jamais descendu au *Colony Astor*.

— Le salaud ! pesta l'amiral en raccrochant.

Karbenko avait réussi ! Il avait filé quelque part avec le Premier et guettait l'occasion de le descendre.

Pas si Stantington avait son mot à dire, cependant !

Dans l'heure, ses hommes trouvèrent le petit motel qui avait abrité la famille Earp. Et une demi-heure plus tard à peine, ils étaient au courant de l'avion-taxi affrété au départ de Washington qui avait mis le cap sur Orlando.

Ils téléphonèrent dans tous les hôtels de la région d'Orlando et finirent par en trouver un qui avait loué quatre chambres contiguës au docteur Holliday et à sa famille.

Doc Holliday. La passion de Karbenko pour le Far West le trahissait.

Le directeur de l'hôtel confirma que le groupe important avait fait appeler quatre taxis dans la matinée pour les emmener tous à Disneyworld.

L'amiral Stantington resta seul chez lui pendant une heure, plongé dans ses réflexions et supputations, avant de prendre une décision.

Il ne laisserait pas Vassily Karbenko assassiner le Premier soviétique sur le territoire américain.

Et s'il n'y avait qu'un moyen de l'en empêcher, l'amiral Stantington emploierait ce moyen.

C'était comme si Vassily Karbenko était mort.

CHAPITRE XV

Le Premier voulait y aller en Américain.

— Je veux me promener dans ruelles et allées de Disneyworld, comme peuple américain. Je me mêlerai aux gens. Personne ne saura nous ne sommes pas américains.

Les quatre agents du KGB de Karbenko se regardèrent entre eux, puis ils hochèrent tous la tête.

Remo examina le Premier. Il avait une chemise hawaïenne, un grand chapeau de paille et de grosses lunettes noires. Mais malgré le déguisement, il avait quand même une figure en éboulement de terrain et personne ayant vu récemment la télévision, ne pourrait le prendre pour un autre.

Les quatre taxis arrivèrent à l'heure. Remo, Karbenko, le Premier et Nina s'entassèrent dans une voiture. Deux agents du KGB montèrent dans le premier taxi et deux autres dans le troisième. Chiun insista pour être seul dans le dernier parce qu'il ne voulait pas partager un taxi avec des philistins.

— Rappelez-vous, Chiun, dit Remo. Nous devons le garder en vie. Rien d'autre ne compte.

— Vétilles, grogna Chiun. Toute ma vie est encombrée par des vétilles.

À l'entrée de Disneyworld, le contingent russe se trouva à court d'argent. Disneyworld n'acceptait pas les cartes de crédit et ne reconnaissait pas le Fonds monétaire international ni les réserves en gaz naturel de la Russie. Cette décision se fondait sur l'idée que les réserves de gaz naturel russe risquaient de durer moins longtemps que Disneyworld, Disneyworld étant une ressource éternelle et réalimentable qui n'avait besoin que d'un peu de peinture fraîche et de gosses à qui on permettait de galoper déguisés en souris et en canards.

Heureusement, Remo avait de l'argent et il fut à même de payer les deux mille trois cent soixante-cinq dollars en espèces, pour deux jours d'attractions en tout genre pour le groupe. Cela permit au Premier de garder assez d'argent pour acheter les « nécessités diplomatiques ». Tout le monde eut une nécessité diplomatique. Les quatre hommes de Karbenko reçurent de l'espèce à remontoir ; le Premier et Nina, celles à lecture directe où apparaissait la tête de Mickey qui s'allumait quand la nécessité diplomatique marquait midi ou minuit. Chiun eut droit à une aussi et proclama son amour pour la Russie.

Le monorail les transporta au-dessus de beaux pâturages verts parsemés de beaux arbres bien taillés. Un lac idéalement bleu brillait au soleil matinal. Un des hommes du KGB demanda s'ils teignaient le lac en bleu.

Quand ils descendirent du monorail, ils furent accueillis par la riche odeur de pop-corn fraîchement sauté. Sur leur gauche, il y avait une banque qui changea la production de coton de Tachkent en URSS en dollars américains. La récolte de coton de Tachkent fit passer le contingent par Blanche-Neige et les Sept Nains et le Monde des Pionniers.

Chiun voulut une toque de Davy Crockett. Le Premier décida d'en acheter une pour tout le monde, alors un des KGB retourna à la banque de Disneyworld où il négocia des droits miniers en Ukraine et rapporta un sac de monnaie au Premier, qui attendait au Monde Polynésien.

Les droits miniers payèrent aussi une jupe en raphia pour Nina et des têtes de Mickey découpées dans des noix de coco ou en coquillages.

— C'est très beau, ici, dit Chiun à Remo en écartant de ses yeux la queue de sa toque de Davy Crockett. Mais tu es un menteur.

— Quoi encore ?

— Une fois tu m'as conduit dans un endroit et tu m'as dit que c'était Disneyworld. Mais ce n'était pas Disneyworld. C'est ici. Tu m'as menti.

— Ouvrez l'œil pour qu'il n'arrive rien au Premier.

Le groupe russe avait maintenant faim et le Premier s'aperçut que le prix d'entrée ne comprenait pas le repas. Un autre agent du KGB fut envoyé à la banque de Disneyworld, avec une promesse de deux mois de production de tracteurs. Cela paya à tout le monde un Coca-Cola et un hamburger par personne. Quand ils eurent fini, ils restèrent tous assis.

Remo demanda pourquoi ils ne se levaient pas. Le Premier dit que les hors-d'œuvre étaient un peu fades mais qu'il fondait ses espoirs sur le plat de résistance.

Quand Remo lui expliqua qu'il venait de manger le plat de résistance, le Premier déclara qu'il ne renoncerait aux Balkans pour rien au monde, pas même pour une bouchée de pain.

Finalement, leur choix se porta sur des hot-dogs de trente centimètres et Disneyworld obtint les droits de construction d'une station de villégiature sur la mer Noire et une option sur l'Oural.

L'Oural ne donnait droit ni aux tirs forains, ni au jeu de massacre ni au dessert.

Le Premier manqua la cavalcade de midi de Pluto, Donald Duck, Mickey et Minnie, parce que le contingent était coincé dans le Monde

Futur et ne put arriver à temps sur l'esplanade principale. La cavalcade était gratuite, la vue simple n'étant pas tarifiée.

Vers treize heures, Nina avoua qu'elle avait l'impression de regarder trente-six fois la même chose, simplement peint de couleurs différentes.

— Il y a un truc, pour reconnaître une attraction ou un diorama d'un autre, dit Vassily Karbenko. S'ils ont déjà poinçonné votre carnet de tickets, c'est que vous y êtes allés, je crois.

Un des hommes du KGB, pendant la promenade sur le bateau à roues, voulut tirer de vraies balles sur le faux fortin pour voir ce qui se passerait. Karbenko l'en dissuada en lui disant qu'il aurait peut-être besoin de ses balles pour sortir de là s'ils étaient à court d'argent.

Remo confia à Chiun :

— Aucune trace d'ennuis jusqu'à présent.

Chiun consulta sa montre Mickey.

— Tu as oublié la leçon du Grand Maître Ung.

— Instantanément, reconnut Remo.

— Imbécile, dit Chiun.

Nina voulut une poupée du Petit-Petit Monde et en obtint une contre la promesse du Premier de conclure un accord SALT dès que possible. Maintenant, Nina avait déjà un grand sac en plastique bourré de souvenirs.

Quand ils passèrent devant la maison hantée, ils virent un écriteau, annonçant que c'était fermé pour la journée.

Mais un jeune homme bien bronzé leur fit signe.

— Nous venons de terminer quelques améliorations, à l'intérieur, dit-il. Nous aimerions les essayer, avec vous comme invités. Avant de rouvrir notre maison au public.

— Vous voulez dire gratuitement ? demanda le Premier.

Le jeune homme hocha la tête.

— Vous ne voulez pas l'Ukraine ?

Le jeune homme secoua la tête.

— Notre flotte sous-marine ? Pas de diminution du nombre de nos missiles ? insista le Premier avec méfiance.

— Gratuitement, assura le jeune homme.

— Allons-y, dit le Premier et il chuchota à Karbenko : Lénine avait raison. Avec le temps, le système capitaliste s'effondrera.

Quand ils entrèrent dans la maison hantée, la lourde porte claqua sur eux. Deux des agents du KGB passèrent devant et ils suivirent en file indienne un long couloir obscur.

Remo marchait devant le Premier et Nina et Chiun les suivaient.

Devant eux, ils aperçurent une faible lueur au bout du long tunnel et puis ils se trouvèrent dans une vaste salle aux boiseries de chêne, avec des portraits à l'huile de messieurs en costumes du XIX^e siècle,

accrochés très haut.

Une voix enregistrée annonça qu'ils reculaient dans le temps, dans une autre dimension et à mesure que la voix parlait, les peintures au sommet des murs changèrent de visage et les hommes des portraits parurent rajeunir.

Vassily Karbenko avait disparu.

CHAPITRE XVI

— Et maintenant, ordonna la voix électronique, quand le panneau secret s'ouvrira, passez dans la salle du passé !

Il y eut un sourd bourdonnement, un déclic et un des murs de chêne glissa sur la droite, révélant un autre corridor obscur.

Chiun conduisit Mina et le Premier par l'ouverture. Les quatre KGB suivirent. Remo tourna les talons et courut dans le couloir sombre vers l'entrée.

Des yeux normaux auraient été incapables de voir quoi que ce soit dans ce passage. Mais pour Remo, l'obscurité n'existait pas ; il y avait simplement un peu plus ou un peu moins de lumière et les yeux s'adaptaient en conséquence. Autrefois, tout le monde avait pu voir de cette façon, mais à présent, après des millénaires de paresse, le muscle optique avait perdu sa vigueur, les surfaces oculaires leur sensibilité et les hommes avaient pris l'habitude d'être aveugles dans le noir. Seuls quelques animaux avaient conservé la possibilité d'y voir la nuit, et les ténèbres leur appartenaient. Elles appartenaient aussi à Remo.

Contre un des panneaux de bois du couloir, il vit un bouton. Il le pressa, le panneau se rabattit et s'ouvrit sur une petite pièce.

Vassily Karbenko gisait par terre, le devant de sa chemise bleu pâle en sang. Son pistolet était jeté dans un coin.

Remo se pencha sur lui et Karbenko ouvrit lentement les yeux. Il reconnut Remo et s'efforça de sourire. Du sang apparut au coin de sa bouche.

— Salut, vieux, dit-il.

— Qui a fait ça ? demanda Remo.

— Les hommes de Stantington. C'était un d'eux à la porte, qui nous a fait entrer. Ma faute. J'aurais dû m'en douter.

— Vous en faites pas, je vais chercher du secours.

— Trop tard. Le Premier n'a rien ?

— Il est OK, assura Remo. Et je vais le garder comme ça.

— Je sais...

Karbenko voulut encore sourire mais le léger mouvement fut trop douloureux. Sa voix n'était plus qu'un souffle, sa respiration un râle.

— Je regrette que nous ne nous soyons pas connus plus tôt, dit Remo. Nous aurions pu faire une sacrée équipe.

— Non... Trop de kilomètres entre nous. Si Stantington ne m'avait pas eu aujourd'hui, ça aurait été vous. Vous auriez dû le faire plus tard, parce que j'en sais trop sur vous et votre organisation.

Remo s'apprêta à protester et puis il se ravisa. Karbenko avait raison. Il se rappela la scène dans le bureau de Smith. Smith lui avait dit de protéger le Premier soviétique. Il avait dit que c'était tout... « pour le moment ». Mais plus tard, il aurait envoyé Remo après Karbenko.

— N'ayez pas de remords, dit le Russe. C'est les risques du métier.

Il voulut encore parler mais un épais flot de sang jaillit de sa bouche. Il essaya d'avaler, n'y arriva pas, et puis sa tête retomba d'un côté et ses yeux fixes regardèrent le mur sans le voir.

Remo se releva. Il salua de la tête l'espion russe, en éprouvant pour lui une curieuse émotion, qu'il reconnut à peine. C'était du respect, et il croyait avoir perdu ça depuis longtemps.

— C'est le business, partenaire, dit-il.

Il retourna dans le couloir pour suivre le Premier et s'assurer qu'il restait en vie.

Les lumières de la salle du passé avaient été éteintes, mais Remo savait où était la porte cachée ; il enfonça le bout de ses doigts comme des pointes de tournevis dans le bois et tira fortement sur la gauche. Un gros soupir se fit entendre, tandis que sa force affrontait celle d'un verrou hydraulique. Le soupir devint une brutale expulsion d'air du système et, tandis que l'air sifflait, la pression de l'appareil contre la porte cessa, le panneau de chêne glissa violemment sur la gauche et claqua contre l'hubrisserie avec un fracas de bois éclaté.

Un corridor serpentait devant Remo. Il s'y élança en courant. Au bout de vingt mètres, le couloir tournait à gauche et débouchait sur le quai d'un chemin de fer miniature.

Chiun était seul au bord du quai. Il se retourna quand Remo apparut.

— Karbenko est mort, annonça Remo.

Chiun hocha la tête.

— C'était un homme de valeur.

— Où est le Premier ?

— Avec les quatre agents de la sécurité.

À ce moment, le petit train surgit d'un tunnel d'un côté du quai et, prenant de la vitesse, passa devant eux. Les quatre hommes du KGB étaient dedans.

— Où est le Premier ? cria Remo.

— Dans la dernière voiture, répondit un des hommes, au passage.

La voiture des gardes disparut dans le tunnel. Remo et Chiun se tournèrent vers la queue du train. La dernière voiture apparut. Le Premier et Nina n'y étaient pas.

— Ils ont dû changer d'idée, dit Remo.

— Imbécile, gronda Chiun.

Il courut vers l'extrémité du quai. Un mur en fibre de verre, moulé

pour rassembler aux pierres d'un cachot, séparait la « gare » du petit quai d'embarquement.

Chiun fit un grand bond et retomba contre le mur. Ses mains jaillirent avec une fureur explosive, la fibre de verre se fissura et s'écarta. Dans le même élan, sans même que ses pieds touchent un instant le sol, Chiun passa par le trou. Remo plongea derrière lui.

Il vit Nina se tourner vers eux. Elle faisait face à son mari, à une distance de deux mètres environ. En voyant Chiun et Remo elle se tourna de nouveau vers le Premier. Son index se replia autour de la détente du pistolet qu'elle avait dans la main. Mais elle ne fut pas assez rapide.

Le minuscule Oriental, son kimono vert jade tourbillonnant autour de lui, passa devant elle. À l'instant où le coup de feu claquait, il fit dévier la main et la balle alla se ficher dans le plafond. Puis Chiun prit tout bonnement le pistolet.

Il le donna à Remo en déclarant :

— Avec les compliments du Grand Ung.

La figure du Premier était blême.

— Nina, murmura-t-il. Toi ? Pourquoi ?

Elle le dévisagea un moment, puis elle baissa la tête et se mit à pleurer.

— Parce que je le devais, sanglota-t-elle. Je le devais.

Remo la prit par les épaules.

— Allons, allons, tout va bien, maintenant. Tout va bien, dit-il.

Le Premier s'approcha de sa femme et lui prit les mains. Il attendit qu'elle lève les yeux vers lui.

— Nous rentrons à la maison maintenant, je crois, dit-il.

— Pas avant que je fasse un tour dans le petit train, déclara Chiun en consultant sa montre Mickey Mouse.

*

* *

Le Président et le Premier s'entretenaient à la Maison-Blanche et publièrent un communiqué commun par lequel ils condamnaient tous deux tous les actes de terrorisme politique et travailleraient désormais la main dans la main pour réprimer cette violence aveugle qui avait coûté la vie à trois ambassadeurs russes la semaine passée. Il ne fut pas question du Projet Oméga.

Nina rencontra la femme du Président pour le thé et ensuite, à une conférence de presse, elle charma tout le monde en déclarant que la femme du Président était très jolie et élégante et que la fille du Président, qui avait renversé une tasse de thé sur la robe de Nina, mériterait bien une bonne fessée.

Le cadavre de Vassily Karbenko, attaché culturel à l'ambassade soviétique à Washington, fut repêché dans un lac de Floride. Il était en vacances et s'était noyé au cours d'une partie de pêche.

Smith soupira et regarda Remo.

— Je ne comprends pas pourquoi, dit-il.

— MacCleary avait contacté Nina autrefois, expliqua Remo. Son mari gagnait à peine de quoi vivre. MacCleary l'a persuadée d'accepter de l'argent. Elle en avait besoin pour faire manger la famille.

— Est-ce qu'il lui a dit qu'elle devrait tuer son mari s'il devenait le Premier soviétique ?

— Oui, mais elle a cru que ça n'arriverait jamais. Et puis un jour c'est arrivé et elle était coincée.

— Pourquoi ? répéta Smith. Elle ne pouvait donc pas ignorer simplement le signal Oméga ?

— MacCleary lui avait bourré la tête de conneries. Il lui avait dit que si elle n'agissait pas, l'Amérique aurait des documents prouvant qu'elle était une espionne américaine, que nous publierions ces documents. Ça ferait tomber son mari en disgrâce. Ils seraient probablement envoyés tous deux dans des goulags. Elle pensa qu'il valait mieux que le Premier soit tué en Amérique. Il serait considéré comme un glorieux héros de l'Union soviétique. Elle préférait avoir pour mari un patriote mort qu'un traître vivant.

Smith secoua la tête.

— Nous n'avions pas d'information sur elle. Elle ne risquait rien.

— Elle ne le savait pas. MacCleary avait vraiment joué son numéro, avec elle. Elle ne l'a pas dit, mais il est possible qu'ils aient eu un truc ensemble, dans le temps. Elle était très belle femme, paraît-il.

— Enfin, dit Smith. Tout est bien qui finit bien.

— Vous trouvez que ça finit bien ?

— Oui. Pas vous ?

— Karbenko est mort. Il était un des leurs, mais c'était quand même un type épatant.

— Et si la CIA ne l'avait pas eu, nous aurions dû faire le travail. Il en savait trop.

— C'est votre loi, hein ? dit Remo. Tous ceux qui sont au courant de CURE sont de la viande froide ?

— Je ne le présenterais pas exactement dans ces termes, mais c'est à peu près ça, oui.

Remo se leva.

— Merci, Smitty. Bonne journée.

Ruby le suivit dans l'antichambre.

— Vous êtes bien nerveux, aujourd'hui. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Karbenko devait mourir parce qu'il était au courant de nous, grommela Remo. Eh bien, quelqu'un d'autre est au courant de nous et

il est encore en vie.

Ruby haussa les épaules.

— Les privilèges du rang, dit-elle. Probable qu'un de ces privilèges, c'est de rester en vie.

Remo lui prit la figure entre ses mains et lui sourit froidement.

— Peut-être, murmura-t-il :

*

* *

Tout était arrivé juste après le bouclage de *Time* et quand le moment vint de sortir le numéro suivant, l'affaire avait été couverte jusqu'à épuisement par le reste de la presse. L'article de *Time* fut donc bref :

Quand l'amiral Wingate Stantington, le directeur de la CIA récemment nommé, s'est noyé dans la baignoire de la salle de bains privée de son bureau, son cadavre n'a été découvert que le lendemain. Le personnel de la CIA dut enfoncer la porte de la salle de bains en faisant sauter la serrure qui avait été installée la semaine précédente (au tarif courant de Washington de vingt-trois dollars soixante-cinq).

Trois jours plus tard, Ruby cassa les oreilles de Remo en glapissant qu'il avait gaspillé vingt-trois dollars soixante-cinq de l'argent des contribuables et lui déclara que si jamais il recommençait, elle lui ferait un peu voir ce que signifiaient des ennuis.

Le livre qui a été copié
pour cette édition numérique
a été achevé d'imprimer
le 5 septembre 1983
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)

— N° d'édit. 11087 – N° d'imp. 1123 –
Dépôt légal : septembre 1983.

{1} Voir l'implacable n° 1 : *Implacablement vôtre.*